N° 270 — Tome LXXV 16 Septembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, R. DE BURY,
HENRY-D. DAVRAY, A. DROIN, ANDRÉ FONTAINAS, ERNEST GAUBERT,
JULES DE GAULTIER, JEAN GIRAUDOUX, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN MARNOLD,
H. MESSET, MARCEL MONTANDON, J. NOVICOW,
PÉLADAN, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, LÉON SÉCHÉ,
PAUL SOUCHON, LOUISE VAN DEN PLAS.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

—

N° 270 — 16 Septembre 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS

DV

MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

rtense-Allart de Méritens
res inédites à Sainte-euve (in-8)............ 3.50

Pierre D'Alheim
ssorgski.............. 3.50
les pointes (mœurs isses)................ 3.50

J. Barbey d'Aurevilly
sprit de J. Barbey d'Au-evilly................ 3.50
res à Léon Bloy........ 3.50
res à une Amie......... 3.50

J.-M. Barrie
garet Ogilvy.......... 3.50

Charles Baudelaire
res, 1841-1866......... 3.50
vres posthumes (in-18). 7.50
vres posthumes (in-18). 3.50

Léon Bazalgette
lt Whitman. L'Homme son œuvre........... 7.50

André Beaunier
Poésie nouvelle........ 3.50

Dimitri de Benckendorff
Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Vie de Jean-Arthur Rimaud.................... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
tes d'aujourd'hui, 1880-900. *Morceaux choisis.* 3.50

. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
vres galantes des Con-eurs italiens........... 3.50
vres galantes des Con-eurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
Chevalière de la Mort... 2 »
le qui pleure........... 3.50
Dernières Colonnes de Eglise 3.50
gèse des Lieux Communs 3.50
Fils de Louis XVI...... 3.50
Mendiant ingrat....... 5 »
Journal (pour faire suite u *Mendiant Ingrat*)... 3.50
es choisies............ 3.50
tre Ans de Captivité à ochons-sur-Marne...... 3.50

Léon Bocquet
ert Samain............ 3.50

Gaston Capon
Vestris............... 3.50

Thomas Carlyle
res de Thomas Carlyle à a mère................ 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Fernand Caussy
Laclos.................... 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort............... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique.............. 3.50

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Jules Delassus
Les Incubes et les Succubes 1 »

Eugène Demolder
L'Espagne en auto........ 3.50

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)........... 3.50

Dostoievski
Correspondance et Voyage à l'étranger............ 7.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien.................... 3.50

Georges Duviquet
Héliogabale.............. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..................... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

André Gide
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments............... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies............ 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre................... 0.75

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse............ 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Le Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Le Problème du Style...... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3,50

Ch.-M. des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3,50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................... 6 »

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne............... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................. 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Laclos
Lettres inédites.......... 3.50

Jules Laforgue
Mélanges posthumes. Portrait de l'auteur par Théo van Rysselberghe........ 3.50

Pierre Lasserre
Le Romantisme français (in-8) 7.50
Le Romantisme français (in-18)................. 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle.......... 3.50

G. le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............. 3.50

Edmond Lepelletier
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre................. 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Émile Magne
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Scarron et son milieu...... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière.......... 3 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe. 3.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue............. 2.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Édouard Maynial
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie....... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Un Héros: Stéphane Mallarmé.................... 1 »
Emile Verhaeren.......... 2 »
Propos de Littérature...... 3 »

Charles Morice
Eugène Carrière........... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50

Gérard de Nerval
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Péladan
Réfutation esthétique de Taine..................... 1 »

Edmond Pilon
Muses et Bourgeoises de jadis.................... 3.50

Camille Pilon
Paris sous Louis XV........ 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50

Henri de Régnier
Figures et Caractères...... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne....... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................... 3.50

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............. 3 »

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

Marcel Schwob
Spicilège................. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Hortense Allart de Méritens (in-8)................. 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................. 7 »

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain.............. 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)............. 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure... 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 »

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 2 vol.................... 7 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine, 1884-1896.............. 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading....... 3.50

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple...... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise................... 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme.... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté................ 3.50
Chair mystique........... 3.50
La Joie.................. 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu, ou pas Dieu......... 3.50
La rue Amoureuse......... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit........ 3.50

Léon Bloy
La Femme pauvre......... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue et la Dame à la Licorne............ 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde........... 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô.......... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien......... 3 50
Contes d'Au-delà.......... 6 »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir...... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément.................... 3.50
Le Pape rouge............ 3.50
Le Roy.................. 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché.......... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations............ 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Le Jardinier de la Pompadour.................... 3.50
Les Patins de la Reine de Hollande............... 3.50
La Route d'Emeraude..... 3.50

Charles Derennes

L'Amour fessé........... 3.50
Le Peuple du Pôle........ 3.50

Dostoievski

Carnet d'un Inconnu...... 3.50
Le Double................ 3.50

Édouard Ducoté

Aventures................ 3.50

Édouard Dujardin

L'Initiation au Péché et à l'Amour................ 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur

Un Coco de génie......... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour................ 3.50

Georges Eekhoud

L'Autre Vue.............. 3.50
Le Cycle patibulaire....... 3.50
Escal-Vigor.............. 3.50
La Faneuse d'amour....... 3.50
Mes Communions.......... 3.50

Albert Erlande

Jolie Personne........... 3.50
Le Paradis des Vierges sages.................... 3.50

Laurent Evrard

Le Danger............... 3.50

Gabriel Faure

La dernière Journée de Sapphô................. 3.50

André Fontainas

L'Indécis................ 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide

L'Immoraliste............ 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes............. 3.50

A. Gilbert de Voisins

La Petite Angoisse....... 3.50

Ginko et Biloba

Le Voluptueux Voyage ou les Pèlerines de Venise. 3.50

Maxime Gorki

L'Angoisse.............. 3.50
L'Annonciateur de la Tempête................... 3.50
Les Déchus.............. 3.50
Les Vagabonds........... 3.50
Varenka Olessova........ 3.50

Remy de Gourmont

Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal......... 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain........ 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy

Barbara.................. 3.50

Frank Harris

Montès le Matador........ 3.50

A.-Ferdinand Herold

L'Abbaye de Sainte-Aphrodise.................... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett

Amours charmantes et cruelles.................. 3.50

Charles-Henry Hirsch

La Possession............ 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux

L'Agonie de l'Amour...... 3.50
L'Ecole des Mariages...... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues............. 3.50

Francis Jammes

Almaïde d'Etremont....... 2 »
Pensée des Jardins........ 2 »
Pomme d'Anis............ 2 »
Le Roman du Lièvre...... 3.50

Alfred Jarry

Les Jours et les Nuits..... 3.50

Albert Juhellé

La Crise virile........... 3.50

Gustave Kahn

Le Conte de l'Or et du Silence.................. 3.50

Rudyard Kipling

Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..................... 3.50
Le Livre de la Jungle...... 3.50
Le Second Livre de la Jungle.................... 3.50
La plus belle Histoire du monde................. 3.50
Le Retour d'Imray........ 3.50
Stalky et Cie............. 3.50
Sur le Mur de la Ville..... 3.50

Hubert Krains

Amours rustiques......... 3.50
Le Pain noir............. 3.50

Marie Krysinska

La Force du Désir........ 3.50

Laclos

Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)........... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan

Le Jardin des Délices...... 3.50

Jules Laforgue

Moralités légendaires, suivies des *Deux Pigeons*. 3.50

Paul Léautaud

Le Petit Ami............. 3.50

Camille Lemonnier

La Petite Femme de la Mer 3.50

Jean Lorrain

Contes pour lire à la chandelle................... 2 »

Henri Malo

Ces Messieurs du Cabinet.. 3.50
Les Dauphins du jour..... 3.50

Raymond Marival

Chair d'Ambre............ 3.50
Le Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

Les Immémoriaux......... 3.50

Charles Merki

Margot d'Eté............. 3.50

Albert Mockel

Contes pour les Enfants d'hier................. 3.50

Eugène Morel

Les Boers................ 2 »

Jean Moréas

Contes de la Vieille France. 3.50

Alain Morsang et Jean Beslière

La Mouette............... 3.50

Marie et Jacques Nervat

Célina Landrot............ 3.50

Novalis

Henri d'Ofterdingen....... 3.50

Walter Pater

Portraits Imaginaires...... 3.50

Péladan

La Licorne............... 3.50
Modestie et Vanité........ 3.50
Le Nimbe noir............ 3.50
Pérégrine et Pérégrin...... 3.50

Pierre de Querlon

La Boule de Vermeil...... 3.50
Céline, fille des champs.... 3.50
Les Joues d'Hélène........ 3.50
La Liaison fâcheuse........ 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon.......... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles....... 3.50
Le Dessous.............. 3.50
L'Heure sexuelle.......... 3.50
Les Hors nature.......... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse............. 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie....... 3.50
La Tour d'Amour......... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table...... 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

LES DÉBUTS DU ROMANTISME AU THÉÂTRE-FRANÇAIS

LE BARON TAYLOR
ET LE « LÉONIDAS » DE MICHEL PICHAT
EN 1825

DOCUMENTS INÉDITS

I

Le plus grand service que Charles Nodier ait rendu à l'école romantique fut de lui ouvrir les portes de la citadelle classique, en faisant nommer le baron Taylor commissaire-royal près le Théâtre-Français. Mais il ne faudrait pas croire qu'une fois dans la place l'ami de Nodier en fut le maître absolu. Quand il y entra — le 9 juillet 1825 — l'anarchie la plus grande régnait parmi les acteurs. C'est au point que Chéron, le prédécesseur de Taylor, avait démissionné, faute de pouvoir en venir à bout. Du côté des hommes, Lafon était l'ennemi juré de Talma, qu'il n'appelait que *l'autre*. Du côté des femmes la rivalité de Mlle Duchesnois et de Mlle George durait toujours, quoiqu'elle remontât à plus de douze ans. J'ai, en effet, sous les yeux une lettre de Talma à son beau-frère Ducis, datée de Dresde, du 3 juillet 1813, dans laquelle il lui dit :

« ... Mlle George a été assez bien ici dans Jocaste et Sémiramis, mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès complet à Paris, parce que le public attendra beaucoup d'elle. Je crois que Duchesnois a tort de s'effrayer. J'ai trouvé George fort raisonnable en ce qui est relatif à l'arrangement qui peut avoir lieu entre elles, et je crois que sans se nuire elles peuvent toutes deux tenir leur place. Duchesnois a des avantages que ne pourront effacer ceux que George peut avoir et je trouve que celle-ci ne peut lui faire aucun tort, surtout si les journaux veulent bien ne pas s'en mêler ; il faut

que Duchesnois attende avec calme la fin de tout cela. On dit ici qu'elle veut donner sa démission, et elle a tort. Et quoique George soit rentrée dans la place qu'elle occupait avant son départ pour la Russie, je crois cependant qu'il peut y avoir des moyens de conciliation entre elles, et qu'on pourra modérer cette faveur qui lui a été faite. Si tu la vois, tâche de la calmer là-dessus et qu'elle attende mon retour. Je tâcherai de me mêler de cette affaire conjointement avec Bernard pour les arranger à l'amiable et empêcher que le public et les journaux ne se mettent de la partie, ce qui serait pour toutes deux la chose la plus fâcheuse du monde... (1). »

Mais Talma n'avait pu empêcher leur rivalité d'éclater au grand jour, et lui-même, malgré ses airs de modérateur, avait à se reprocher l'insupportable tyrannie qu'il exerçait au sein du comité. Il était, avec Michelot son compère, la terreur des jeunes auteurs dramatiques, comme en témoigne la correspondance de Lamartine et celle de Soumet, qui tous deux, à trois ans de distance, eurent à souffrir de ses *quos ego* olympiens.

« Tu es un homme incroyable, écrivait Soumet à Guiraud en 1820. Tu parles comme si tu étais le grand Lama du Théâtre-Français. Tu ne termines pas ta tragédie, parce que tu ignores si Lafon ou Talma prendrait le rôle de Tibère! Mais crois-tu en être mieux instruit à Paris qu'à Limoux? le Comité des Français est le premier cerbère auquel il faut jeter le gâteau, c'est le gardien de l'antre tragique, et tu sembles l'avoir oublié. Jette-toi dans une machine roulante, arrive à Paris avec les hirondelles, nous ferons recevoir ta tragédie, et deux ou trois ans après nous parlerons à ces Messieurs du rôle de Cinère. Il faut commencer par se faire recevoir pour avoir son tour. Tu ignores tout ce que j'ai fait cet hiver pour mettre ma *Cléopâtre* à flot, et je n'ai pas réussi, malgré qu'une femme eût tout conduit... (2). »

Cette femme était Sophie Gay, qui pourtant était l'amie de Talma. L'année suivante, Soumet essuyait un nouvel échec à la Comédie, du fait de ce grand tragédien, et c'était au tour de Guiraud de s'en plaindre à Mme Gay :

« Ce pauvre comité qui retarde votre succès, lui mandait-il, est le même qui a écouté froidement *Saül* et reçu par accla-

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Léonce Detroyat.
(2) Lettre inédite.

mation *Mathilde*, *Adraste* et *Faliero*. Je n'ose plus me fâcher maintenant de ce qu'il trouva dans le temps *Pélage* ressemblant à *Zaïre* et à *Louis IX*. Il m'a donné depuis bien plus de consolations qu'il ne m'en devait, par ses injustices quotidiennes. La dernière envers notre bon Alexandre est désolante pour tout ce qu'il y a d'un peu poétique à Paris. Que fera-t-il de son *possédé* (1), tant que Talma sera au théâtre? Je vais bien me féliciter d'être passé à l'Odéon, et je voudrais bien, si Victor y rentrait, que Pichald et Soumet s'y établissent aussi (2). »

La nouvelle école applaudit donc à la nomination du baron Taylor comptant sur son prestige et son autorité pour mettre le comité à la raison. Il ne manquait, en effet, ni de l'un ni de l'autre. D'abord il connaissait admirablement les choses du théâtre, ayant rempli pendant quelques années les fonctions de régisseur au Panorama-Dramatique (3), et ayant fait jouer, de 1815 à 1822, cinq pièces de comédie — sans compter le drame de *Bertram ou le Pirate*, qui, traduit en italien, avait été mis en musique par Bellini. — Ensuite il s'était fait une grande réputation comme dessinateur et comme archéologue, avec l'admirable publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (4), et la vigoureuse cam-

(1) Saül.

(2) Lettre inédite.

(3) Ce petit théâtre, construit vers 1820 sur le boulevard du Temple, en face du jardin Turc, vécut trois ans à peine. Son premier directeur fut M. Allaux, peintre décorateur, qui, sur les sollicitations du baron Taylor, obtint le privilège de jouer des drames, des comédies et des vaudevilles, à la condition quelque peu gênante de ne jamais mettre en scène plus de deux acteurs parlants.

A M. Allaux succéda, le 1er avril 1822, M. Langlois qui, dans l'espoir sans doute d'améliorer les affaires du théâtre, institua un comité de lecture composé de Charles Nodier, Taylor, de Cailleux, Merville, Henri de Latouche, Gosse, Jal et Bert. M. Langlois ne réussit pas mieux que son prédécesseur, et, le 21 juillet 1823, l'affiche du Panorama-Dramatique annonça par ordre de l'autorité la clôture définitive du théâtre. M. Langlois avait fait faillite.

(Cf. *l'Histoire du Panorama-Dramatique*, par L. Henri Lecomte.)

(4) C'est le baron Taylor qui eut la première idée de ces *Voyages*, comme il appert des lignes suivantes qu'on peut lire en tête du premier volume de *la Bretagne*, publié en 1845 :

« Il y a trente-cinq ans que, pour la première fois, j'ai visité la Bretagne. C'est en parcourant les sites pittoresques de cette belle province, devant ces monuments de tous les âges, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux châteaux de la Renaissance et aux fortifications de Vauban, vaste cercle embrassant l'histoire complète de l'art de construire en France, que j'ai conçu la première pensée des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*. Je suis retourné en Bretagne, il y a vingt-six ans, j'y ai dessiné le vieux château de Combourg, auquel le nom de M. le vicomte de Chateaubriand attachait l'immortalité, la cathédrale de Dol, belle entre toutes les églises de Bretagne, et les champs de Carnac, parce qu'ils renfermaient les plus naïfs et les plus prodigieux monuments de nos Celtes. »

pagne qu'il menait depuis 1819 en faveur de la restauration des monuments du Moyen-âge et de la Renaissance. Enfin sa haute stature, ses manières distinguées, ses allures militaires commandaient le respect, sinon l'obéissance (1).

Mais pour arriver à son but, qui était de renouveler l'esprit et le répertoire du Théâtre-Français, il avait à vaincre une première difficulté que d'aucuns auraient jugée insurmontable. Le public témoignait visiblement qu'il avait assez des tragédies romaines et bibliques que lui servaient régulièrement les Viennet, les Lemercier, les Roger et autres « Mèdes », comme les appelait Sophie Gay (2). Et, de son côté, le comité d'administration, qui était inféodé aux classiques, ne voulait pas entendre parler de la « secte nouvelle ». D'où une situation impossible à laquelle M. Sosthènes de la Rochefoucauld, sur la pression du baron Taylor, avait essayé de mettre fin, en nommant un nouveau comité composé de Talma, Baptiste aîné, Lafon, Devigny, Michelot et Mlle Mars. Ce comité, installé la veille même de l'entrée en fonctions du baron Taylor, avait été invité respectueusement « à s'occuper, comme objet d'urgence, d'un Mémoire sur les moyens à employer pour faire cesser l'état fâcheux où se trouvait depuis trop longtemps le Théâtre-Français et lui rendre son ancien éclat. Et ceux des sociétaires, qui ne faisaient pas partie du Comité, avaient été conviés par le Directeur des Beaux-Arts à lui adresser, s'ils le désiraient, leurs vues sur ce même sujet (3) ».

Cette mesure d'ordre intérieur était évidemment très adroite. En faisant entrer dans le comité d'administration Talma et Mlle Mars, qui « avaient fini leur temps au Théâtre et n'y étaient retenus que par les avantages particuliers qu'il tenaient de l'autorité (4) », le baron Taylor mettait sa responsabilité à couvert et se rendait maître de la Comédie. Cependant il y

(1) Taylor avait été nommé le 15 juin 1814 garde du corps du Roi dans la Compagnie de Wagram. Le 16 mars 1815 il fut nommé lieutenant de cavalerie; le 19 mai suivant, aide-de-camp du général comte d'Orsay, commandant la 2e brigade de la garde royale, et, le 15 avril 1823, attaché à l'état-major général de l'armée d'Espagne. Ce fut le 28 mai 1825 que Charles X, à l'occasion de son sacre, le nomma baron.

(2) Elle écrivait à Alexandre Guiraud, le 17 février 1821 : « Si l'ami Pichald se pressait davantage, il aurait déjà mis en fuite tous ces Médes (à savoir les Viennet, Roger et Cie) avec son *Léonidas*, mais il marche trop lentement à la gloire : venez le stimuler un peu et lui donner l'exemple du succès. » (Lettre inédite.)

(3) Ordonnance royale du 5 juillet 1825. — *Journal des Débats* du 9 juillet.

(4) Cf. le *Mémoire pour Pierre Victor*, que nous analysons plus loin.

rencontra plus d'une fois des résistances opiniâtres. Nous savons que plusieurs sociétaires voulurent « arrêter l'envahissement de son pouvoir » ; que « quelques-uns l'apostrophèrent en pleine assemblée » ; que « ses ordres ne furent pas toujours suivis », qu'on se permit des réclamations, des lenteurs, et qu'il se plaignit plus d'une fois « de ne pas faire tout ce qu'il voulait (1) ».

Mais je voudrais bien savoir quel est le commissaire-royal ou l'administrateur de la Comédie qui fut assez heureux pour y faire toutes ses volontés. A Jouslin de la Salle, qui s'irritait de l'opposition systématique de quelques acteurs et déclarait tout haut que le théâtre était impossible, Taylor disait un jour :

« Eh ! non, mais vous vous adressez mal ; entourez-vous de comédiens de bonne volonté et laissez crier les autres. Vous ne marcherez peut-être pas grandement, mais vous n'aurez pas d'entraves (2). »

C'est exactement ce qu'il fit lui-même, en 1825, et ce qu'ont fait depuis tous ceux qui ont su gouverner cette grande maison.

Le premier soin du baron Taylor — et c'est effectivement par là qu'il fallait commencer — fut de chercher une pièce nouvelle, qui, sans être trop audacieuse, eût chance de plaire au public, tout en ménageant les susceptibilités des acteurs. Il n'eut pas grand'peine à la trouver. La Comédie-Française avait dans ses cartons une tragédie qui, avant même d'être lue au comité de lecture, avait fait beaucoup parler d'elle (3). Reçue le 12 novembre 1822 et puis interdite par la censure pour des raisons qui ne tenaient pas debout (4), on savait que Chateaubriand, durant son passage au ministère des Affaires étrangères, avait plaidé inutilement sa cause et *la Muse française*, au mois de juin 1824, par la plume d'Emile Deschamps, avait dit très haut, pour être plus sûre d'être entendue, que

(1) *Mémoire pour Pierre Victor.*

(2) *Souvenirs de Jouslin de la Salle.*

(3) Victor Hugo, dans *le Conservateur littéraire*, disait : « Convient-il de traduire éternellement sur la scène le *Délirant reges* ? Non, sans doute : nous allons bientôt applaudir, grâce à M. Pichald, Enee, roi fondateur ; Léonidas, roi libérateur ; grâce à M. Guiraud, Pélage, roi libérateur et fondateur tout ensemble. »

(4) « On redoutait, disait-on, l'effet des maximes républicaines dont cette œuvre était remplie ; on désapprouvait le rôle de Xercès et de Damarate, la royauté avilie et bafouée. » (Cf. *La Censure théâtrale en France*, par Hallays-Dabot, chapitre VIII.)

le monde littéraire attendait impatiemment le *Léonidas* de Pichat. Car c'est de *Léonidas* qu'il s'agit. Or, non seulement Taylor était un lecteur et un ami de *la Muse*, mais il connaissait intimement Pichat, pour avoir fait jouer de lui, au Panorama-Dramatique, du temps qu'il était régisseur et membre du comité de lecture de ce petit théâtre, un mélodrame en trois actes et à grand spectacle intitulé *Ali-Pacha* (1), et mieux encore pour avoir signé avec lui et Nodier, sous le nom de Raimond, la pièce de *Bertram ou le Pirate*, dont je parle plus haut. Il était donc tout naturel qu'il jetât son dévolu sur la tragédie de *Léonidas ;* d'autant plus qu'en dehors de sa valeur intrinsèque elle avait l'avantage d'être d'actualité, la Grèce, depuis quelques années, passionnant tous les esprits.

Après avoir lu cette pièce avec des yeux prévenus en sa faveur, le commissaire-royal pria Pichat de passer à son cabinet.

II

Pichat (2) avait trente-neuf ans, étant né le 18 août 1786 à Vienne (Isère), où son père, Jean, et son oncle, Michel, étaient *voyturiers sur le Rhône*, autrement dit mariniers (3).

(1) Pichat avait fait cette pièce en faveur de la Grèce avec Hyacinthe de Comberousse, son camarade de collège. Elle fut représentée le 9 juillet 1822.

(2) Pichat — sans doute pour donner à son nom une couleur plus romantique, comme devait le faire quelques années plus tard ce pauvre Aloysius Bertrand, avait commencé par orthographier son nom « Pichald ». Ses amis de *la Muse française*, Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Mme Sophie Gay et Alfred de Vigny qui lui dédia son poème de *Symétha*, l'orthographiaient ainsi avant 1820. La médaille qui lui fut décernée par l'Académie française en 1822 portait « Pichald », et lui-même signait de la sorte au bas des pièces de vers qu'il donna à *la Muse* en 1823 et 1824. Ce n'est qu'après la représentation de *Léonidas* qu'il écrivit son nom par un *t*, encore eut-il soin d'y ajouter celui de son département : « Pichat, de l'Isère ». M. C. Latreille, qui attribue, à tort, cette erreur à l'Académie, dit : « Peu s'en fallut qu'elle persistât en tête de *Léonidas* ! 2 000 exemplaires étaient déjà tirés sous le nom de Pichald quand il intervint pour faire rétablir la véritable orthographe de son nom. » Je crois plutôt que le poète avait fait son profit de ces vers du *Dialogue* de Baour-Lormian *sur le Classique et le Romantique*, qui parut, en 1825, chez Urbain Canel :

LE CLASSIQUE

Eh ! c'est vous, cher Nicaud !

LE ROMANTIQUE

Ce nom n'est plus le mien ;
Il était fort vulgaire et ne rimait à rien ;
J'avais besoin d'un nom vaporeux et sonore ;
On m'appelle à présent Monsieur de Silphiclore.

(3) Tout *voyturier par eau* qu'il était, le père de Pichat avait une certaine situation, puisqu'il exerça dans sa ville les fonctions de *Juge du commerce*.

Un des frères du poète sauva, en lui faisant traverser le Rhône sur sa barque, le dernier évêque de Vienne, Mgr Daviau, condamné à mort par le Tribunal révolu-

Elevé, de douze à quinze ans, dans un petit pensionnat de Sainte-Colombe-lez-Vienne, il semble qu'il ait fait surtout l'école buissonnière. En tout cas, il eut une enfance très vagabonde et très poétique, et je ne m'étonne pas que les personnes sages de la ville n'aient rien auguré de bon de ce gamin déluré qui, à dix ans, franchissait le Rhône à la nage, escaladait des passages où le chamois hésitait à s'engager et apprivoisait si bien les pigeons du voisinage qu'il se faisait suivre par eux jusqu'au sommet des montagnes.

Cependant il s'amusait aussi à rimer, et quand, vers 1804, par la grâce d'un oncle riche, il fut envoyé à Paris, au Prytanée français (ancien collège Louis-le-Grand), afin d'achever ses études, il suffit que Luce de Cancéval, son professeur, s'intéressât à ses productions, pour que le démon de la poésie s'emparât de lui tout entier. — Tout entier, non. Loin d'avoir été grisé par le premier prix de vers français qu'il remporta en 1804, il semble qu'il ait eu peur de s'adonner au culte des Muses. En tout cas, il se défendit énergiquement de vouloir leur sacrifier la position qu'il avait cherchée dans l'étude du droit.

« Vous avez paru vous inquiéter, écrivait-il à son père, en 1805, sur la condition de vie que mon frère veut que j'embrasse, je m'empresse de vous rassurer sur ce point. Il me conseille de me faire poète ! Je lui réponds avec développement que je ne veux pas mourir de faim, et comme il m'a dit qu'il valait mieux être un bon poète qu'un bon avocat, je lui ai répondu qu'il valait mieux être un faible avocat qu'un médiocre et même un bon poète. Ce n'est pas pour cela que je méprise la poésie et tous les savants mortels qui s'y sont illustrés, mais de tous ces grands écrivains, si les divins ouvrages me charment et me transportent, leur sort aussi m'épouvante. »

Et il citait pêle-mêle, à l'appui de son dire, les malheurs qui accablèrent le Camoëns, Homère, Gilbert, Malfilâtre. Après quoi il reprenait :

« Ces exemples sont terribles, et, certes, je crois qu'on ne doit pas être fort tenté de les suivre ; me répondra-t-on que si tous ces grands auteurs ont été enlevés par une mort pré-

tionnaire. Les poètes locaux ont célébré cet acte de dévouement. Cf. *les Epaves du Matin*, par J. Guillemaud (Lyon, 1861) et *le Cycle poétique viennois* (Vienne, 1869). Note de M. C. Latreille.

maturée, ils ont aussi l'avantage de vivre éternellement par leurs écrits dans la postérité ; bonne raison, vraiment, et bien consolante pour un homme ! Quelle sottise de commencer à mourir pour vivre à jamais ! Songeons au moyen de n'être pas exilé de la société. Embrassons une condition de vie qui soit lucrative ; ce n'est pas celle de poète ; ainsi, laissons-la bien loin de côté (1). »

Etait-il bien sincère en écrivant cette lettre? Sans doute, puisqu'il chercha d'abord une position dans l'étude du droit. Mais la basoche n'a jamais retenu longtemps ceux qui ont reçu le don poétique, et Michel Pichat l'avait au plus haut degré. Et donc, après avoir composé sa tragédie de *Turnus* qui, remise vingt fois sur le métier, devait sept ou huit ans plus tard commencer sa réputation (2), on le vit abandonner le droit pour se consacrer entièrement aux belles-lettres. Il habitait alors à Passy un modeste appartement et faisait lui-même son pot-au-feu (3), ce qui ne l'empêchait pas d'aller beaucoup dans le monde. On le rencontrait notamment chez Mad. Blondel de la Rougerie, l'amie de Soumet, et chez la baronne Lydie de Roger, que ses manières excentriques avaient fait surnommer Lydie la folle, mais qui n'était pas folle du tout (4). Pichat avait passé la trentaine. Comme il brûlait de

(1) Lettre citée par M. C. Latreille dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, octobre 1901.

(2) *Turnus* fut reçu à correction le 3 septembre 1819 et à l'unanimité à la seconde lecture le 1er octobre suivant, mais la Censure en interdit la représentation.

(3) *Mémoires d'Auger*, p. 153.

(4) Pichat écrivait un jour à un ami du nom de Granger, demeurant rue de l'Echiquier, 5 : « Mon cher Granger, j'ai porté votre invitation à M. Emile Deschamps, qui m'a rappelé que j'étais invité moi-même depuis longtemps avec lui à dîner chez une baronne dont la beauté n'a qu'une *rivale*. M. Deschamps sera charmé de se rendre avec moi à votre invitation tout autre jour que jeudi. Arrangez cela, s'il se peut, avec l'autre Emile non moins aimable.— A vous, M. Pichat. » (Lettre inédite.)

La baronne Lydie Roger était la dernière des cinq filles du fermier général Vassal, « Elle était une converse de Montmartre quand la Revolution ouvrit et dispersa toutes les maisons religieuses. Ne trouvant personne chez elle pour la garder, elle fut recueillie par un ami de sa famille, M. de Quinsonnas, membre de la Convention. Cette éducation à deux faces, moitié religieuse et moitié impie, lui avait fait un cerveau bizarre. Plus jolie que belle, elle avait des bras admirables, des mains ravissantes et des pieds d'une perfection telle que le statuaire Delaître les avait moulés pour une Vénus de marbre qui fut longtemps placée au Luxembourg, au bas de l'escalier qui conduit à la galerie.

« Son esprit était vif, sa pensée audacieuse et sa parole d'une netteté parfois trop incisive — ce qui nuisait au charme de son langage. Elle avait une sœur (Albine), mariée à Daniel Roger, mère de Roger du Nord, qui divorça pour épouser le comte de Montholon qu'elle suivit à Sainte-Hélène. Lydie, femme de Louis Roger, s'était, pour être plus libre, séparée judiciairement de corps et de biens. » (*Mémoires d'Auger*, pp. 111 et suiv.)

se faire un nom, l'idée lui vint, en 1818, de publier, sous le titre de *l'Indépendant*, deux lettres au comte Decazes à l'occasion de son projet de loi sur la presse (1). Ces lettres ayant eu du succès, quelques amis lui conseillèrent de se lancer dans la politique, mais Soumet l'en dissuada, et c'est grâce à lui que sa tragédie de *Turnus* fut reçue, l'année suivante, à la Comédie-Française, et qu'il prit part au concours poétique ouvert en 1822 par l'Académie. Le sujet était : *Du dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*. Sa pièce *Aux Mânes de Muzet* n'obtint que le second accessit, mais pour le dédommager de ce qu'il regardait comme une injustice de l'Académie, Soumet l'inséra dans la première livraison de *la Muse française*, et, le 6 janvier 1824, jour de l'ouverture du théâtre de l'Odéon, Pichat fut autorisé par la Censure à tirer de sa tragédie de *Turnus* quelques scènes qui furent intercalées dans un prologue intitulé *les Trois genres*.

C'en était assez pour attirer l'attention publique sur lui. Aussi, lorsqu'on apprit que le baron Taylor allait jouer son *Léonidas*, il n'y eut qu'une voix dans le monde littéraire pour en féliciter le commissaire-royal (2).

Voilà donc Pichat dans le cabinet du baron Taylor. Alexandre Dumas, qui dramatise tout et s'amuse au dialogue comme d'autres à la raquette, nous a rapporté leur conversation, comme s'il l'avait entendue. En admettant que les cho-

(1) Dans ces deux lettres parues sans nom d'auteur, avec cette épigraphe de Montesquieu : « Le bonheur des peuples se fonde sur la sainte alliance des lois et de la liberté », Pichat engageait le comte Decazes à gouverner avec l'opinion. « Le mépris de l'opinion, lui disait-il, est la maxime et la ruine des tyrans... Demandez au vainqueur d'Arcole et de Marengo quel fut l'instrument de sa prodigieuse grandeur. Il vous répondra : *l'opinion*. Demandez au conquérant usurpateur de l'Europe, quel fut l'ennemi qui renversa sa fortune, il vous répondra : *l'opinion*. L'effroi du despote n'eût pas tant éclaté à la perte de ses légions, s'il l'eût respectée. Elle avait encore, comme aux jours de la république, quatorze armées en réserve pour foudroyer de nouveau la coalition européenne... Il faut bien en convenir, M. le comte, la grâce de Dieu et le pape lui-même ne soutiendraient pas aujourd'hui un souverain absolu, malgré l'habileté des directeurs ministériels de l'opinion. »

(2) Il faut dire que les amis de Pichat avaient fait beaucoup de bruit autour de cette pièce. Quelques jours après la représentation du fragment de *Turnus*, Emile Deschamps disait dans *la Muse française* : « Nous ne pouvons pas prononcer le nom de Pichat sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son *Léonidas*. Outre les grands tableaux et les grands développements de passions et d'héroïsme que renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la fuite d'un conquérant. »

ses se soient passées comme il le dit, je ne crois pas tout de même qu'ils aient poussé la politesse jusqu'à se traiter de « monsieur ». Ils se connaissaient de trop vieille date ! Mais Dumas ignorait propablement ce détail, et l'eût-il su, qu'il n'en eût pas tenu compte, le mot monsieur, suivant l'expression populaire, faisant très bien dans le tableau. Laissons donc parler Dumas :

— Je viens de lire votre *Léonidas*, Monsieur. Pourquoi ne faites-vous pas jouer cette tragédie ?

— Pour deux raisons faciles à comprendre. D'abord parce qu'elle ne vient qu'après *Turnus*, qui est arrêté, comme vous savez ; ensuite parce que la Censure, à ce qu'il paraît, ne veut pas la laisser passer plus que l'autre.

— Ne parlons pas de *Turnus*, dit Taylor. *Turnus* est une œuvre de jeunesse qui a ses beautés, mais des beautés de collège. *Léonidas*, au contraire, est une tragédie d'homme fait. Avec *Turnus*, vous aurez un succès d'estime ; avec *Léonidas* un succès d'enthousiasme.

— Mais en supposant, monsieur le commissaire royal, que je consente à la substitution que vous me demandez, reste encore la Censure !

— La Censure ! c'est mon affaire, ne vous en préoccupez pas.

Et, en effet, dit Alexandre Dumas, qui raconte cet entretien dans ses *Mémoires*, le baron Taylor « devait accomplir bien d'autres miracles ; il devait faire jouer *le Mariage de Figaro*, et faire rendre *Henri III*. »

— Si vous vous chargez de la Censure, reprit Pichat, et si ce que vous me dites de *Turnus*...

— Je me charge de la Censure, et ce que je vous dis de *Turnus* est vrai.

— Alors, va pour *Léonidas* !

Et Pichat allait se retirer, quand le commissaire royal l'invita à l'accompagner chez Talma.

— Vous comprenez, disait Taylor, que nous ne pouvons rien sans lui. Il faut que ce soit Talma qui joue Léonidas et Duchesnois Archidamie.

Le poète accepta, cela va sans dire, et quelques minutes après, on était chez Talma.

Le grand tragédien se souvenait très bien de la pièce, quoi-

que sa lecture à la Comédie-Française remontât à plus de trois ans. Il demanda toutefois à l'entendre de nouveau, ajoutant qu'il se chargeait de prévenir Mlle Duchesnois, qui demeurait porte à porte avec lui.

Le lendemain, la tragédie fut relue en présence de Talma, de Duchesnois et de Taylor. Talma, qui allait partir pour Lyon, s'engagea à étudier *Léonidas* à son retour, si l'auteur voulait faire au 4e acte des corrections qu'il jugeait nécessaires (1) et si Taylor répondait de la Censure. — Pichat promit tout ce qu'on lui demandait. Taylor répondit de la Censure et se mit immédiatement à l'œuvre.

Jusqu'ici ses prédécesseurs s'étaient contentés de jouer la plupart des tragédies dans les décors qui se trouvaient en magasin. Lui voulut faire grand pour frapper les yeux et ramener le public au théâtre. Ayant traversé l'atelier de Degotti, décorateur de l'Opéra, et lui-même, comme je l'ai déjà dit, étant un dessinateur remarquable (2), Taylor eut l'idée de s'adresser à Cicéri pour la décoration de *Léonidas*. Cicéri lui fit deux décors merveilleux, dont l'un, représentant le pas des Thermopyles, était inspiré du tableau de David. Et les répétitions furent menées avec un tel entrain que, trois mois après, la tragédie pouvait affronter le feu de la rampe (3). Il avait pour principe, rapporte un de ses comédiens, qu'il ne fallait pas plus de quinze jours pour monter une pièce en cinq actes et il ne comprenait pas qu'on eût besoin de plus d'étude pour jouer un rôle au Théâtre-Français qu'au Panorama-Dra-

(1) J'aurais voulu comparer le manuscrit avec la brochure imprimée pour voir sur quels passages avaient porté les corrections de Talma, mais ce manuscrit, malgré des recherches sérieuses, dont je remercie M. Jules Claretie, n'a pu être retrouvé à la Comédie-Française.

(2) Victor Hugo lui écrivait un jour, en le remerciant de l'envoi de ses dessins : « Il faut votre beau talent pour transporter ainsi le Mont-Blanc et ses merveilles dans la rue de Vaugirard. M. Nodier seul a un pinceau comme le vôtre, et je rougirais de mettre mon barbouillage à côté de vos tableaux. » — Cette lettre, publiée par *la Revue des autographes* (avril 1895), n'est pas datée, mais elle doit être de 1825 ou de 1826, Victor Hugo ayant quitté à la fin de 1826 son appartement de la rue de Vaugirard, pour aller habiter rue Notre-Dame-des-Champs.

(3) Encore le public trouvait-il le temps long ! — Le 12 novembre 1825, quatre jours avant la représentation, on lisait dans le journal *le Globe* : « On annonce enfin pour cette semaine l'apparition de deux nouveautés, déjà vieilles à force d'être promises : la tragédie de *Léonidas* — et le poème epique de M. Parceval-Grandmaison. C'est jeudi prochain le jour de *Léonidas;* le lendemain sera réservé à *Philipe-Auguste* Ce respectable ouvrage est recommandé d'avance à la bienveillance de la critique ; l'auteur a triplé les neuf ans de régime et de silence prescrits par Horace au poète qui veut être applaudi. » — Pauvre Parceval, comme on se moquait déjà de sa peine !

matique. « Quand la décoration est terminée, disait-il, la représentation doit pouvoir marcher (1). » Il exagérait évidemment, mais c'est ainsi qu'on stimule le zèle de ceux qui sont sous vos ordres.

Voici la distribution de *Léonidas :*

Léonidas, roi de Sparte.............	MM.	Talma.
Xercès, roi de Perse.................		Desmousseaux.
Démarate, ancien roi de Sparte.......		Lafon.
Alcée / Agis } fils de Démarate...........		David. / Firmin.
Cléomène, polémarque spartiate......		Victor.
Artapherne, général du corps des immortels.........................		Saint-aubin.
Le chef des mages.................		Dumilatre.
Hydarnès, satrape..................		Lafitte.
Archidamie, femme de Démarate.....	Mmes	Duchesnois.
Une théore.........................		Tousez.
Vierges de Sparte appelées Théores.		
Guerriers de Sparte.		
Mages et guerriers asiatiques.		

On voit que le baron Taylor avait donné à l'auteur des interprètes dignes de son sujet. — Nous allons maintenant analyser la pièce.

Au premier acte, Xercès reçoit sous sa tente, de l'autre côté des Thermopyles, les hommages de ses généraux, des satrapes de l'Asie et du chef des Mages. Au milieu de ces courtisans, on remarque un personnage qu'à la simplicité de son costume, autant qu'à la fierté de son attitude, il est aisé de reconnaître pour un étranger. C'est un Grec, en effet, c'est Démarate, ancien roi de Sparte, que ses sujets ont banni pour avoir osé attenter aux lois de Lycurgue, et qui s'est réfugié à la cour du roi de Perse. Loin d'exciter Xercès contre son pays, il lui montre les dangers auxquels il s'expose en voulant le conquérir. Mais Xercès a juré de venger le meurtre des deux ambassadeurs qu'il avait envoyés à Sparte, et il a les Dieux pour lui. Justement voici qu'on amène au pied de son trône deux jeunes Grecs portant un rameau d'olivier à la main. C'est Alcée et Agis, deux frères, qui se sont dévoués pour expier le crime de leurs concitoyens.

(1) Cf. le *Mémoire pour Pierre Victor*.

Roi des Mèdes, la Grèce, à sa gloire infidèle,
Porte le juste arrêt d'un crime indigne d'elle.
Vos deux ambassadeurs sont tombés sous ses coups,
Elle doit à la Perse, à nos dieux en courroux,
Une expiation : nous apportons nos têtes.

Xercès — et ici Pichat est en contradiction avec l'histoire, mais il le fallait pour augmenter l'intérêt de sa tragédie — a la barbarie d'accepter leur offrande et les envoie au supplice.

Restés seuls un moment, ils en profitent pour échanger leurs impressions. Agis se réjouit du sort qui leur est réservé. Il lui semble que la victoire des Grecs sortira de leur holocauste. Mais Alcée ne peut se résigner à voir son frère mourir avec lui, sachant que Léonidas a mis dans Agis toute son espérance.

Toi, dont son juste orgueil, aux vieillards assemblés,
Prédisait les destins, d'honneurs divins comblés !
Ah ! devais-tu, mon frère, au mépris de mes larmes,
Choisir de tels périls pour tes premières armes,
Et venir avant l'âge affronter le trépas,
Quand la patrie encor ne te demandait pas ?

A quoi l'autre répond :

Bénissons notre mort, elle efface l'affront
Qui, dès notre berceau, fait rougir notre front ;
Couvrons de nos vertus les attentats d'un père ;
Qu'au bruit de nos exploits son infortune espère
Qu'il puisse, un jour, trouver l'oubli de tous ses maux,
Et le pardon de Sparte inscrit sur nos tombeaux.

Or, Démarate a tout entendu. Il s'approche d'eux et sans se faire connaître — ce qui rend la scène poignante et véritablement tragique — il en dit assez pour que les jeunes gens se demandent, au milieu de leur trouble, s'ils ne sont pas en présence de leur père. Lui-même, un instant, en les voyant si décidés, si héroïques, pousse la curiosité jusqu'à les questionner sur leur origine. Mais Alcée lui crie :

Arrête, étranger téméraire !
T'avons-nous demandé le secret de tes pleurs ?
A notre exemple ici respecte nos douleurs.

Ce qui n'empêche que Démarate, pris d'une horreur soudaine et croyant à son tour reconnaître ses fils, se promet d'intercéder pour eux auprès de Xercès.

Au deuxième acte, le théâtre représente le pas des Thermopyles. On voit au centre un autel consacré à la patrie par les amphyctions. C'est la scène du tableau de David. Les Grecs sont couchés par groupes. Léonidas paraît, tous se lèvent, et Cléomène lui expose qu'il a fait garder par sept cents Thébains le sentier d'Alpénus, qu'Archidamie, suivie de théores, arrive de Delphes, et que deux guerriers, fils d'un chef qu'a jadis banni Lacédémone, ont passé dans le camp des Perses.

LÉONIDAS

Que dis-tu ?
Garde-toi devant moi d'outrager leur vertu.
Lui ! nous ! les soupçonner d'une telle infamie !
Ils sont soldats de Sparte, et fils d'Archidamie,
De cette reine illustre, austère en sa grandeur,
Qui des mères de Sparte est l'exemple et l'honneur.

Là-dessus, entre Archidamie. Elle raconte qu'elle a consulté les oracles de Delphes, que les dieux, justement irrités du meurtre des ambassadeurs persans, repoussent toute offrande et que le seul moyen de les apaiser est de leur immoler quelque victime prise dans leurs rangs. Mais, au fait, où sont donc ses fils, qu'elle ne les aperçoit pas autour de Léonidas? Cléomène lui répond brutalement qu'ils ont passé à l'ennemi. Et comme elle proteste contre cette accusation que rien ne prouve, on lui montre le bouclier et les armes que le Spartiate ne quitte qu'avec la vie. Il faut bien qu'elle se rende à l'évidence. Aussitôt, n'écoutant que l'ardeur de son patriotisme, la voilà qui maudit ses enfants nés, dit-elle, d'un père déshonoré. On croirait entendre la mère de Pausanias. Cependant Artapherne, envoyé de Xercès, vient proposer aux Grecs de se rendre. C'est Léonidas qui lui répond, et, pour que son langage soit plus digne de lui et du peuple qu'il représente, Pichat met dans sa bouche tous les mots historiques qu'on nous a appris au collège. La scène est admirable et je ne m'étonne pas qu'elle ait produit grand effet. L'audace d'Artapherne excite la colère de Cléomène, qui ne parle de rien moins que de le mettre à mort. Mais Léonidas l'arrête et lui rappelle qu'un premier crime les a privés de la faveur des dieux.

ARTAPHERNE

Vos dieux sont satisfaits,
Rassurez-vous

LÉONIDAS.

Comment ?

ARCHIDAMIE

Quel trouble m'a saisie ?

ARTAPHERNE

Eh quoi ! l'ignorez-vous ? dans le camp de l'Asie
Deux jeunes Grecs de Sparte ont paru.

ARCHIDAMIE

Justes cieux !
Deux jeunes Grecs... ! Poursuis.

ARTAPHERNE

Sans armes, à nos yeux,
Pour désarmer du ciel les rigueurs légitimes,
Ils se sont présentés, volontaires victimes.

ARCHIDAMIE

O mes enfants ! Achève.

ARTAPHERNE

Expiant vos forfaits,
Leur tête, en ce moment, tombe aux pieds de Xercès.

CLÉOMÈNE

Qu'entends-je ?

ARTAPHERNE

Sur vous tous ces châtiments s'étendent.
Les dix mille immortels au combat vous attendent.

Alors Archidamie, que ces déclarations transportent, s'approche de l'autel et fait entendre une de ces myriologies que répètent encore dans leur deuil les femmes de la Grèce sur le cercueil d'un père ou d'un époux.

Et sur leur front pieux ma haine a pu descendre,
Mes imprécations retombaient sur leur cendre !
Sur l'urne, où mon amour n'a pu la déposer,
Approche, Cléomène, ose les accuser.
Dis-nous, toi dont la voix contait leur infamie,
S'ils sont dégénérés du sang d'Archidamie !
(*A Léonidas.*)
Et toi, dont la douleur déplore leur trépas,
Pourquoi les pleures-tu, quand je ne pleure pas ?
Ils ont de leurs destins surpassé l'espérance !
Sparte avec sa vertu ressaisit sa puissance !
Citoyens, vous m'avez envoyée à vos dieux,
Pour fléchir leur courroux, né d'un crime odieux.
Je recueillle le fruit d'une faveur si grande ;
Triomphez : leur justice a reçu mon offrande !
Du devoir imposé, mes fils l'ont acquitté :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !

De la patrie en pleurs, à nos pieux hommages,
Le deuil reconnaissant consacre vos images.
Ainsi qu'Harmodius et son frère immortel,
Vous verrez, ô mes fils, Sparte élever l'autel
Où viendront nos guerriers, par leurs chants héroïques,
Solenniser vos noms dans les fêtes publiques.
Consacrant vos saints nœuds, les amis n'iront plus
Présenter leur encens au temple de Pollux.
Vos mères, entourant l'autel qui vous rassemble,
Demanderont aux dieux un fils qui vous ressemble
Et diront, consacrant votre immortalité :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !

Puis s'adressant aux soldats qui l'écoutent :

L'ennemi vous attend : Spartiates, aux armes !

Telle est la première journée des Thermopyles.

Au troisième acte Alcée et Algis sont dans les bras de leur mère. C'est Démarate qui a obtenu leur grâce, et Archidamie s'indigne qu'ils doivent la vie à un père transfuge. Décidément cette Grecque est par trop Romaine. Cependant la joie finit par remplir tout son cœur, et elle invite Alcée à reprendre la lyre qui vainquit Messène et ses enfants pour chanter la Grèce victorieuse. On entend, en effet, une symphonie triomphale. Mais quoi ! voici que Léonidas ordonne de cesser ces chants d'allégresse. Que s'est-il donc passé ? Un traître a guidé les Perses par le sentier d'Alpénus : les défilés sont occupés, il ne reste plus qu'à mourir. Tel n'est pas cependant l'avis de Cléomène qui, en considération de la trahison des Thébains et de la haine d'Athènes pour Sparte, propose de se retirer à Corinthe. « A Corinthe ! à Corinthe ! » répètent tous les Spartiates. Mais Léonidas leur fait honte de cette résolution.

Quel cri s'est élevé devant Léonidas ?
O perfide abandon de la cause commune !
Quoi ! lorsque sur les mers, entraînant la fortune,
La flotte athénienne a vaincu nos tyrans,
Et vole à Salamine à des destins plus grands,
Elle verrait l'Attique abandonnée aux flammes !
Et ses vieillards plaintifs, ses enfants et ses femmes,
Montrant aux Grecs les fers que nous leur apprêtions,
S'écrîraient : Voilà Sparte, honneur des nations !
Nos rivaux nous pourraient reprocher leurs ruines !
Est-il temps d'écouter nos haines intestines ?
Dans ses communs périls, sous les mêmes lauriers,
La Grèce, avec orgueil, confond tous ses guerriers ;

Elle est de tous les cœurs également chérie.
Thémistocle est de Sparte, Athène est ma patrie !
Et nos tombeaux, ici, protégeront ses lois.
Mais, à l'Isthme, bornant ses injustes exploits,
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
Avec Alcée, ici, sauvant l'honneur de Sparte,
Mon sang...

En attendant ces nobles paroles, Cléomène se rallie à l'opinion de Léonidas qui, tout à l'heure, en vue de conserver un roi à la Grèce, a dépêché Agis à Sparte avec un message pour le Sénat.

Quatrième acte. La nuit règne ; des feux sont allumés sur les sommets du mont Œta, l'encens brûle sur les trépieds. Les Spartiates environnent l'autel.

Cependant Xercès tente un dernier effort sur Léonidas. Il lui envoie Démarate et le chef des mages pour essayer de lui faire comprendre que toute résistance serait inutile et que d'ailleurs, bien loin de vouloir asservir la Grèce, il se propose, après l'avoir soumise, de lui laisser son autonomie. Pour toute réponse, un soldat, par ordre de Léonidas, va graver sur un rocher l'inscription fameuse : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » — A ce spectacle Démarate rougit de sa conduite et révèle à Léonidas que Xercès a l'intention de le surprendre au milieu de la nuit. — Qui donc es-tu ? lui demande Léonidas. — Démarate se nomme et disparaît, au moment où Agis rentre en scène. Sa mère lui a raconté par quel subterfuge Léonidas s'était séparé de lui. « On meurt sans toi, mon fils ! » et il a quitté Sparte pour venir prendre son poste de combat.

En le voyant, le roi de Sparte se désespère et fait appel à son patriotisme.

N'écoute point ta mère : une fausse grandeur
Sur ses pas imprudents séduit ta jeune ardeur.
Au saint amour de Sparte, Agis, sois plus fidèle :
Je ne fais que mourir, soit plus grand, vis pour elle.
La patrie avec moi t'implore.

Mais le jeune homme ne veut pas que sa mère rougisse de son infidélité, et que les mères de Sparte, en passant auprès

d'elle, disent de lui avec mépris: *Il était des trois cents!* Il veut donc faire son devoir comme les autres.

Alors, en désespoir de cause, Léonidas lui dit : « Rassure-toi, tu mourras! », mot sublime, digne du « Qu'il mourût », de Corneille.

Et les apprêts funèbres commencent.

Au cinquième acte, l'action se passe de nouveau dans la tente de Xercès. Le roi, effrayé du carnage que les trois cents Spartiates font de ses dix mille immortels, prend la fuite. Bientôt sa place est prise par un petit nombre de Spartiates qui rapportent Léonidas tout sanglant, ayant encore dans la poitrine le fer meurtrier. Démarate est auprès de lui ; il a quitté le camp de Xercès pour partager le sort de ses fils, et tout à l'heure, effectivement, il expiera ses torts dans une mort glorieuse. Enfin Léonidas, en apprenant que Sparte est libre, arrache le fer de sa blessure et meurt.

Telle est, en résumé, la tragédie de Pichat. Victor Hugo a dit qu'elle avait réussi froidement (1). C'est le contraire de la vérité. Le premier soir elle alla aux nues (2), et, si l'on s'en rapporte aux journaux du temps, ce n'est qu'au bout de cinq minutes d'applaudissements que Talma, qui s'était surpassé (3), parvint à faire entendre le nom de l'auteur. Les représentations suivantes attirèrent une foule considérable. Le Théâtre-Français encaissa, à la cinquième, la recette énorme de 5.200 francs, et ce qui achève de démontrer que le succès de la pièce fut grand et durable, c'est que Pichat en vendit le manuscrit à Ponthieu, l'éditeur, la somme de 10.000 francs, d'aucuns di-

(1) Victor Hugo ne devait pas aimer beaucoup Pichat. On lit dans *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 54 : « Le *Léonidas* de M. Pichat réussit froidement, et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants et un air de tambour-major, mourut très jeune. » — Nous sommes loin de « la belle figure inspirée » que Mme Ancelot trouvait au poète. (Cf. *Un Salon de Paris*, p. 36.)

(2) Pichat écrivait de son côté, le 14 décembre 1825, à son compatriote Chollier : « Le succès a surpassé mon espérance ; il n'y a pas eu un moment d'hésitation et de langueur. La dernière scène, lorsque Agis vient tomber mort aux pieds de Léonidas, a produit un effet terrible ; plusieurs femmes se sont évanouies. A la porte du théâtre où la foule se presse, on parle en sus de quelques côtes enfoncées, ce qui est toujours agréable pour un auteur tragique. »

(3) « Talma, disait Pichat dans la même lettre, est constamment sublime. Mlle Duchesnois a de beaux mouvements maternels ; elle est nulle dans la partie de l'austère citoyenne. La Garonne domine de la manière la plus déplaisante dans tout le rôle de Lafon : il a complètement manqué Démarate. On a cru revoir Castor et Pollux, ces deux modèles des amitiés antiques, dans Alcée et Agis. David et Firmin y sont charmants ; dans toutes les scènes où ils paraissent ils font couler des larmes. »

sent 13.000 fr. en espèces et 500 fr. en livres (1), et qu'il s'en débita trois éditions dans l'espace d'un mois (2).

Maintenant si nous cherchons les causes du succès de cette tragédie, nous avouerons sans peine que les circonstances y entrèrent pour une bonne part.

« Pour la première fois en France, disait *le Globe*, sous les auspices du pouvoir, après quatre ans d'héroïsme et de malheur, à la veille peut-être de tomber comme Léonidas, la Grèce reçoit enfin l'hommage de nos larmes et de nos applaudissements ; nous avons pu, dans les tableaux d'une gloire antique, reconnaître les vertus modernes, et dans le trépas de Léonidas honorer le trépas du héros de la Selléide ; cette tente de Xercès a représenté pour nous la tente des pachas ; ces jeux funèbres menés au milieu du défilé des Thermopyles, Marco Botzaris aussi les a célébrés dans les gorges du mont Callidrone ; à genoux devant *la Vierge protectrice* de Souli, comme Léonidas devant les dieux amis de Sparte, il a ordonné à ses policares de mourir, et ces policares sont tombés comme les trois cents. Le triomphe de Pichat est donc un peu celui de nos sentiments. »

Mais le critique du *Globe* s'empressait d'ajouter : « Nous croyons qu'il l'eût obtenu même en d'autres jours ; il y a assez de fidélité historique, assez d'intérêt dans les situations, assez d'art dans la composition des tableaux, pour qu'en tout temps cette pièce eût été applaudie. »

Et c'est vrai. Afin de donner à l'action plus d'étendue, car il convient lui-même « que son sujet semblait ne fournir que trois ou quatre scènes » (3), Pichat a inventé les personnages de Démarate, Cléomène, Alcée, Agis et Archidamie, et il a fait de cette tragédie un magnifique chant de mort (4). D'un bout à l'autre du spectacle on est en présence de l'esprit de sacrifice, et le souffle patriotique qui anime tous les personnages est

(1) Cf. le livre publié par Savigné sur Pichat. Vienne (Isère), 1870, 1 vol. in-8°.

(2) La brochure de *Léonidas* fut mise en vente le 8 décembre 1825.

(3) Préface de *Léonidas*.

(4) Le 17 juillet 1822, le comte Daru, de l'Académie française, écrivait à Alexandre Guiraud, au sujet des *Macchabées* : « Vous avez eu l'art de jeter un enfant (Mizaël, le plus jeune des frères), qui inspire un intérêt doux, dans un milieu de personnages dont la constance inébranlable ne réclame que l'admiration, sentiment qu'on n'aime pas à prodiguer, même au spectacle. » *(Lettre inédite.)* On en pourrait dire autant des deux rôles d'Alcée et Agis de *Léonidas*.

si grand qu'il se communique à la lecture au point de nous faire oublier l'insuffisance et les autres défauts de la langue du poète.

Car il n'y a pas à dire, Pichat n'est pas encore maître de son instrument. Soumet reprochait à son vers d'être toujours une ligne droite (1). Moi je lui reprocherai d'être raboteux, incorrect, rempli d'inversions archaïques et barbares, de ne pas dire tout ce qu'il voudrait ou pourrait dire (2). Non qu'il soit mal bâti, il est au contraire d'une solide facture, il est plein jusqu'à en craquer, et d'une richesse de rimes à désespérer Victor Hugo et ses meilleurs élèves, mais il ne déborde pas assez, il est court, et se ressent de ce qu'on lui a trop serré la bride. En un mot il est trop latin et donne trop l'impres-

(1) Lettre de Soumet à Guiraud du 20 décembre 1820.

(2) Exemples :

Des théories suivie,
De Delphe, en ce moment, arrive Archidamie.
(Acte II, scène II.)

De ses dieux courroucés la terrible justice
De Sparte à leurs autels proscrit le sacrifice.
(Acte II, scène III.)

N'est-ce pas ce Datis,
Ou ce même Artapherne, autrefois dans l'Attique,
Menant, vainqueur futur, l'armée asiatique ?
(Acte II, scène IV.)

Quand Sparte est, de périls, à ses yeux menacée,
(Acte III, scène III.)

De son front, obscurcissant la gloire,
Quel sombre deuil !...
(Acte III, scène IV.)

Mais à l'Isthme, bornant ses injustes exploits.
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
(Acte III, scène VI.)

De notre sang versé, va sortir en ces lieux
Une leçon sublime.
(Acte III, scène VI.)

Préparez sur l'autel leurs offrandes sacrées,
Selon la loi de Sparte, aux muses consacrées ;
Déesses du héros par l'histoire adopté
Notre encens leur est dû.
(Acte III, scène VI.)

Si nos armes, du Mède abaissant l'insolence,
De vos sacrés bosquets protègent le silence,
Du Parnasse voisin exilant vos concerts
O déesses ! Venez...
(Acte IV, scène I.)

Cet espoir de la Grèce, avec vous abattu,
Son salut, un vainqueur l'accorde à ta vertu.
(Acte IV, scène II.)

Mais au moment fatal, à l'horreur imprévue,
De mes fils, près, hélas ! d'expirer à ma vue,
Reprenant sur nos lois son empire vainqueur,
La nature opprimée est rentrée en mon cœur.
(Acte V, scène III.)

sion d'une chose traduite — ce qui, après tout, n'a rien d'étonnant de la part d'un poète né à Vienne, au milieu des ruines romaines, et nourri de la moëlle des écrivains du siècle d'Auguste (1). Ponsard aussi donne parfois cette impression et Ponsard était de Vienne, comme Pichat. Il est même curieux que le sort ait réservé à deux poètes issus de la même ville d'ouvrir et de fermer le cycle du théâtre romantique. C'est par ces qualités et ces défauts que *Léonidas* est une tragédie à la fois classique et romantique : classique par la forme et le moule, romantique par le fond, j'entends par la couleur locale, la fidélité des scènes historiques, la peinture des mœurs, et aussi et surtout par la façon délibérée avec laquelle l'auteur a violé le dogme sacro-saint de l'unité de lieu. Que si elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître (2), c'est d'abord qu'en dépit de son intérêt et de quelques scènes dignes de Corneille la langue dans laquelle elle est écrite n'est pas de celles qui sauvent une œuvre; c'est ensuite qu'au regard de l'histoire littéraire elle a le tort irrémissible d'être un ouvrage de transition; c'est enfin que son auteur mourut avant d'avoir été définitivement consacré. Mais tout cela ne l'empêche pas de faire date et d'avoir ouvert la porte de la maison de Molière au théâtre romantique.

LÉON SÉCHÉ.

(*A suivre.*)

(1) Quand il composa sa tragédie de *Turnus*, il traduisit plus de deux chants de l'*Enéide* de Virgile.

(2) Et encore M. Jules Claretie m'écrivait un jour qu'il avait songé à la reprendre.

LES PATRIES ET LA QUESTION SOCIALE

I

Il vient de paraître simultanément en France deux livres soutenant des thèses diamétralement opposées : *le Désarmement ou l'Alliance anglaise*, de M. A. Naquet (1), et *le Pacifisme*, de M. E. Faguet (2). M. Naquet s'efforce de démontrer qu'il est impossible de résoudre la question sociale aussi longtemps qu'il existe des patries. Or, comme la solution de la question sociale constitue l'intérêt primordial de l'espèce humaine, il faut détruire les patries. M. Faguet affirme, au contraire, qu'il est impossible de conserver les patries si l'on supprime la guerre. Bien qu'elle empêche le bien-être des masses populaires, on ne doit pas y renoncer, parce que sans elle les patries seront perdues. En un mot, M. Naquet est prêt à sacrifier les patries pour extirper la misère, M. Faguet est prêt à maintenir indéfiniment la misère pour sauver les patries.

Ces deux auteurs se trompent dans la mesure la plus complète et pour la même raison : ils ne connaissent pas les premiers éléments de la science sociale. S'ils les avaient connus, ils n'auraient jamais soutenu des thèses aussi complètement contraires à la vérité. En effet, il n'est nullement nécessaire de supprimer les patries pour résoudre la question sociale et il n'est nullement besoin de la guerre éternelle pour conserver les patries.

Quand j'ai lu le livre de M. Faguet, j'ai été frappé de voir combien grand est le nombre des faits sociaux qu'il ignore complètement. Mais on en comprend aisément la cause : il ne les a pas étudiés. M. Faguet est comme tous les autres hommes. Aucun miracle spécial ne s'est opéré pour lui. Le Saint Esprit n'est pas descendu sur sa tête comme on prétend qu'il serait descendu sur la tête des apôtres. M. Faguet connaît seulement

(1) Paris, Sansot, 1908, un volume in-12.
(2) Paris, Société française de librairie, 1908, un volume in-12.

les faits dont il s'est donné la peine de prendre connaissance. Il s'est voué à l'étude de l'histoire littéraire et non à celle de la sociologie. Je ne songe pas à l'en blâmer un seul instant ni à lui en faire le moindre reproche. Chacun est libre de choisir la spécialité qui lui plaît. Mais voilà où je le trouve moins excusable. Si l'on était venu lui demander d'écrire un volume sur les rayons Roentgen, il s'y serait sans doute refusé. Il aurait dit qu'ayant choisi l'histoire littéraire comme objet de ses études, il ne se considérait pas comme compétent pour traiter d'un sujet complètement en dehors de sa spécialité, qui exigeait des connaissances approfondies en physique.

Mais, hélas! sur les questions sociales, M. Faguet ne raisonne plus de la même façon. Il lui paraîtrait ridicule de parler des phénomènes de la physique sans étudier cette science; il lui paraît tout à fait naturel et légitime de faire un volume sur un sujet regardant les sciences sociales sans se donner la peine d'en connaître les premiers éléments. M. Faguet s'imagine, comme tant d'autres, qu'on possède naturellement la connaissance de la science sociale en vivant dans la société, comme on puise naturellement l'air dans le poumon en respirant. M. Faguet se trompe étrangement. La science sociale a besoin d'être étudiée d'une façon très approfondie, plus approfondie même que la physique. Cela pour deux raisons. La première, parce que la science sociale est infiniment plus complexe, donc, plus difficile que la physique. La seconde, parce que l'ignorance de la science sociale a des conséquences beaucoup plus funestes que l'ignorance de la physique. Si M. Faguet et des millions d'autres hommes n'ont aucune notion bien claire sur les rayons Roentgen, le mal ne sera pas bien grand. Mais chacun de nous et à chaque instant est obligé d'exercer des actions sociales et s'il les exerce en partant de principes erronés, immédiatement il se fait du tort à lui-même et il en fait aux autres. Un ignorant trouve toujours un plus ignorant qui le croit sur parole. Des livres comme celui de M. Faguet sont dangereux, parce qu'ils détournent du bon chemin ceux qui ne sont pas assez instruits pour en voir les erreurs.

Ma critique est purement impersonnelle. Si je m'étais mis à écrire une histoire de la littérature française avec mes connaissances actuelles, j'aurais produit un livre beaucoup plus imparfait et plus superficiel que celui de M. Faguet.

Il aurait sans doute trouvé bien ridicule de ma part, à moi sociologue, de publier un travail sur Molière, sans avoir préalablement étudié à fond l'histoire de la littérature française. Mais il trouve parfaitement convenable lui-même de traiter du grave sujet de la guerre après avoir lu le livre de M. Lagorgette, celui de M. Ch. Richet, deux ou trois autres volumes, et rien de plus. L'étude de la sociologie lui paraît complètement inutile pour traiter de la question du pacifisme.

Pour réfuter les erreurs contenues dans l'ouvrage de M. Faguet, il ne suffit pas d'un article, il faudrait plusieurs volumes. Il faudrait précisément lui exposer ces notions générales de sociologie dont il n'a pas voulu se donner la peine de se munir. Aussi je veux me borner à relever une seule de ses erreurs, mais qui témoigne d'une méconnaissance des plus profondes des faits sociaux.

M. Faguet s'imagine que, lorsque l'humanité formera, comme il dit, « un seul Etat », il n'y aura plus de nationalités, c'est-à-dire de patries !

Cette idée singulière vient de ce que M. Faguet ne s'est pas aperçu d'un des phénomènes les plus généraux de la biologie et de la sociologie, à savoir que les associations de l'ordre supérieur de complexité ne détruisent pas les associations de l'ordre inférieur de complexité, mais les englobent, les renforcent et les individualisent.

Les organismes dans la nature se divisent en deux grandes branches : les monocellulaires (protozoaires) et les pluricellulaires (métazoaires). Tous les organismes supérieurs sont des associations de cellules (1). Mais lorsque cette association se forme, les unités composantes ne perdent pas leur individualité. Elles s'unissent, mais ne fusionnent pas. Une cellule est un amas de protoplasme comprenant un noyau et des filaments de tout genre (c'est déjà une société, un monde, disent certains naturalistes). Lorsque les cellules s'associent pour former un corps comme celui de l'homme, elles gardent intacte leur structure primordiale, le noyau, les filaments, etc. Elles ne perdent pas leur structure et ne se fondent pas en une masse amorphe qui s'amalgame pour constituer un animal. Un homme, un lion sont des êtres complexes formés par des tissus, des organes et des appareils qui préservent

(1) Le corps humain en a 460 trillions.

leurs particularités. Chaque organe, à son tour, est une association de cellules, qui chacune conserve sa structure fondamentale. Le corps humain n'est pas un amas de substances chimiques amorphes, c'est une société de sociétés de cellules, car l'organe représente un premier groupement et le groupement plus complexe des organes et des tissus constitue l'individu. Je dois ajouter encore une remarque. Dans le corps humain, le cœur et le foie, par exemple, remplissent deux fonctions spéciales qui ne ressemblent en rien aux fonctions des autres organes. Donc le cœur et le foie sont très individualisés. Et cela est précisément ainsi parce qu'ils font partie d'un organisme aussi prodigieusement complexe que le corps humain. Si un organisme aussi complexe ne s'était jamais formé sur la terre, il n'aurait pas pu exister d'organes aussi individualisés que le cœur et le foie. Un chêne est un organisme infiniment moins complexe que le corps humain. Aussi les organes qui composent le chêne sont beaucoup moins individualisés que les organes qui composent l'homme.

Les mêmes faits se retrouvent exactement dans les sociétés, car les organismes sociaux sont un prolongement sans aucune solution de continuité des organismes biologiques. La nature est une. Chaque métazoaire est une société, chaque société un groupement de métazoaires. Par suite les lois fondamentales de la biologie s'appliquent à la sociologie.

Dans le groupement des cellules, l'association de l'ordre supérieur de complexité n'annule pas l'association de l'ordre inférieur de complexité; au contraire, elle donne à cette dernière une puissance plus grande et une individualité plus accusée. C'est seulement par suite d'une faiblesse de nos sens que nous n'observons pas directement ce fait. Les cellules qui forment notre corps sont microscopiques. Nous ne les apercevons pas. Alors nous sommes portés à croire que notre corps est un tout homogène composé d'une seule masse, d'un seul tenant, s'il est permis de s'exprimer de cette façon imagée. Au contraire, les groupements de l'ordre social sont apparents pour nous. Alors nous sommes portés à croire que les faits sociaux, où nous voyons chaque unité composante (l'homme), ne sont pas analogues aux faits biologiques où nous ne voyons pas chaque unité composante (la cellule).

Lorsque les familles humaines se sont groupées pour for-

mer des cités, la cité n'a pas fondu tous les citoyens dans un magma amorphe. La cité n'a pas obligé tous les hommes à s'unir indistinctement à toutes les femmes ; la cité n'a pas obligé les citoyens à quitter chacun son champ et son domicile particulier pour venir demeurer dans un phalanstère unique. Non, la cité, loin de l'annuler, respecte l'organisation de la famille. La cité est un groupe de familles et elle ne peut exister qu'en étant cela, parce que certaines fonctions, que la famille seule peut remplir, sont indispensables pour que la cité puisse vivre et prospérer. Il est évident que si la population de la cité n'est pas renouvelée constamment par les naissances, la durée de la cité ne peut pas dépasser la durée de la génération qui l'a fondée. Par suite, non seulement la cité ne supprime pas la famille, mais elle la renforce. En créant, par exemple, les régistres de l'état civil, elle permet d'établir un lien très solide et très prolongé entre une longue série de descendants.

Après la famille, un des groupements inévitables est celui de la commune. Aussi quand plusieurs communes s'unissent pour former un État, celui-ci ne supprime pas la commune. Parce que l'Etat assure la sécurité plus complète sur toute l'étendue de son territoire (ce qui est sa fonction primordiale), il ne s'ensuit pas que les rues des villes ne doivent pas êtres pavées, éclairées et balayées. La commune est précisément l'association qui pourvoit à ces besoins locaux. Non seulement l'Etat laisse subsister la commune, mais, au contraire, il précise et renforce ses attributions, donc l'individualise et augmente son énergie vitale. L'Etat ne peut pas se constituer par une agglomération amorphe de familles. L'Etat ne peut se former que par une association de communes, c'est-à-dire en constituant une société du second degré. L'organisation sociale montre constamment les degrés de complexité passant du premier au second, du second au troisième et ainsi de suite. Elle ne descend jamais les degrés de complexité, aussi longtemps qu'elle est vivante et prospère.

Voilà ce que M. Faguet ne voit pas. Et, je le répète, il ne le voit pas parce qu'il n'a pas fait une étude particulière de la science sociale.

Ce qui est vrai des associations déjà existantes l'est également des associations futures.

Que demain l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Allemagne et la Russie s'unissent pour former une fédération européenne, ce jour ne marquera pas la disparition des nationalités, en d'autres termes des patries anglaise, française, italienne, allemande et russe. La nationalité est l'association qui satisfait nos besoins intellectuels et moraux. Elle nous donne la religion, la science, la philosophie, la littérature et l'art, bref la pâture journalière de nos esprits et de nos cœurs. La nationalité est un groupement dont l'homme ne peut plus se passer à une phase supérieure de l'évolution. Par suite, les nationalités européennes auront beau établir entre elles les liens politiques les plus étroits, elles ne disparaîtront en aucune manière. La France et l'Angleterre ont été ennemies pendant sept siècles ; maintenant l'entente la plus cordiale règne entre elles. Imaginons que demain elles s'unissent par un lien fédéral. Est-ce à dire qu'à partir de ce moment tous les Anglais cesseront comme par enchantement de parler leur propre langue et se mettront à parler français, ou bien les Français à parler l'anglais ? M. Faguet sait bien que ce miracle ne se produira pas. Donc, malgré l'union politique de l'Angleterre et de la France, les nationalités française et anglaise continueront à subsister comme les nationalités magyare et tchèque continuent à subsister malgré l'union politique de la Hongrie et de la Bohême.

Pour supprimer la nationalité anglaise, il ne suffit pas d'établir un lien politique entre la France et l'Angleterre (que ce lien soit établi de gré ou de force). Il faut que tous les Anglais dans le sein de leurs familles et constamment cessent de parler l'anglais pour parler le français. De même, pour supprimer la nationalité française, il faut que tous les Français se mettent à parler anglais. M. Faguet sait parfaitement que cela ne peut pas se faire en un jour.

En élargissant le cadre, on voit donc que l'union politique de toutes les nations européennes et même de toutes les nations du globe, ce que M. Faguet appelle la formation d'un seul État, ne supprime en aucune façon les patries existantes.

Au contraire, il est facile de démontrer que cette union politique renforcera les patries.

Cela tout d'abord par suite d'une raison élémentaire : l'immense accroissement du bien-être et de la richesse.

La nationalité est un fait de l'ordre intellectuel. Chez les singes il n'y a pas de nationalités, parce que chez les singes il n'y a ni art, ni science, ni littérature. Dans les sociétés humaines, moins les ressources matérielles sont considérables, plus l'homme doit consacrer de temps à pourvoir à ses besoins purement matériels : alimentation, vêtement, logement. Au contraire, plus l'homme a de ressources disponibles, plus il a de loisir et plus il peut consacrer de temps aux satisfactions intellectuelles. L'intensité de ces besoins intellectuels est toujours en raison directe de la richesse d'une société. Ils sont à peine perceptibles dans les groupes très barbares et très pauvres ; ils s'étalent au premier plan dans les sociétés riches et civilisées comme la France contemporaine. Or, M. Faguet ne pourra pas contester que l'anarchie internationale, régnant de nos jours, ne diminue les ressources des peuples. Il faut être véritablement aveugle pour contester un fait d'une pareille évidence. Il suffit de rappeler que les dépenses de la paix armée s'élèvent tous les ans à 15 milliards de francs, soit 1.500 milliards de francs par siècle, qui sont complètement perdus. Mais cette dépense colossale n'est rien en comparaison des pertes indirectes causées par l'hostilité des nations. Ce que cette inimitié empêche de produire est infiniment plus considérable que les sommes dépensées en armements.

Avec l'union fédérale du genre humain, le bien-être des masses populaires fera un bond prodigieux. Cela est l'évidence même et cela ne sera pas contesté par M. Faguet.

Or, progrès de la richesse et renforcement du sentiment national sont des termes identiques dans une très forte mesure. Cela est facile à comprendre. « En Russie quelques gentilshommes se sont occupés de littérature », a dit Mme de Staël, il y a juste un siècle. On comprend qu'à cette époque la nationalité russe était bien débile si un citoyen sur 10.000 ou 20.000 constituait l'organe intellectuel dans son pays. La Russie était alors comme ces immenses animaux de l'âge tertiaire qui avaient un corps énorme et un très petit cerveau. Mais lorsqu'en Russie un citoyen sur 100 ou même sur 50 fera partie de l'organe intellectuel (c'est-à-dire s'intéressera ou s'occupera spécialement d'art, de littérature ou de science), la nationalité russe deviendra beaucoup plus forte et sa vie sera plus intense. Or, l'accroissement de la richesse accroît aussi les besoins

intellectuels. La fédération de l'Europe, en élevant immensément le niveau du bien-être, augmentera l'intensité des besoins intellectuels, donc renforcera la puissance de la vie nationale et ne la diminuera pas. La fédération augmentera aussi la vigueur du lien national, parce que l'homme tient d'autant plus à une association qu'elle lui procure un plus haut degré de jouissance.

Une autre circonstance contribuera à augmenter l'intensité de la vie nationale à l'époque fédérale.

De nos jours, par suite du despotisme et de l'anarchie internationale, un certain nombre de patries sont opprimées par d'autres : la Pologne, par exemple, par les Allemands et les Russes. A cause de cela, une grande partie des forces nationales est consacrée à des besognes purement politiques. Ainsi, dans le Posen, les Polonais doivent employer une part considérable de leur temps et dépenser des sommes importantes pour combatre les mesures du despotisme prussien. Mais à l'époque fédérale toutes les nationalités seront également respectées. Il n'y aura plus de mesures d'assimilation violente. Alors toutes les forces et toutes les ressources iront à la création des produits spécifiques de la nationalité : les belles-lettres, les sciences, les arts. Le despotisme étranger est comme un poison engourdissant. Il est évident que lorsque, par suite de la liberté universelle, aucune nationalité ne souffrira de cette maladie, toutes prendront un essor plus puissant qu'à l'époque de la compression.

Ainsi non seulement la fédération ne supprimera pas les patries, mais, au contraire, elle renforcera leur puissance. Et elle ne les supprimera pas pour une raison élémentaire que M. Faguet ne voit pas, parce que, par suite de son esprit littéraire, il plane dans les nuages et n'observe pas les réalités concrètes de la vie. Les nationalités, les patries ne disparaîtront pas à l'époque fédérale, parce qu'elles correspondent à un besoin qui, loin de s'atténuer à l'époque fédérale, sera, au contraire, sensiblement augmenté. Evidemment les hommes ne renonceront pas à penser, à parler et à cultiver les arts et les sciences le jour où tous les Etats se seront unis par un lien juridique. Or, si les hommes ne renoncent pas à parler et à cultiver les arts et les sciences, les langues nationales devront subsister et par conséquent les nationalités, c'est-à-dire les patries.

La fédération ne pourra même exister qu'en formant une association de patries. La fédération universelle ne pourra pas briser le lien national, réduire d'abord tous les hommes en une bouillie informe et puis les réunir en un seul Etat. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans la nature, comme je l'ai montré plus haut. L'association supérieure englobe l'inférieure, mais ne la détruit pas. De même que la cité n'a pas détruit la famille et l'Etat la commune, la fédération universelle ne détruira pas les nationalités, c'est-à-dire les patries. Et elle ne les détruira pas pour la même raison que la cité n'a pas détruit les familles et l'Etat les communes, parce que les fonctions de la famille sont indispensables à la vie de la cité et les fonctions de la commune indispensables à la vie de l'Etat. L'Etat est incapable d'accomplir les fonctions de la famille et de la commune, par conséquent l'Etat n'est possible que s'il est un groupement, une association de familles et de communes. De même la fédération ne sera possible que si elle est une association de patries.

Sans doute, dira M. Faguet, il en sera ainsi dans les commencements. Bien sûr le lendemain du jour où la France et l'Angleterre se seront unies par un lien fédéral, les nationalités anglaise et française ne s'évaporeront pas comme par enchantement. Mais à la longue... l'Etat dominateur n'imposera-t-il pas sa langue à l'univers entier et alors les patries n'auront-elles pas vécu?

Cette objection n'est pas sérieuse pour beaucoup de raisons.

La première, c'est qu'il n'y aura pas « d'Etat dominateur ».

Certains systèmes sidéraux sont composés de plusieurs soleils de dimension sensiblement égale, roulant non pas les uns autour des autres, mais tous autour d'un centre de gravité commun qui est point géométrique de l'espace. Ces systèmes sidéraux sont fédéralistes, s'il m'est permis d'employer cette métaphore. D'autres systèmes sidéraux (le nôtre, par exemple) présentent un seul astre central autour duquel tournent des satellites relativement minuscules. Je les appellerai des systèmes sidéraux monarchiques en usant du même langage imagé.

Ce qui est vrai des systèmes sidéraux, l'est aussi des systèmes politiques. Selon les circonstances de l'histoire, ils peuvent se développer soit dans le sens centraliste, soit dans le

sens de la fédération. Rome s'est trouvée politiquement (pas intellectuellement) plus puissante que les autres Etats du bassin de la Méditerranée. Elle a constitué un système politique centralisé. La résultante générale de l'histoire dans les derniers siècles aboutit, au contraire, à un système fédéraliste. Aucune nation n'est plus de taille à soumettre toutes les autres par la force des armes. Napoléon l'a essayé au commencement du siècle dernier. Il a échoué. Il a montré que ce plan était inexécutable, même alors. Il est, à plus forte raison, inexécutable de nos jours, non seulement pour l'ensemble du globe, mais même pour la seule Europe. L'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'Italie, la Russie constituent maintenant des nationalités de force presque égale, irréductibles les unes aux autres. Aussi personne ne songe plus à la monarchie universelle. Quand on parle d'union internationale, c'est seulement sous forme de fédération, conclue de plein gré et sans aucune violence, qu'on peut l'imaginer désormais. La fédération de l'Europe se fera par le même procédé que l'entente anglo-française. Un jour les Anglais et les Français ont compris cette vérité si simple que leurs intérêts sont solidaires, et non antagonistes et ils ont conclu certains arrangements politiques avantageux pour les deux nations. Si les Allemands comprenaient leur intérêt véritable (espérons qu'ils y viendront le plus vite possible), ils feraient un accommodement équitable avec la France au sujet de l'Alsace-Lorraine et établiraient un lien politique avec leur voisin de l'Ouest.

Ainsi donc la fédération du genre humain se fera de plein gré (et successivement, en englobant des aires de plus en plus étendues) ou ne se fera jamais. Il n'y aura donc pas d'Etat dominateur qui soumettra les autres à son pouvoir et qui détruira les patries par la violence. Aucun Etat de l'Europe ou de l'Asie n'essayera de jouer un rôle aussi absurde. Certes ni l'Angleterre, ni la France, ni l'Allemagne, ni la Russie, ni la Chine, ni le Japon ne peuvent espérer imposer leur langue à coups de décrets et de persécutions politiques à la totalité du genre humain.

La fédération de notre espèce pourra donc exister pendant de longs siècles sans que les patries aient disparu. Mais, en admettant même que la fédération fasse disparaître les patries dans cinq ou six mille ans par la fusion dans une nationalité

unique, le point de vue de M. Faguet n'en reste pas moins insoutenable. On ne peut pas proposer raisonnablement aux masses populaires de subir les privations les plus pénibles pour empêcher les patries de disparaître dans cinq ou six mille ans. A chaque jour suffit sa peine, dit le proverbe. Le véritable patriote est celui qui veut améliorer l'état de son pays pour une période qui peut entrer dans les prévisions humaines et dans la sphère de l'action possible. Il n'y a pas lieu de se préoccuper d'un avenir qui échappe à toute représentation et à tout calcul. « Restons pendant des siècles l'arme aux bras en face de nos voisins, afin que la nationalité française soit encore vivace en l'an 6908. » Personne ne peut savoir ce qui sera en l'an 6908. Il se peut que la nationalité française soit encore vivace à cette époque, même au sein d'une fédération; il se peut que la nationalité française ait alors disparu, malgré le maintien de l'anarchie la plus sauvage. Puisque la fédération de l'Europe n'effacera pas, mais renforcera, au contraire, la nationalité française dans les quelques siècles à venir, si ardent que soit le patriotisme de M. Faguet, il peut parfaitement limiter ses préoccupations à ce laps de temps relativement très long pour nous.

Maintenant une autre considération.

M. Faguet ne semble pas se douter qu'il y a dans la société des mouvements intellectuels qui obéissent à des lois particulières. C'est d'autant plus étrange qu'il s'occupe spécialement de l'histoire littéraire, qui est précisément une manifestation des plus importantes de ces mouvements intellectuels.

Eh bien, si M. Faguet s'était aperçu qu'il y a des mouvements intellectuels spéciaux dans les sociétés, il aurait vite compris que les frontières politiques et les frontières linguistiques sont loin de concorder entre elles. De nos jours, malgré que la France n'exerce aucune domination politique sur les autres pays de notre continent, sa langue est en train de devenir l'idiome auxiliaire de notre groupe de civilisation. D'autre part, malgré que la Bohême ait été conquise par les Allemands dès l'année 1620, la nationalité tchèque, bien loin d'avoir péri, est maintenant plus vivace que jamais. Il ne suffit pas d'annexer un territoire pour en assimiler la population et il n'est pas nécessaire de conquérir un territoire pour en assimiler la population. Les mouvements intellectuels et natio-

naux suivent d'autres lignes que les mouvements politiques. Que l'anarchie actuelle subsiste éternellement ou soit remplacée par une organisation juridique, les fluctuations intellectuelles ne continueront pas moins à s'opérer comme elles se sont opérées dans le passé. M. Faguet veut conserver l'état de guerre perpétuelle pour empêcher les pénétrations nationales, pour arrêter la vie au point où elle se trouve à notre époque, pour faire que, jusqu'à la fin des siècles, le français soit parlé de Brest à Nice, l'espagnol de Vigo à Carthagène, l'italien de Turin à Otrante. Vain espoir, décevante chimère, irréalisable utopie! Dans l'univers tout change perpétuellement ; aucun patriotisme ne peut arrêter le mouvement. Par suite d'un nombre immense de facteurs sociaux, telles nationalités gagneront du terrain, telles autres en perdront et il en sera ainsi aussi longtemps qu'il y aura des hommes, que l'on vive à l'état de désordre international ou de parfaite organisation.

M. Faguet ne contestera pas que l'organisation internationale, en supprimant les armements, procurera une somme immense de bien-être aux populations du globe. Or, M. Faguet veut empêcher les hommes de jouir de ce bien-être pour réaliser un rêve impossible : la fixité perpétuelle des frontières linguistiques existant de notre temps. Les visées de M. Faguet sont tout ce qu'il y a de moins raisonnable.

M. Faguet nourrit une autre crainte mortelle : il croit qu'il suffit de supprimer l'hostilité des patries pour supprimer les patries. Etrange aberration, en vérité! M. Faguet n'a qu'à jeter autour de lui le regard le plus superficiel pour se convaincre qu'il n'en est pas ainsi. La France et l'Angleterre ne se sont pas fait de guerre depuis 1815. Depuis 1902, une entente cordiale (qui est le noyau de la future fédération de l'Europe) s'est établie entre elles. Est-ce à dire que les Français ont cessé pour cela de parler leur langue et ont perdu les traits particuliers qui caractérisent leur culture intellectuelle? Cet exemple peut servir à tous les autres. La fédération de l'Europe s'occupera par des arrangements diplomatiques (comme l'entente anglo-française) et elle ne contribuera pas plus à faire de tous les Européens (Anglais, Allemands, Russes, etc.) une bouillie amorphe que l'entente anglo-française n'a contribué à supprimer les traits nationaux des Français et des Anglais.

Ainsi donc on a beau tourner la question de toutes les ma-

nières, on arrive à la même conclusion : c'est qu'il n'y a pas le moindre antagonisme, pas la moindre opposition, entre le pacifisme et l'idée de patrie. Quand bien même aucune guerre ne se produirait plus dans le genre humain jusqu'à la fin des siècles, cela n'empêcherait nullement les patries de vivre et de prospérer. Au contraire, cela les ferait vivre et prospérer avec une intensité infiniment plus grande que de nos jours.

M. Faguet se fait du reste une idée bien étrange des pacifistes. Il s'imagine que, pour éviter la guerre, ils veulent plonger le genre humain dans l'immobilité éternelle des momies d'Egypte. Singulière erreur, en vérité ! Les pacifistes veulent supprimer les massacres, abjects, stupides et d'ailleurs complètement inutiles (puisqu'ils ne mènent jamais à rien), mais ils ne songent pas un seul instant à conserver les institutions actuelles. Avec le principe pacifiste, selon M. Faguet, on arrive immédiatement à cette immobilité éternelle. « Si le pacifisme l'avait emporté, en Italie, en 1858, dit notre auteur, la guerre de 1859 n'aurait pas eu lieu et l'Italie aurait langui sous le joug de l'Autriche jusqu'à la fin des siècles. »

Quel singulier raisonnement ! Mais d'abord comment M. Faguet ne s'aperçoit-il pas que le joug sous lequel gémissait l'Italie venait précisément de la guerre ? Ce sont les terribles bandes espagnoles de Gonzalve de Cordoue et de Charles-Quint qui ont ravi la liberté à l'Italie. Ensuite, c'est de nouveau la guerre qui a continué la servitude, car toutes les fois que les Italiens voulaient se libérer, on envoyait contre eux des soldats qui les forçaient à rentrer sous le joug. Enfin comment M. Faguet ne voit-il pas que ce n'est pas la guerre tout court qui a assuré l'indépendance de l'Italie, mais le fait que, la guerre de 1859 ayant éclaté, la victoire est restée aux Français et aux Italiens et non aux Autrichiens. Il y avait eu aussi la guerre, en 1848, mais, comme elle s'était terminée à l'avantage de l'Autriche, les Italiens étaient retombés sous une servitude plus dure qu'auparavant.

Que M. Faguet se donne la peine de généraliser ces faits. Sans la guerre, jamais aucune nation au monde n'aurait subi le moindre atome de contrainte, n'aurait été lésée dans le moindre de ses droits. Chaque nation aurait toujours été libre et indépendante ; le joug du maître étranger et son despotisme eussent été inconnus ; l'Union fédérale des nations hu-

maines eût été établie depuis des temps immémoriaux. Sans la guerre, la fédération aurait été perpétuelle et elle nous aurait semblé constituer l'état naturel de notre espèce, comme le fait de respirer nous paraît constituer l'état naturel de notre organisme physiologique.

L'immobilité ne sera nullement la conséquence du régime pacifiste et, puisque M. Faguet parle de l'Italie et de son unité récente, je veux le démontrer en prenant un exemple dans ce pays.

M. Faguet n'ignore pas que l'unité italienne n'est pas complètement réalisée. Trente et Trieste sont encore sous le joug de l'Autriche. Si les habitants de Trente se révoltent aujourd'hui contre François-Joseph et veulent s'unir à leurs frères, si ceux-ci les soutiennent, une guerre éclatera entre Vienne et Rome. Si les Italiens sont battus, à la paix, non seulement ils n'auront pas Trente et Trieste, mais ils pourront perdre Venise et Vérone. Autre sera la marche des faits lors du triomphe du pacifisme, c'est-à-dire à l'époque fédérale.

Imaginons que les habitants de Libourne envoient aujourd'hui une pétition au parlement français demandant à être détachés du département de la Gironde et à être rattachés à la Charente-Inférieure. Le parlement examinera la pétition et, s'il y trouve un avantage pour les populations, il y fera droit. Libourne sera détaché de la Gironde et rattaché à la Charente-Inférieures ans qu'il ait coulé une goutte de sang et sans qu'il ait été nécessaire de faire manœuvrer un soldat ou de déplacer un canon.

Si les idées pacifistes triomphent, la fédération de l'Europe s'organisera aussitôt. Alors les habitants de Trente adresseront une pétition aux autorités centrales de cette fédération demandant d'être détachés de l'Autriche pour être rattachés à l'Italie. Les autorités fédérales, si elles trouvent cela conforme aux avantages des populations, opéreront ce déplacement de frontières par des formes légales (c'est-à-dire qui garantissent les droits de tous les intéressés dans la mesure la plus juste possible).

Voilà comment on peut montrer que le pacifisme ne signifie nullement la suppression du mouvement dans les sociétés. Au contraire, la fédération accélérera les mouvements, car c'est précisément la crainte de la guerre et des catastrophes

qu'elle amène qui fait prendre en patience les associations politiques imparfaites qui existent de nos jours.

M. Faguet ne se représente pas qu'il puisse venir un jour où les frontières des Etats pourront être modifiées sans hécatombes sanglantes. Cela démontre seulement que M. Faguet a l'horizon mental très limité. La fédération de l'Europe se fera certainement, comme se sont faites l'unité de la France et de l'Allemagne, en vertu du principe universel que toute créature vivante fuit la douleur et recherche le plaisir. Les Européens ne comprennent pas encore qu'ils décupleraient au moins la somme de leur bonheur en s'unissant. Mais ils le comprendront un jour et ils s'y acheminent à grands pas, puisqu'il n'y a plus, en Europe, que deux groupements : la triplice allemande (bien malade, l'Italie s'en étant presque détachée) et la triplice anglo-franco-russe. L'Allemagne seule avait 360 Etats souverains avant 1789. Maintenant toute l'Europe n'en a, à proprement parler, que deux : les triplices. Que de chemin parcouru! L'union générale n'est pas bien loin. Que les Allemands ouvrent les yeux et comprennent leur intérêt véritable, la fédération de l'Europe est accomplie!

On peut donc reprocher à M. Faguet de ne pas voir assez loin dans l'espace et dans le temps. Mais on peut lui reprocher encore à meilleur droit de ne pas avoir de logique.

Voici comme il termine son livre : « Le véritable pacifisme, c'est encore le patriotisme, car ce qui maintient la paix... c'est que chacun se tienne énergiquement sur la défensive... et n'invite pas la conquête à avancer » (page 400). Ainsi, après avoir écrit tout un volume pour démontrer que les patries seront perdues par la paix, M. Faguet conclut que les patries ne peuvent être maintenues que par la paix! Il est absolument évident que si chacun se tient uniquement sur la défensive, il n'y aura jamais une seule guerre dans l'humanité jusqu'à la fin des siècles. Que les armées arrivent jusqu'à la frontière et ne la dépassent pas, M. Faguet peut être assuré que la paix perpétuelle régnera sur le globe au point de vue international. Alors la fédération du genre humain sera faite, car tous les rapports entre Etats seront de l'ordre juridique et non de l'ordre anarchique, c'est-à-dire guerrier.

Pour être logique, M. Faguet aurait dû conclure : « Le maintien des patries constitue l'intérêt primordial du genre

humain (1). La guerre seule peut maintenir les patries, donc il faut faire la guerre constamment, il faut entreprendre une campagne contre ses voisins tous les printemps. » Puisque la paix est la source des maux les plus dangereux (la stagnation intellectuelle, la démoralisation, le relâchement des mœurs, etc., etc.), il faut soigneusement éviter la paix. Mais venir déclarer : « la guerre est indispensable pour le maintien des patries, donc la guerre est un bien; néanmoins, il faut se tenir éternellement sur la défensive, c'est à-dire ne jamais faire la guerre », est absolument contradictoire.

Si M. Faguet ne préconise pas la guerre continuelle, c'est qu'il trouve la guerre funeste. Il n'y a pas à sortir de ce dilemme : ou la guerre est bonne, et alors il faut la faire constamment; ou, s'il ne faut la faire jamais, c'est que la guerre est mauvaise. A vrai dire, M. Faguet ne veut pas plus la guerre que les pacifistes, il veut seulement la menace perpétuelle de la guerre ; il veut une épée de Damoclès, constamment suspendue sur la tête des nations, mais ne tombant jamais. Comment M. Faguet peut-il croire les peuples aussi naïfs ? Quand ils seront convaincus que cette menace n'est pas sérieuse, ils n'en auront plus peur et elle ne pourra plus exercer aucun effet bienfaisant. Nos enfants en bas âge n'ont plus peur de Croquemitaine dès qu'ils savent qu'il est un pur fantôme. Mais M. Faguet s'imagine que les adultes, jusqu'à la fin des siècles, trembleront devant un danger qu'ils sauront imaginaire. M. Faguet a une bien triste opinion du genre humain! Non, pour que la guerre puisse avoir les effets bienfaisants que lui attribue M. Faguet, il faut qu'elle ne soit pas seulement une menace, mais une réalité. Il faut donc la faire, et souvent. Alors tout le système de M. Faguet, le militarisme pacifique, s'écroule comme un château de cartes.

II

Après M. Faguet passons à M. Naquet. Le second de ces auteurs tombe dans des erreurs encore plus profondes, si c'est

(1) Ce qui est aussi mon avis. Je suis précisément pour la fédération universelle, parce que je suis persuadé que seule elle saura garantir, dans une mesure complète, les droits (et donc le développement aussi rapide que possible) de chaque patrie. Aujourd'hui les droits de la patrie ne sont garantis en aucune façon, puisque la sécurité internationale est nulle. Chaque patrie peut être attaquée, ruinée et même démembrée à chaque moment.

possible, que le premier. On se demande lequel des deux, de l'historien littéraire ou du socialiste, témoigne d'une ignorance plus étonnante des faits sociaux les plus élémentaires.

M. Naquet s'imagine qu'il faut détruire les patries pour résoudre la question sociale. Je vais montrer tout à l'heure que l'opinion diamétralement opposée est la vraie. Mais, auparavant, je me permets de poser une question à M. Naquet : comment détruire les patries ? Imaginons que demain l'Europe entière soit unie en fédération ou forme même un seul Etat. Les prolétaires y exerceront la domination la plus complète; ils confisqueront immédiatement les propriétés capitalistes et établiront le communisme. Très bien! Mais le lendemain de ce jour fortuné, tous les Anglais se mettront-ils soudain à parler le français, tous les Français l'anglais, tous les Italiens l'anglais, le français ou le russe?

Assisterons-nous à un miracle extraordinaire qui sera la contre-partie de celui de la tour de Babel? Alors s'opéra la confusion des langues ; le lendemain de l'établissement du communisme verrons-nous s'opérer leur fusion? M. Naquet ne croit pas aux miracles, j'imagine. Alors il sait bien que l'union instantanée des langues ne pourra pas se produire après l'abolition de la propriété privée. Si cette union s'opère jamais, elle demandera de longs et de longs efforts qui prendront de nombreux siècles. Mais, en attendant, il faudra bien vivre, il faudra bien se comprendre et s'expliquer. Cela sera plus facile entre individus parlant le même idiome qu'entre individus parlant des idiomes différents. La nationalité subsistera donc aussi bien sous le régime communiste que sous le régime individualiste. Or, la nationalité c'est la patrie. M. Naquet confond la nationalité avec l'Etat. De là chez lui cette aberration colossale qu'on peut supprimer les patries. Assurément on peut supprimer un Etat du jour au lendemain. On peut faire, par exemple, qu'il n'y ait plus d'empire d'Autriche, comme on a fait autrefois qu'il n'y ait plus de royaume de Pologne. Mais que signifie détruire un Etat? Cela signifie remplacer une organisation politique par une autre organisation, et rien de plus. Si l'on détruit demain l'empire d'Autriche, cela ne voudra pas dire que la Carinthie, le Tyrol, la Bohême, la Hongrie s'effondreront sous les eaux ou que leurs habitants mourront immédiatement jusqu'au dernier. Nulle-

ment ; ces régions garderont l'aspect et les populations qu'elles ont maintenant. Le terme « destruction de l'empire d'Autriche » signifie que certaines provinces de cet Etat pourront être rattachées à d'autres Etats ou pourront former des Etats indépendants. Or, tous ces changements territoriaux se ramènent, en réalité, à une autre organisation politique. Aujourd'hui les ordres qui règlent la vie sociale dans le Tyrol partent de Vienne. Demain, si le Tyrol est annexé à l'Allemagne, ils partiront de Berlin, voilà tout. Mais les nationalités englobées maintenant dans l'Etat autrichien continueront à exister après sa destruction, comme la nationalité polonaise a continué à exister après la destruction du royaume des Jagellons. Détruisez l'Etat autrichien, vous aurez toujours les patries allemande, hongroise, tchèque, slovène, etc. Pour détruire une patrie, il faut, ou bien tuer tous les hommes formant une individualité linguistique séparée, ou bien les assimiler.

Je ne suppose pas que M. Naquet préconise la tuerie. Si pour détruire les différentes patries existant maintenant en Europe, il fallait tuer tous les Européens, il n'y aurait plus à se préoccuper de la solution de la question sociale. On aurait la solution de la question *vitale*, puisque l'Europe serait transformée en un vaste désert. Evidemment ce n'est pas l'objectif de M. Naquet. Le massacre étant écarté, reste l'assimilation : la fusion de toutes les langues en une seule. Cela n'est pas impossible théoriquement parlant, mais, en pratique, c'est bien difficile. Faire que l'on parle une seule langue sur toute l'étendue du globe et non pas comme une langue auxiliaire, mais comme langue maternelle, faire que de la Patagonie au Kamtchatka tous les enfants, en apprenant à balbutier, prononcent les mêmes sons me paraît bien malaisé ! D'ailleurs, comme je l'ai dit déjà, même si cela ne se faisait jamais, cela ne serait pas de sitôt et, en attendant, il faut vivre.

M. Naquet voit donc qu'il est impossible de supprimer les patries, malgré toute la bonne volonté des prolétaires et des socialistes.

Si l'on va au fond des choses, on s'aperçoit, cependant, que M. Naquet ne tient nullement à détruire les patries. Pour son propre compte il ne désire pas cesser de parler le français pour passer à l'allemand, à l'anglais ou à une langue artificielle comme le volapuk. M. Naquet, sans doute, aime son bel idiome

national, si clair et si admirable, et il conçoit très certainement que des millions de ses compatriotes peuvent être dans le même état d'âme. Non, je le répète, ce que M. Naquet désire, au fond, ce n'est pas la suppression des patries, mais la suppression de l'hostilité entre les patries, parce qu'il comprend très bien (et en cela il a mille fois raison) que cette hostilité est précisément le principal obstacle qui empêche le bien-être des populations.

M. Naquet tombe exactement dans la même erreur que M. Faguet. Il s'imagine tout aussi naïvement qu'en supprimant l'hostilité entre les patries on supprime les patries elles-mêmes. Français, Allemands et Italiens vivent en parfait accord au sein de la confedération helvétique. De même ces trois nationalités et beaucoup d'autres pourraient vivre en parfait accord au sein de la confédération européenne. Les phénomènes intellectuels sont différents des phénomènes politiques. Les uns et les autres coulent dans des lits très voisins, mais qui, pourtant, ne se confondent pas complètement.

Comment M. Naquet ne voit-il pas des choses aussi simples? C'est difficile à comprendre. Malgré cela, il y en a de plus simples encore qu'il ne voit pas davantage.

Le corps humain est un organisme où s'accomplissent simultanément des fonctions multiples : la respiration, l'alimentation, la reproduction, la pensée, etc., etc. De même les sociétés humaines sont des agrégats où s'accomplissent simultanément des fonctions très nombreuses et extrêmement complexes. Toutes les fonctions sociales, comme toutes les fonctions biologiques, concourent à maintenir et à intensifier la vie de la collectivité. Ces fonctions si variées se trouvent dans une interdépendance absolue et l'une d'elles ne peut pas manquer ou même être insuffisante sans que les autres ne s'en ressentent aussitôt. Alors l'ensemble de l'organisme commence à dépérir ou à mener une vie plus languissante.

Pour résoudre la question sociale, il faut s'arranger de telle sorte que chaque citoyen puisse se procurer la quantité d'aliments et de vêtements qui lui sont nécessaires et puisse se loger dans une demeure saine et agréable. Solution de la question sociale et bien-être universel sont des termes synonymes(1).

(1) Je symbolise les besoins de l'homme sous ces trois vocables : aliments, vêtements,

Or, l'homme ne peut se procurer les objets qui assurent son bien-être qu'en les tirant du milieu extérieur et en les transformant par son industrie. Pour atteindre ce résultat dans le temps le plus court, pour obtenir le plus de ressources avec le moins d'efforts, il faut savoir s'y prendre de la façon la plus raisonnée et la plus habile, en un mot, il faut appliquer la science à la production économique. L'accroissement du bien-être est en raison directe de nos connaissances scientifiques. Or, ces connaissances doivent nécessairement être formulées en quelque langue ; on ne peut pas les formuler en signes conventionnels sans valeur phonétique. Donc les prolétaires qui désirent posséder le bien-être doivent ressentir le respect le plus profond pour la science et par conséquent pour la langue dans laquelle elle leur est accessible, c'est-à-dire pour leur nationalité. Le prolétaire français est perdu sans la science en langue française, le prolétaire anglais sans la science en langue anglaise et ainsi de suite. Mais langue française et nationalité française sont des termes qui se couvrent l'un l'autre dans une très large mesure.

Si l'on se place même au seul point de vue du bien-être matériel, on voit donc que les prolétaires sont aussi intéressés à l'existence de la nationalité que les autres classes sociales, plus même, car, moins un homme a de ressources, plus il a besoin de s'en procurer, plus la science (bienfaitrice générale du genre humain) a d'importance pour lui.

Et tout se tient dans la vie sociale comme dans la vie organique. Pour que la science avance rapidement dans une société, il faut que les autres manifestations de la vie mentale soient intenses et brillantes. Il faut que la religion, la philosophie, l'art et la littérature soient très en progrès pour entraîner également la science dans un puissant courant général des esprits. La vie sociale forme un fleuve unique qui coule avec une impétuosité superbe sur les pentes rapides, et avec une lenteur désespérante dans les marais stagnants.

Mais il y a un point de vue encore plus important. M. Naquet subordonne tout à la solution de la question sociale. Or, à quel moment sera-t-elle résolue? Lorsque la classe prolétarienne sortira de la misère et jouira d'un bien-être égal à la

logement. Je le fais pour exposer ma pensée d'une façon plus rapide ; cela ne veut pas dire que je méconnais les autres besoins.

classe bourgeoise. Mais plus un homme a de bien-être, plus vifs deviennent en lui les besoins intellectuels. L'infortuné, incapable de satisfaire ses besoins matériels les plus impérieux, se soucie peu d'orner son esprit. Mais sitôt que l'existence devient plus assurée et les gains plus considérables, les besoins intellectuels commencent à avoir de l'importance. Je ne suppose pas que l'idéal de M. Naquet soit de fournir plus de ressources à la classe prolétarienne pour la faire vivre uniquement de la vie animale consistant à manger, à boire, à dormir et à faire des enfants. Je suppose que M. Naquet a des ambitions plus hautes pour le prolétariat. Il doit vouloir lui procurer le bien-être précisément pour lui donner la possibilité, en sortant de la vie purement animale, de cultiver son cœur et son esprit, en un mot, de mener l'existence digne d'un homme.

Mais alors la nationalité acquerra une importance beaucoup plus grande pour le prolétaire. Celui qui n'achète pas un seul livre dans son année, qui ne lit rien, qui ne va jamais au théâtre, qui n'entre jamais dans un musée ou une exposition se soucie peu de la littérature et de l'art de son pays, puisque leurs manifestations (romans, drames, symphonies, opéras, tableaux, statues, etc.) n'exercent aucune action sur lui. Mais lorsque le prolétaire, s'étant élevé à un niveau supérieur, lit des livres, fréquente les concerts, les théâtres et les musées, les manifestations artistiques de son pays font désormais partie intégrante de son propre être. Or, comme les manifestations mentales constituent précisément la fonction de la nationalité, plus les masses populaires s'élèveront, plus la nationalité aura d'importance pour elles.

On voit donc que, loin de devoir supprimer les patries pour résoudre la question sociale, la solution de la question sociale augmentera l'importance des patries dans une mesure dont il est difficile de nous faire maintenant une idée. De notre temps même, dans les pays les plus avancés, les besoins intellectuels du peuple sont, hélas! encore bien limités. Quand viendra le jour fortuné où tous les habitants des pays civilisés mèneront une existence digne de l'homme, les besoins intellectuels des peuples centupleront au plus bas mot. On peut s'imaginer combien la vie nationale (production artistique, littéraire et scientifique) deviendra alors intense.

Pas plus que M. Faguet, M. Naquet ne voit le phénomène fondamental de la sociologie dont j'ai parlé plus haut (voir page 216) : que les associations de l'ordre supérieur de complexité ne détruisent pas les associations de l'ordre inférieur de complexité. Les socialistes comprennent parfaitement (et c'est leur gloire) que la misère ne saura jamais disparaître aussi longtemps que dure l'anarchie internationale (1). Les socialistes veulent unir les États civilisés en une fédération. Et ils appellent cela supprimer les patries! On ne saurait être plus aveugle. Imaginons (fait qui constitue le vœu le plus ardent de l'auteur de ces lignes) que les États de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique s'unissent par un lien politique. Cela ne signifiera nullement que les 1.500 millions d'hommes qui peuplent actuellement le globe deviendront du jour au lendemain un magma incohérent et informe, n'ayant ni couleur, ni relief. Non, l'association de l'ordre supérieur de complexité (la fédération) ne détruira pas, mais renforcera, au contraire, l'association de l'ordre inférieur de complexité (la nationalité). Dans le sein de la fédération occidentale, les nationalités anglaise, française, allemande, italienne, russe et autres garderont leurs caractères tranchés et originaux.

Il y a une autre raison pour laquelle les nationalités seront renforcées à l'époque fédérale. M. Naquet n'y pense pas plus que M. Faguet, parce que l'un et l'autre, grâce à leur extrême pauvreté d'imagination, ne parviennent pas à se représenter le monde autrement qu'il n'est de nos jours.

Dans la période anarchique, chaque Etat est prêt à chaque instant à se jeter sur le voisin. La violence est la règle. La justice n'est pas respectée. Il s'est formé, dans le cours des siècles, des États composés de plusieurs nationalités et de fragments de nationalités. Par exemple, la Bessarabie, province russe, est peuplée de Roumains. Si la Russie cédait, de plein gré, la Bessarabie à la Roumanie, en vertu du principe des nationalités, elle craindrait que la Roumanie, ainsi renforcée, ne tombât un jour sur elle pour lui arracher la province de Kherson. Par suite de l'anarchie internationale, chaque Etat veut donc être aussi fort que possible, par conséquent veut avoir un ter-

(1) C'est par contre la honte de l'aristocratie et de la bourgeoisie de ne pas comprendre des vérités aussi évidentes.

ritoire aussi étendu que possible (1). De là cette maladie que j'ai qualifiée du nom de kilométrite.

Mais, au sein de la fédération, aucun Etat n'aura besoin d'être plus fort que le voisin, comme au sein de nos Etats aucune province n'a besoin d'être plus forte que les provinces voisines. A l'époque de la fédération, les autorités centrales assureront à chaque Etat la sécurité la plus complète, qu'il soit grand ou petit. Aux Etats-Unis, le Rhode Island à 3.233 kilomètres carrés et le Texas 688.000 (plus que la France, la Belgique, la Hollande et la Suisse prises ensemble). Cependant, la sécurité du Rhode Island n'est en rien inférieure à celle du Texas. Dans le sein de la fédération, les hommes ne verront aucun inconvénient à disloquer les Etats, formés artificiellement par la violence, pour composer des Etats selon la nature des choses, c'est-à-dire ne contenant qu'une seule nationalité. Il est fort probable qu'à l'époque fédérale, au lieu d'un empire de Russie, d'un empire d'Autriche et d'un empire turc, dans leurs limites actuelles, il y aura plusieurs autres royaumes : Pologne, Petite-Russie, Bohême, Bulgarie, Albanie, etc. Si M. Naquet appelle destruction des patries cette dislocation des Etats formés par la force brutale en dépit du bon sens et des lois ethnographiques, M. Naquet a bien tort. La patrie n'est pas un bagne. La patrie du Polonais n'est nullement devenue la Russie, parce qu'il a plu à l'impératrice Catherine II de s'emparer de la façon la plus astucieuse et la plus brutale d'une grande partie de l'ancien royaume de Pologne. La patrie du Polonais demeure toujours l'ensemble des terres où est parlée sa langue, que ces terres soient gouvernées par les Russes ou les Allemands. De même, dès 1813, Arndt, dans son célèbre lied, avait proclamé que la patrie de l'Allemand s'étend aussi loin que résonne sa langue (2).

Puisque la patrie est au cœur des citoyens, aussitôt que l'abjecte contrainte militaire aura disparu par l'union fédérale, les cœurs se joindront immédiatement. Les Polonais du Posen, de la Galicie et des « provinces Vistuliennes » se regrouperont pour reformer leur ancien Etat. En un mot, à l'époque fédérale,

(1) Car très naïvement on s'imagine que la puissance d'un État est en raison directe de l'étendue de son territoire, ce qui est la plus grossière erreur qui se puisse imaginer. Bien souvent la puissance est, au contraire, en raison inverse de l'étendue territoriale.

(2) « So weit die deutsche zunge klingt, das, wackrer Deutscher, nenne dein. »

les frontières nationales coïncideront complètement avec les frontières politiques. Alors tous les Etats deviendront homogènes, car il y aura autant de nationalités que d'Etats. Par cela l'intensité de la vie nationale sera augmentée dans une mesure immense. De nos jours, les Polonais du Posen, comme je l'ai montré plus haut, doivent employer une grande partie de leur activité à combattre la germanisation prussienne. A l'époque fédérale, où chaque nationalité sera indépendante, il n'y aura plus aucun despotisme et aucune violence. Les Polonais du Posen pourront alors employer toute leur activité à des besognes économiques et intellectuelles. Leur vie nationale aura donc le maximum d'intensité. Ce qui est vrai de la Pologne s'applique à toutes les autres nations. Elles atteindront leur maximum de puissance vitale à l'époque de la fédération.

Concluons. M. Naquet a parfaitement raison d'affirmer que la solution de la question sociale est impossible aussi longtemps que dure l'antagonisme militaire des patries et l'anarchie internationale qui en est la conséquence. Pour résoudre la question sociale, il faut mettre l'ordre international à la place du désordre et l'organisation à la place du chaos, en un mot les rapports juridiques à la place des rapports anarchiques. Mais cela n'empêche pas que la fédération, loin de supprimer les nationalités, renforcera, au contraire, l'intensité de leur vie. On ne comprend donc pas comment il est possible de soutenir avec M. Naquet qu'il faut détruire les patries pour résoudre la question sociale. Cette idée est complètement erronée. Aussi erronée que celle de M. Faguet, pour qui l'anarchie internationale est la condition indispensable de l'existence des patries. L'un et l'autre de ces deux auteurs se trompent complètement. Tant pour l'éclat et la prospérité des patries que pour le développement et la prospérité des individus, il faut une seule et unique condition : le triomphe de la raison sur la déraison ou, en d'autres termes, la substitution de rapports juridiques aux rapports anarchiques qui règnent aujourd'hui entre les nations. Or, la substitution de rapports juridiques aux rapports anarchiques, entre Etats indépendants, c'est le pacifisme ; la substitution de rapports juridiques aux rapports anarchiques au sein des Etats, c'est la solution de la question sociale. On voit donc que M. Faguet se trompe autant en voulant maintenir le militarisme que M. Naquet en voulant détruire les patries.

On comprend très bien ce qui a amené M. Naquet à sa manière de penser. C'est la guerre de 1870. Aussi longtemps que durera l'antagonisme entre la France et l'Allemagne, la fédération de l'Europe ne pourra pas se faire et la question sociale ne pourra pas se résoudre. M. Naquet suppose que c'est le patriotisme qui s'oppose à ce que l'Allemagne accepte le règlement de la question de l'Alsace-Lorraine par le moyen d'un plébiscite. Alors, croyant que le patriotisme empêche la solution de la question alsacienne et, par contre-coup, de la question sociale, M. Naquet veut extirper le patriotisme et prêche la suppression des patries.

M. Naquet se trompe. La question de l'Alsace-Lorraine n'existe pas par suite du patriotisme des Allemands, mais par suite du patriotisme *mal entendu* des Allemands, ce qui est non seulement complètement différent, mais même diamétralement opposé.

Il y a des négresses qui, par affection pour leurs nourrissons, leur donnent tant de lait qu'ils étouffent et meurent. On n'est pas en droit de dire, dans ce cas, que l'essence de l'amour maternel consiste à faire périr les enfants en leur donnant trop à manger. Non, l'essence de l'amour maternel consiste à assurer la santé et la prospérité de l'enfant. Le fait de donner trop de lait est seulement une erreur et nullement l'essence de l'amour maternel. La mère qui donne moins de lait à son enfant peut l'aimer avec autant de passion que celle qui lui en donne trop. Mais la seconde mère est ignorante et, tout en voulant le bien de son enfant, elle amène sa perte. La première mère est éclairée et, à cause de cela, elle réalise véritablement le bien de son enfant.

Cet exemple s'applique exactement à la question de l'Alsace-Lorraine. L'intérêt primordial du peuple allemand (comme celui de tous les autres) est le bien-être du plus grand nombre possible de citoyens, c'est-à-dire la solution de la question sociale. Ce bien-être ne peut pas être obtenu sans un accord avec la France pour un arrangement équitable de la question alsacienne. Donc l'intérêt primordial du peuple allemand est le règlement équitable de cette question. Par malheur, les classes dirigeantes en Allemagne, plongées dans l'adoration mystique de la force brutale, ne comprennent pas cette idée élémentaire. Ces classes dirigeantes, comme les mères qui

donnent trop de lait à leurs nourrissons, au lieu de travailler à accroître le bien-être du peuple allemand, travaillent à le diminuer en conservant l'anarchie internationale et la désorganisation de l'Europe. Pour régler équitablement la question de l'Alsace-Lorraine, il ne faut nullement que les Allemands n'aient plus de patriotisme, il faut seulement que leur patriotisme soit plus éclairé. De même, pour que certaines mères n'étouffent pas leurs enfants par une nourriture surabondante, il n'est pas nécessaire de supprimer l'amour maternel, mais seulement l'amour maternel *mal éclairé*. Avoir un patriotisme *plus éclairé* ne signifie nullement ne pas avoir de patriotisme. Cela signifie justement le contraire, puisque une nation est d'autant plus prospère et heureuse qu'elle comprend mieux ses intérêts, c'est-à-dire que son patriotisme est plus éclairé.

Espérons que les Allemands ouvriront bientôt les yeux et qu'ils travailleront avec autant d'ardeur à établir la fédération de l'Europe qu'ils travaillent maintenant à l'empêcher. C'est la conversion des Allemands à des idées rationnelles et nullement la suppression des patries qui est nécessaire pour résoudre la question sociale, car c'est de l'erreur que vient le mal, et non du patriotisme. Voilà ce que M. Naquet ne voit pas.

« Cette conversion des Allemands est à jamais impossible », pourra dire M. Naquet. Cela revient à affirmer que jamais les Allemands ne voudront rétrocéder l'Alsace sans combat ou, en d'autres termes, ne voudront jamais renoncer à considérer le patriotisme au point de vue agressif. Mais alors, si on ne les amène jamais à renoncer au patriotisme agressif, on pourra encore moins les amener à renoncer à l'idée de patrie. M. Naquet ne gagne rien par sa tactique. Au contraire, il y perd grandement. Car, quoi qu'il en puisse dire, il est plus facile d'amener un peuple à renoncer à la possession injuste de provinces réfractaires qu'à renoncer tout à fait à l'amour de la patrie, car cet amour implique un grand nombre de sentiments très profonds, très légitimes et bienfaisants pour tout le monde. Pour arriver au but désiré, M. Naquet prend un détour qui constitue un chemin beaucoup plus long et plus difficile. Ce n'est pas une tactique bien habile.

D'ailleurs, l'objection que jamais les Allemands ne pourront comprendre la nécessité de résoudre la question alsa-

cienne par des moyens légaux est insoutenable. Jamais est un terme inadmissible en politique. Tant de choses déclarées impossibles se sont accomplies et même assez rapidement. Quel meilleur exemple que l'entente cordiale entre la France et l'Angleterre, dont M. Naquet, avec tant de raison, veut faire la base de la politique de son pays. Pendant de longs siècles, le patriotisme des Anglais a consisté à vouloir arracher des provinces à la France ou à vouloir l'empêcher d'en acquérir. Aujourd'hui, le patriotisme des Anglais a des visées diamétralement opposées. « Le peuple anglais, dit *l'Observer* de Londres (cité dans *le Matin* du 24 mai 1908), a acquis la conviction que la puissance et la prospérité de la République française sont désormais inséparables de la paix et du bien-être de l'empire britannique ».

Les Anglais ne sont pas au-dessus de l'humanité. Ce qui est accessible à leur intelligence l'est également à l'intelligence des autres nations. Les Allemands, d'autre part, ont donné des preuves manifestes d'une haute capacité mentale dans toutes les branches du savoir humain. Ils arriveront sans aucun doute à comprendre un jour que la fédération de l'Europe, et non la possession de l'Alsace-Lorraine contre le gré de ses habitants, constitue leur intérêt primordial. Un nombre respectable d'Allemands le comprennent déjà. Il faut seulement que ce nombre devienne assez grand pour constituer une majorité qui imposera sa volonté.

Pour conclure : en un mot, ce à quoi tous doivent travailler, prolétaires, bourgeois, aristocrates, publicistes, savants, gouvernants et souverains, c'est à *éclairer les patriotismes*, et nullement à supprimer les patries.

J. NOVICOW.

MATINÉE AU BORD DE LA MER

A Théo van Rysselberghe.

Toujours la mer! Toute la mer lente et plaintive
Déferle ses flots sous les falaises de l'île,
Et le vent qui gémit par les plaines de l'île
Plonge las aux vagues et meurt à la dérive.

Flots de la mer et jeux des vents insidieux
Qui enlacez les guirlandes d'un long silence
Frais-issu parmi les treilles où se nuancent
Les fleurs d'écume par milliers ouvrant des yeux
Ou éteignant à peine nées leurs corolles,
C'est de vous, vers qui la fièvre nous isole,
Que nous vient l'hymne exalté de la couleur.

Vous êtes, aux matins fortunés du Printemps,
L'éblouissant miroir où du ciel tendre affleure
A demi assoupi le baiser palpitant ;
L'haleine douce éclose en des jardins stellaires
Etonne de parfums merveilleux votre éveil ;
Votre beauté déjà plus ardente s'éclaire,
Et soudain, toute brume fondue, sur la mer
A surgi le Soleil!

Au long des porphyres en feu
Qui s'incurvent de promontoire en promontoire,
Cimés sous le limpide azur d'ombre et de gloire
Et d'émeraude qui tressaille et qui s'émeut,
Sont tassés les fûts des rouges chênes-liège,
Et, tout ailés de feuilles fines dont s'allège
Le frisson, des mimosas sensibles élèvent
Les frêles grelots de leurs grappes suaves
Dont la fraîcheur pudique émerveille de rêve
Amoureux un rampant et tortueux cortège,
Nœuds grouillants, dards tendus, de nopals et d'agaves.

Les blondes heures du souriant prestige,
Clarines sur la mer alertes, puériles,
Sonnent l'aube dans la rosée et voltigent
Au large, où la féerie des flots oscille
Selon les souffles de l'espace.
Les blondes heures du prestige
Vertigineux et vivace
Suscitent aux fouillis invisible de tiges
Sans nombre l'essor des pétales mobiles.

Montez vers moi, montez, ô tourbillon d'abeilles
Qui essaimez dans le matin d'outre la mer ;
Emmêlez à foison où la joie appareille
Le chatoyant émoi du solennel mystère :
O rêves ! une douceur profonde
Accueille dans les frissons bénins du ciel
Qui volent à peine légers au ras des ondes
De vives ailes d'or, de flamme et de miel.

Vous accourez de tous les rivages d'aurore,
Délaissant la candeur des nacres purpurines
Aux confins violets de l'horizon,
Béryls vibrants d'éclairs, saphirs sonores,
Sardonyx rubescents, brusques aventurines,

Souffles exhalés en pamoisons
D'améthystes enthousiastes et de topazes,
Délires diaprés dont l'aigue-marine
Au gré divers des flots s'extasie et s'embrase.

Mon âme éperdument nage et se confond
Dans la chaude clarté exultante et vorace,
Dans ces glorieux matins blonds
Où la lumière brille attirante et m'enlace
Au déroulement fou des couleurs qui ondoient,
Qui frémissent du ciel paisible sur les vagues
Et de ces bois où s'effrange un peu d'ombre opaque
Jusqu'aux fascinateurs lointains gorgés de joie.

Mon âme nage à l'aventure, elle se plaît
Au jeu des vagues, au prestige des reflets
Qui étincellent et qui miroitent.
Floraisons à l'infini des mers, ô forêt
Toute flottante d'éclairs, de flammes et de feux!
Mon âme à l'aventure y plonge, et se hasarde
Vers les fonds éperdus des horizons heureux.

Sont-ce mes yeux en vain grands ouverts qui regardent ?
Sont-ce mes lèvres qui respirent?
Ni ma chair ni mes doigts ne connaissent
L'air ailé dont la pénétrante caresse
M'entraîne au ciel enivré de délire.
Meurent mes sens! Mon âme mêlée à l'air
Qui ondule en se jouant à travers l'espace
Allume au large, sur les vagues, des éclairs,
Et, glissant au silence des eaux, les embrase
Du prompt scintillement des aigrettes stellaires.
Elles vont souriantes de place en place,
Elles accourent avec le flot sur le rivage,
Et, gravissant les parois des promontoires,
Se blottissent parmi la gloire

Et le frémissement attendri des feuillages :
O, sacrés par leur présence, profonds feuillages
Des arbres lourds qui vous exaltez près des plages,
Les radieuses de la mer
Ont suscité, au rire avivé de leur joie,
L'hymne multicolore et le mystère
Infini de beauté dont ces matins flamboient !
Elles sont là, elles étincellent parmi les vagues,
Elles s'enlacent dans le soleil où leurs bras nus
Ruissellent de lumière pure,
Et la vierge fraîcheur de leur torse ingénu
Flambe blonde sous leurs torches de chevelures ;
Elles attisent du doigt des naissances de fleurs
Et s'en lancent de l'une à l'autre la brûlure,
Puis, lasses, d'un pas rapide sortant des vagues,
Tout heureuses d'être engourdies par la chaleur,
Les voici se coucher dans l'ombre, au pied des arbres.

ANDRÉ FONTAINAS.

UNE PHILOSOPHIE EST-ELLE ENCORE POSSIBLE?

Lorsqu'il y a quelque vingt ans M. Brunetière s'avisa de prononcer la faillite de la science et de déposer son bilan, quelques snobs du *Monde où l'on s'ennuie* s'émurent de la nouvelle. La grave question, durant plusieurs mois, alimenta les conversations et les polémiques, dans les milieux où l'on pense par nécessité professionnelle ou par désœuvrement, jusqu'à ce qu'elle eût acquis la valeur définitive d'un cliché dans l'arsenal de la dialectique des partis. On ne s'était pas demandé, lorsqu'elle fut pour la première fois agitée par le critique littéraire de la *Revue des Deux Mondes*, si M. Brunetière était, après tout, qualifié pour déclarer la faillite de la science auprès du tribunal de l'opinion beaucoup plus qu'il ne l'eût été pour déclarer celle de la Banque auprès du tribunal de commerce, et on ne releva pas qu'il présentait comme revêtus de la signature des savants des effets que ceux-ci n'avaient jamais endossés ni souscrits.

Il y a loin de la conception que se font de la science, de ses recherches et des buts qu'elle vise, des esprits travaillés par des besoins de moralité individuelle ou sociale à celle que s'en forment les véritables esprits scientifiques. Pour ceux-ci, elle est un moyen d'étendre indéfiniment le spectacle du jeu phénoménal au regard de la connaissance. Reculer de plus en plus les limites de l'horizon autour du point de plus en plus élevé où se hausse à tout moment l'intelligence, tel est leur souci, qui se confond avec la passion même de la recherche. Ils n'ont garde d'imaginer qu'ils découvriront jamais, à la suite de quelque opération paradoxale de l'esprit, par delà la ligne abolie de l'horizon, un paysage définitif où s'inscriraient les formes démentes des premiers commencements et des fins dernières. Il en est autrement des curiosités religieuses. Ceux qu'elles possèdent, — ce sont la plupart des hommes — s'intéressent à la science comme à un moyen, non comme à une

satisfaction immédiate. Or, les résultats, considérables vraiment, obtenus depuis cent ans par les applications à la matière des lois scientifiques, leur ont donné à croire que la science leur enseignerait aussi les règles précises de la conduite, c'est-à-dire, — la morale n'a pas d'autre signification, — la formule mécanique du bonheur, qu'enfin, par delà les rapports des choses dans le domaine de la relation, elle leur dévoilerait le rapport du relatif avec l'absolu. Ainsi la science devait-elle à leurs yeux tenir les promesses du dogme. Mais une telle présomption n'engageait que ceux-là qui l'avaient formée, et tout au plus pouvait-elle signifier la faillite du dogme — qui ne savait plus les satisfaire. Elle ne pouvait faire en aucune façon que la science fût tenue de remplir des engagements qu'elle n'avait pas pris et qu'elle pût être declarée responsable de ne les avoir pas accomplis.

C'est de cette forme vulgaire de la curiosité scientifique que M. Brunetière s'était fait l'interprète en prononçant la faillite de la science et, si ce n'est au lendemain des découvertes de Newton, il semble qu'on n'eût pu choisir moment plus inopportun pour risquer semblable verdict que ne fut la fin de notre XIXe siècle.

Cette accusation de faillite formulée de nos jours à l'égard de la science a été prononcée à toutes les époques à l'égard de la philosophie. Elle fut si constante que, dans toute Histoire des systèmes, l'auteur réserve une place à une école qui figure parmi les productions régulières et toujours prévues de la pensée spéculative, l'école des sceptiques. Elle se formule entre des dogmatismes le plus souvent contradictoires et, comptant, parmi les philosophes proprement dits et parmi les penseurs, des représentants excellents, elle pourrait passer au regard de certains esprits, plus artistes que rigoureux ou épris de certitudes, pour la fleur naturelle de la philosophie, une fleur que des affirmations opposées, ainsi que des alternatives de pluie et de soleil, n'auraient d'autre destinée que de faire épanouir.

Cette tradition de scepticisme, M. Rageot semble vouloir la continuer par l'attitude qu'il a adoptée au cours d'une récente publication.

Existe-t-il encore une philosophie? demande-t-il dans son introduction à son utile petit livre, *les Savants et la philoso-*

phie. Et après avoir lu les quatre études qui comprennent cette revue partielle des systèmes de métaphysique contemporains les derniers venus, il semble qu'il faille répondre non, si l'on se laisse persuader par la pensée assez nettement transparente de l'auteur. L'étude consacrée à Spencer fait, en effet, la part du génie philosophique de l'homme et indique comment, en tant que philosophe du donné, son système contrebalança utilement la philosophie allemande du concept dont Kant fut le grand ordonnateur : elle n'en conclut pas moins au rejet de la théorie fondée sur l'interprétation des doctrines évolutionistes de Lamarck et de Darwin, et elle en marque, avec clairvoyance, les faiblesses et les insuffisances. Avec le néo-criticisme d'un géomètre, le point de vue de M. Poincaré, après avoir été exposé sous un jour qui permet d'en concevoir l'élévation, pourra paraître apprécié avec quelque mauvaise humeur sur des conclusions relatives à l'indépendance de la morale à l'égard de la raison qui laissent place pourtant à de libres interprétations et semblent d'une correction intellectuelle incontestable. Au cours de l'examen des *Résultats de la psycho-physiologie*, les tentatives en vue d'expliquer entièrement le psychologique par le physique sont critiqués avec beaucoup de justesse et réduits avec équité à leur véritable portée, celle que M. Ribot leur attribua en demeurant dans les limites de la pure observation scientifique. Enfin, avec *la Métaphysique de la psychologie*, le système d'idées construit par M. Bergson, au cours de ses trois grands ouvrages est présenté avec toutes les marques d'une prédilection évidente. Or, à l'égard de cette forme préférée, semble-t-il, de la pensée philosophique actuelle, M. Rageot n'en révèle pas moins le danger d'une philosophie qui incline à une sorte de mysticisme psychologique et repose sur l'intuition dont les résultats ne sont jamais vérifiables alors, remarque-t-il très judicieusement, que « les acquisitions de l'entendement même symboliques sont effectives et efficaces ». Et il dénonce l'extrême fragilité en même temps que la beauté « d'une doctrine qui a quelque chose de crépusculaire ».

Un tel jugement porté sur les conclusions d'une philosophie qu'il tient pour ingénieuse et excellente, n'implique-t-elle pas, de sa part, la croyance à la fragilité de la philosophie elle-même, à son impuissance à répondre aux questions que son objet lui pose? Ne semble-t-il pas qu'en termes discrets, mais significa-

tifs pourtant, M. Rageot, de même que M. Brunetière, concluait à la faillite de la science, conclue à son tour, avec une compétence toutefois moins discutable, et sans arrière-pensée politique, morale ou sociale, à la faillite de la philosophie? Oui, c'est bien là le sens du petit livre de M. Rageot et c'est même avec une sérénité robuste qu'il envisage ces conclusions. Aucun écho du cri angoissé de Jouffroy — et, de ceci, il faut le louer, — ne retentit à travers les pages consolées par avance de sa rapide enquête. Si la conclusion qui s'impose est l'impossibilité de toute philosophie, qu'y faire? demande M. Rageot.

Qu'y faire, en effet? Pourtant, les perspectives mêmes, originales et intéressantes, à travers lesquelles M. Rageot a considéré la pensée spéculative contemporaine me font entrevoir les motifs d'une conclusion opposée et me persuadent qu'il existe bien parmi nous une philosophie, que nous nous plaisons seulement à détourner d'elle nos regards. M. Rageot remarque, telle est l'idée critique sous le jour de laquelle ses analyses sont instituées, que toute métaphysique ne fut jamais à toutes les époques qu'un effort rationnel pour généraliser une observation particulière et pour l'appliquer aux faits qui ne s'y rattachent pas aussi bien qu'à ceux sur lesquels elle se fonde. Sous le bénéfice de cette remarque, il montre comment les philosophes se sont adressés à telle ou telle science tour à tour, pour lui emprunter la notion d'après laquelle ils devaient s'efforcer de figurer la loi du tout. Les mathématiques, qui furent d'abord toute la science, fournirent aux premières philosophies le principe de leurs généralisations. Depuis, la science s'est morcelée : à la géométrie d'Euclide, qui était déjà le type parfait du savoir scientifique, ont succédé les sciences diverses, physiques, chimiques, biologiques, psychologiques, sociales même, et les philosophes se sont flattés que, parmi les lois découvertes à l'occasion de quelques-unes de ces sciences particulières, pourrait se rencontrer la clef enchantée propre à faire mouvoir sur ses gonds la porte mystérieuse du palais métaphysique. C'est dans cet espoir qu'Herbert Spencer emprunta aux sciences biologiques le motif de l'évolution, que M. Poincaré, renouant la tradition présocratique, demanda de nouveau aux mathématiques la formule magique qui ouvre les Sésame, que les Fechner, les Weber, les Wundt, s'efforcèrent d'accéder par les mille avenues du monde physique

jusqu'aux régions secrètes du moi, que M. Binet, inventeur de la psychométrie, introduisit dans la serrure récalcitrante, au risque peut-être de la fausser, les outils les plus compliqués, qu'enfin M. Bergson chercha, parmi les ressources de la psychologie et du fait de conscience, la combinaison de lettres qui devait doucement, sans effort, en faire jouer les ressorts sauf à ne nous faire apparaître, au delà du seuil dépassé, que des perspectives encore indéfinies. Ces diverses tentatives en vue d'appliquer à la solution du problème métaphysique une loi valable pour quelque science particulière paraissent à M. Rageot marquées d'insuccès. En maintenant les réserves formulées déjà à l'égard de la position adoptée par M. Poincaré, qui ne me semble pouvoir être taxée d'aucune présomption métaphysique, je ne saurais que me rallier à cette appréciation. J'ajouterai même que les diverses tentatives caractérisées par M. Rageot étaient à mes yeux condamnées à un échec certain en ce qu'elles étaient un effort en vue d'appliquer à la destinée du tout, une notion ou une loi tirée de la découverte d'une relation existant entre quelques parties du tout. Il semble en effet contradictoire que la loi d'un tout situé hors de toute relation, si tant est que l'idée de loi ait ici sa place, puisse être une loi de relation.

Toutefois, avant les tentatives qui viennent d'être signalées, M. Rageot en avait noté une autre, dont il n'a pas méconnu l'originalité notoire, ni le caractère, différent en nature de toutes les autres, mais dont il a éludé, — c'était peut-être, d'un point de vue historique, son droit — l'importance décisive en la condamnant sur ses propres déviations, celle de Kant. Kant, dit-il, n'a essayé de retenir aucune vérité scientifique pour en faire un usage spéculatif, comme Descartes des mathématiques. Il eût pu, comme un autre, faire l'application à la philosophie des principes de la mécanique céleste que Newton venait de formuler avec tant d'éclat. Mais dans la découverte de Newton, ceci le frappa plus que la découverte même, remarque M. Rageot, à savoir : que Newton eût pu la faire « et que la formule trouvée par le génie d'un homme fut justement une loi de la nature. Il vit là un pont prodigieux entre le sujet et l'objet et il philosopha pour expliquer la nature de ce pont ». Ceci revient à dire qu'il se demanda comment la connaissance est possible et qu'au lieu de construire des systèmes ontologiques

fondés sur des lois découvertes par l'esprit à l'occasion de quelque relation phénoménale, il se demanda comment *et dans quelles limites* ces opérations de l'esprit étaient légitimes, dans quelles limites ces opérations étaient fécondes ou stériles, répondaient ou ne répondaient pas à une vérité objective. Ce point de vue entièrement différent et nouveau, et qui constitue, sous le nom de Critique de la connaissance, toute l'originalité de la pensée kantienne, en même temps qu'il a fondé la légitimité de la science dans l'ordre de la relation, fournit une solution du problème métaphysique dont Kant n'a peut-être pas eu la hardiesse de tirer tous les corollaires, dont il a essayé sans doute de pallier les conséquences, mais dont, intellectuellement, on doit le tenir pour l'auteur véritable, c'est celle d'un agnosticisme inhérent à la nature des choses en ce qui touche à l'absolu, c'est-à-dire à la métaphysique. Or, ainsi que je me suis efforcé de le faire voir dans *les Raisons de l'Idéalisme* (1), agnosticisme inhérent à la nature des choses, si l'on pousse à ses applications logiques le principe de la pensée kantienne, signifie qu'il n'est pas de connaissance possible des questions premières et dernières relatives à l'univers, non par une imperfection de la connaissance, mais parce que ces questions n'ont pas d'objet, parce que le fait de l'existence repousse expressément toute solution, parce que l'existence est préservée de sa fin par l'armature solide des antinomies. Intellectuellement et logiquement, ceci est une réponse claire, sans ambages et qui justifie l'existence de la philosophie comme science.

L'angle sous lequel Kant a envisagé la métaphysique est donc bien entièrement différent de celui sous lequel d'autres philosophes l'ont considérée, tâtonnant, comme l'indique M. Rageot, et recherchant au petit bonheur si une loi découverte par quelque science particulière et énonçant la constance de quelque relation entre les choses, ne serait pas la loi qui règle les rapports du tout à la totalité des parties. De ce point de vue, Kant semble avoir tiré de la science philosophique la réponse que comportait la question légitime posée par son objet. Non, avec Kant, la philosophie ne se dérobe pas. Elle ne répond pas par un faux fuyant. Au souci de moralité humaine qui demande : l'existence comporte-t-elle une finalité ? est-elle un moyen en vue d'un but à atteindre ?

(1) Soc. du *Mercure de France*.

a-t-elle en ce sens une valeur éthique? la philosophie critique par le truchement des antimonies répond positivement : non. Or, cette réponse, si elle est légitime, si, comme il semble, elle est nécessitée par l'examen critique de la connaissance, de son mécanisme et de sa portée, cette réponse positive et nullement ambiguë suffit pour établir que la philosophie existe en tant que science, qu'elle fait honneur à ses affaires, qu'elle remplit son programme.

Si donc une philosophie n'est plus possible aujourd'hui, c'est précisément parce que la philosophie en tant que science n'est plus à construire, c'est parce que cette tâche est achevée, c'est parce que la philosophie existe et qu'elle est définitivement constituée. Mais si la philosophie existe en tant que science logique et définitive, il est arrivé ceci, qu'elle conclut à l'encontre de tout ce que la sensibilité métaphysique attendait d'elle. Fidèles à leur sensibilité plutôt qu'à la logique, les philosophes, Kant d'abord, puis tous ceux qui se sont recommandés de sa doctrine, se sont efforcés, s'efforcent avec une inlassable obstination, après avoir posé le problème en des termes qui nécessitaient une certaine solution, d'en tirer une autre solution. Avec une non moindre obstination, le problème résiste. La partie étant ainsi engagée, elle ne peut en effet aboutir, et si l'on envisage la philosophie et les systèmes de philosophie contemporains comme animés et conditionnés par cette contradiction intime entre le vœu de la sensibilité et les exigences de la logique, on en viendra à conclure, avec M. Rageot, à l'impossibilité de toute philosophie. Encore, importait-il de souligner que la faute n'en est pas à la philosophie et que, si elle a passé la main à la science, seule souveraine pour décider des rapports des phénomènes dans le domaine de la relation, ce n'est pas à la suite d'une faillite, mais après avoir assigné à ses spéculations la fin et la conclusion précise qu'elles comportaient. Il n'y a donc pas eu faillite de la philosophie, mais impuissance de la sensibilité contemporaine à entendre sa réponse. Il n'y a donc pas lieu d'incriminer la philosophie, mais il y a lieu lieu de réformer la sensibilité métaphysique.

Cette réforme de la sensibilité est, à vrai dire, la solution que j'ai proposée dans *les Raisons de l'Idéalisme*, lorsqu'à la sensibilité métaphysique ancienne, qui est de nature éthique, j'ai opposé une sensibilité nouvelle, de nature esthétique, suggérant

de substituer l'une à l'autre. Au regard de la sensibilité métaphysique ancienne, l'existence doit recevoir sa justification d'une idée morale, c'est-à-dire d'un état de choses où tous les éléments engagés dans l'existence se concilient en une convergence harmonieuse et parfaite, et comme l'existence, telle qu'elle se produit dans son actualité, est injustifiable sous ce jour moral, la sensibilité morale est contrainte de faire appel au messianisme : elle tient l'existence actuelle pour un terme de transition, pour un moyen en vue de la réalisation d'une fin. Or, cet expédient se heurte aux conclusions de la science philosophique représentées par les antithèses des antinomies. Ces antithèses ne permettent pas de supposer à l'existence un commencement ni une fin, elles excluent toute idée de finalité et voici aux prises, avec les pétitions de la sensibilité morale d'une part, avec les réponses rigoureuses de la philosophie critique d'autre part, les deux termes inconciliables du conflit. A vouloir accorder ces termes contradictoires, la philosophie se discrédite, se stérilise, se donne pour un jeu naïf et vain.

A la sensibilité éthique, qui se propose de justifier l'existence sous le jour moral, substitue-t-on, au contraire, cette sensibilité esthétique dont j'ai fait entrevoir la convenance dans *les Raisons de l'Idéalisme*, le conflit cesse : les conclusions de la philosophie critique s'accordent avec le vœu de cette sensibilité nouvelle dont les antithèses des antinomies se montrent les plus sûrs soutiens. Au regard de la sensibilité esthétique, l'existence se donne en effet comme un phénomène d'ordre spectaculaire accomplissant sa destinée dans la réalisation spontanée d'elle-même à seule fin de s'apparaître à elle-même à tout instant du devenir. Le seul intérêt de l'existence se concentre tout entier dans son actualité et le vœu de la sensibilité esthétique s'accommode entièrement de la contrainte logique qui refuse d'assigner à l'existence un commencement ou une fin et garantit ainsi la pérennité du spectacle.

JULES DE GAULTIER.

DE L'INUTILITÉ DE LA RÉFORME PROTESTANTE

(*Suite* [1])

Nue, la vérité, comme le soleil cru, devient invincible puisqu'elle aveugle. Vêtue d'anciens ornements, elle reste méconnaissable : il faut sans cesse renouveler ses modes et ses couleurs, suivant la sensibilité des lieux et des races. Que signifie révéler sinon renouveler les voiles du mystère ?

La conception d'un retour au temps évangélique ou à celui de la primitive Eglise n'a germé que dans des cerveaux puérils. On ne revient jamais en arrière collectivement ; l'humanité obéit à une loi évolutive plus forte que toute volonté. Léon X aurait-il prêché au lieu de pêcher, au bord du lac de Bolsène, qu'il n'eût rien fait qu'une restitution esthétique et, passant sa courte vie à écrire une somme théologique, il n'aurait pas économisé à l'Eglise la plus petite hérésie.

La question des indulgences ne mérite pas même la discussion : le principe en est légitime, la pratique fut certainement abusive : considérons le résultat. L'Hégémonie de Rome en 1500 offre la même légitimité que celle d'Athènes, au v[e] siècle avant notre ère. Sans l'argent des alliés, Périclès n'eût pas élevé le Parthénon ni les autres Temples de l'Acropole ; sans l'argent des fidèles, Léon X n'aurait pas achevé et orné le Vatican.

On comprend que les alliés aient trouvé lourds les deux mille douze talents des Propylées ; le trésor de Délos fut vidé au profit de la métropole.

Des lettres de Piccolomini (plus tard Pie II) excusent les papes de multiplier les prélèvements et les décimes ; la diète d'Augsbourg protesta contre les exigences pontificales. Dans les deux cas, un intérêt immédiat masquait l'intérêt transcendantal de l'humanité.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 269.

Aujourd'hui, l'historien applaudit Périclès d'avoir servi l'humanité de tous les temps et de tous les pays; de la même plume, reprochera-t-il à Léon X d'avoir suivi semblable voie pour un résultat identique?

Le pape de 1500 fut-il merveilleusement divinateur de l'avenir ou bien son propre naturel le désignait-il, à son insu, au rôle qu'il a joué ? A-t-il devancé les temps ou seulement suivi ses tendances? Qui osera se prononcer, mais qui osera contester qu'il fallait alors une papauté humaniste?

La Renaissance eut son Voltaire, Erasme de Rotterdam. Ce nordman surtout satirique a des traits de réformé; lettré exclusif, il ne comprend pas qu'on admire un marbre. Les moqueries sur S. Christophe et S. Georges et en général sur les apotropéens, sont de pauvres choses : ennemi des moines, il les accuse de tous les vices et surtout d'ignorance, il n'épargne pas davantage les évêques, attaque la confession, l'abstinence. Par ailleurs, il enseigne à bien entendre la messe et à se bien confesser : aux notes de son édition du Nouveau Testament, il dit : « Le soleil illumine le monde, pourquoi n'en serait-il pas de même de la doctrine de Jésus-Christ? Je voudrais que les femmes les plus simples lussent l'Evangile et les Epîtres de saint Paul et que l'Ecriture fût traduite dans toutes les langues. » On sait que Paul III eut l'intention de donner le chapeau à l'humaniste hollandais et ce fait n'est pas à négliger : la critique même acerbe et l'exécration du clergé n'entachaient pas l'orthodoxie d'un écrivain.

Nous comprenons difficilement l'énorme influence de cet ironiste et la portée de ses brocards : fondateur de l'anticléricalisme, il prit le grand public à témoin de la dégénérescence des congrégations et en cela il manqua au pacte humaniste, quoiqu'il fût homme de tradition et qu'il exhortât à souffrir la tyrannie plutôt qu'à s'aventurer dans les Révolutions.

Une communion humaine, basée sur un principe idéal, est perpétuellement en état de réforme. La période des investitures ne présente-t-elle pas des scandales autrement épouvantables que la période médicéenne? L'hérésie albigeoise, qui amena l'inquisition, le règne de Boniface VIII, le grand schisme d'Occident, pour n'évoquer que quelques fantômes, ne correspondent-ils pas à une plus grande anxiété que le pontificat de Léon X ?

L'humanisme, restreint, dans le nombre de ses adeptes, par les études qu'il exigeait, ne prit le public à témoin, sous la forme basse du comique, que sous la plume tudesque d'un Hutten et d'un Erasme. Ce furent des individualistes pacifiques que Politien et Pic de la Mirandole le kabbaliste. Les treize thèses condamnées par Innocent VIII sont moins des hérésies que des extensions du dogme chrétien. Laurent le Magnifique, qui n'a pas encore la place qu'il mérite comme poète, semble un mystique : « Notre âme pure et belle a deux ailes : l'intelligence et le désir, avec lesquelles elle s'élève, volant au Dieu suprême, au-dessus de toute étoile. » Et ailleurs : « L'esprit aspire à celui qui le contente, comme au souverain bien, mais il n'a contentement qu'à l'unique contemplation de Dieu. » Le roi de Florence a laissé des *capituli* platoniciens et des Laudes, simplement pieux, qui se chantaient sur des airs populaires.

Sa mère Lucrezia Tornabuoni nous a légué un « Christ au Limbes », délicieux cantique.

Trois poètes de la Renaissance servent à justifier la fameuse accusation de paganisme. Pulci, Boïardo et Arioste. On ne se trompe pas en se méfiant de l'orthodoxie de leurs œuvres ; toutefois ceux qui les vitupèrent ne les ont pas lues. Il en est de même de cette *Calandria* qui inaugure la comédie moderne (1514). Elle roule sur une perpétuelle confusion de sexe entre un frère et une sœur, Lidio et Santilla. Evidemment, ce n'est pas œuvre cardinalice pour délassement pontifical : cependant cette pièce, leste et pleine de qui-proquo, a de l'observation, du comique, et loin de mériter les épithètes des sectaires paraîtrait fade à notre Comédie-Française.

Un mot suffit à accuser : il faut des pages pour justifier. Léon X entre Bibiena et Bembo ne tient pas le personnage sacerdotal, tel que le veut l'exigence légitime : honnête homme et non saint homme, il mérite les lauriers, et non l'encens. S'il déçoit le croyant qui veut des traits de béatitude, il séduit la foule de ces demi libres-penseurs qui ont un pied dans l'église et l'autre dans le siècle, de ces esprits mi-parties philosophiques et religieux, qui se nomment légion et aussi élite.

Un pape qui a plus fait pour l'humanité que pour l'Eglise, quoiqu'il ait donné son nom au siècle qui le vit, trouvera éternellement des partisans : Léon X fut le pape le plus univer-

sel. Ainsi, il rassura les esprits indépendants et prouva jusqu'à l'excès que la religion se marie heureusement avec les autres formes de l'idéalité et de la recherche.

Si on embrasse l'ensemble du mouvement intellectuel de la Renaissance, on découvre d'abord un fait considérable : la laïcisation de la théologie. L'étude des matières sacrées n'est plus la spécialité du clergé : quoique Ficin soit chanoine, il relève du Médicis plutôt que du pape. En outre, le champ de la connaissance s'étend chaque jour et à mesure que l'on découvre éparse, il est vrai, fragmentaire, la vérité chrétienne chez les anciens, l'Eglise perd son incomparabilité. Elle n'est plus l'arche surmontant le déluge de l'erreur, la lumière unique au milieu des ténèbres universelles. Son excellence demeure, son prestige décroît. Léonard formule dans ses cahiers la méthode expérimentale ; la scolastique désormais se bornera à la caste sacerdotale. On a greffé sur le trône ecclésial des branches d'une floraison intense et qui tarissent la sève théocratique. La religion ne sera plus le seul lien entre les hommes.

Aucune réforme désormais ne modifiera la marche des idées ; la liberté de pensée se manifeste de toute part ; les humanistes l'ont couvée, les déterministes la feront éclore ; l'ère des hérésies semble close puisque l'activité spirituelle abandonne les textes sacrés pour d'autres, souvent profanes. Les hommes de la Renaissance italienne n'ont pas la puérilité de juger un système sur les fautes de ses représentants : et s'ils raillent les vices du clergé, ils n'en font pas grief à l'Eglise.

Jusqu'à Luther, le catholicisme a évolué d'une façon normale, gagnant en étendue ce qu'il perdait en pureté, compensant sa piété décroissante par d'autres enthousiasmes.

Un tassement se serait fait, infailliblement, entre un si grand nombre de nouveaux éléments.

Le Concile de Latran a élevé un monument de discipline que paracheva celui de Trente : l'opinion appuyait trop fortement les canons pour que les abus pussent continuer.

Il ne viendra à aucun esprit sensé la pensée de fermer le tribunal parce qu'il renferme des magistrats corrompus et de brûler un code, en haine des magistrats.

L'enseignement catholique n'a pas varié; mais le clergé a eu, comme toute catégorie humaine, ses moments d'ombre et de lumière : les saints, à chaque époque, ont poussé plus loin

que les libres-penseurs l'exécration du mauvais prêtre : les mystiques prodiguent le blâme aux clercs, avec implacabilité.

On n'a guère fait d'autre procès à la religion que des incriminations sur la discipline et sur les mœurs, j'entends de procès légitimes et inspirés d'un vrai zèle. L'apostolat opère par l'exemple autrement que par la parole et si, en son lieu, éclate le scandale, la foi des simples chancelle. Ils ne comprennent pas que la vérité n'engendre pas la pureté, et à leurs yeux le représentant indigne fait ombre sur la doctrine et la rend douteuse.

L'anti-pape de Wittemberg, après avoir traité le pontife romain de démon, n'en but pas une chope de moins : ce n'était qu'un polémiste et non un épris de la perfection.

La psychologie de Luther demande de le suivre avec détails, dans les circonstances de sa vie; sous peine de ne rien prouver, il faut le traiter séparément de sa doctrine. Le réformateur vaut qu'on fasse sa biographie minutieusement; toutefois, ses formules seules importent à la présente étude.

Le 31 octobre 1517 à midi, le portier des Augustins afficha, sous les piliers de l'église de Tous Les Saints de Wittemberg, quatre-vingt-quinze propositions bizarres, puériles, d'un ton grossier :

27. Ils nous pipent en prêchant qu'aussitôt que la pièce tombe dans le bassin l'âme sort du purgatoire.

71. Malédiction et anathème à qui s'élève contre les indulgences du pape.

72. Bénédiction à qui a le courage et la force d'attaquer les prédicants d'indulgence.

Quel fatras en damier avec des cases hérétiques et des cases orthodoxes! On lit (op. VIII. Alt. p. 462) : « Sur mon salut je ne savais pas plus à cette époque ce que c'était qu'une indulgence qu'aucun de ceux qui venaient me consulter. »

Ce factum n'a d'autre valeur que celle du geste : l'affichage en fait une contre-bulle, de celle de 1516, aux habitants de Wittemberg. Parfois le moine a les drôleries de langage d'un Rabelais. « En déclarant que l'indulgence est une momerie j'ameute contre moi *six cents Minotaures, Rhadamantholaures et Cacotaures!* »

Pour lutter contre le Saxon, il fallait un humaniste et ce

furent de lourds théologiens, Tetzel et Wimpina, qui voulurent eux faire afficher les contre-thèses sur les mêmes piliers. Les écoliers bien stylés se jetèrent sur le bouquiniste de Hall, qui portait huit cents exemplaires des contre-thèses. A son de trompe, les étudiants crient par la ville : « A deux heures, on ardera en place publique les propositions de Me Tetzel, inquisiteur de la foi. » La réforme commence dans la rue, et par des gamins, comme il convient à une révolution.

Une réponse à Emser contient une amusante phrase du réformateur. « Adieu, Rome, séjour des dragons, nid des vautours, des hiboux, des gnomes, des farfadets. »

Chez ce curieux tempérament, les idées surgissent, sans lien, par coups d'opposition à l'orthodoxie : de la pénitence, il rejette la satisfaction comme inutile ; après la diatribe contre les indulgences il passe au sacrement et l'entame. En lisant les thèses imprimées par Troben de Bâle, Léon X cita l'augustin à Rome : celui-ci obtint d'être examiné à Augsbourg. L'intérêt de ce débat réside dans l'étude de la bulle du 15 juin 1520, magnifique morceau de raison, de dignité et de mesure et de bonté. Le pape se contente d'une rétractation devant deux témoins désignés, ou bien il offre un sauf-conduit et les frais du voyage. « Que l'enfant vienne se jeter aux genoux de son père. »

Les criailleurs qui sont sévères au Médicis s'indignent aux expressions implacables, sans cesse ils évoquent les bûchers. La douceur du pape est un fruit de l'humanisme et il est juste de le noter : une cause profane produit un effet sacré et ce pape, qui vivait en roi, se tourne vers un fils coupable, avec des gestes de père et les accents d'une délicieuse charité. Ecoutez maintenant le Saxon : « Je tiens l'auteur de cette bulle pour l'Antechrist ! *je le maudis comme un blasphème. Amen !* Je voue tout chrétien qui la recevrait aux tortures de l'enfer. Bulle fille d'une bulle de savon ! O Ignorantissime antechrist, tu es donc bien bête ! Ton front de prostituée n'a pas rougi de ces paroles de fumée... Rois et princes, vous souffrez cette voix Tartaréenne de l'Antechrist. Malheureuse église devenue le jouet et la proie de Satan ! »

Traiter une bulle de blasphème, le pape d'antechrist, Léon X d'ignorant ; vouer les orthodoxes à l'enfer et faire appel aux épées royales, c'est, pour le lecteur d'aujourd'hui, un

propos d'ivrogne où la stupidité et la méchanceté se mêlent : ce fut à son heure un coup d'audace extraordinaire.

Luther savait qu'il serait suivi. En effet, à Leipzig, on lacère et on.... la bulle ; également à Targau, à Deblin. Le 10 décembre un bûcher se dresse près de la porte orientale, à Wittemberg ; on a disposé des gradins en amphithéâtre. Le Saxon arrive portant les *Décrétales*, les *Extravagantes*, la bulle et les jette au feu au milieu des mots : « Tu as troublé la maison du Seigneur, sois livré au feu éternel. » Le peuple répond « Amen ! » Et le lendemain en chaire, il s'écrie : « Il vaudrait mieux que ce fût le pape qui eût été brûlé, je veux dire le siège pontifical... *concremaretur !* »

C'est une révolution faite par un phraseur sacré, à l'aide de la canaille des écoles qui ne demande que plaies et bosses. Où est la Réforme ou même l'idée d'une réforme qui s'entend du rétablissement d'une ancienne discipline et non d'une nouveauté, sans base ni légitimation ? Le geste du 10 décembre instaure un anti-pape en face du pape : il instaure aussi un précédent d'anarchie si redoutable que les bons esprits n'ont plus qu'à souhaiter un affaiblissement de la religiosité, pour que la paix règne en Occident.

Jusqu'au Saxon, l'hérésie se composait de textes nombreux, se justifiait par des comparaisons et s'appuyait sur des autorités. Avec lui, l'autodidacte, elle sort d'une cervelle brusquement, sans preuves, comme un champignon. Les rapports très suivis de l'antipape avec le diable fournissent à l'analyse de singuliers résultats. L'homme n'entre pas dans notre examen et nous le laisserons dans sa retraite de la Wartbourg réformer le christianisme, à la façon des jacobins de 1793, pour le retrouver dans l'église de Wittemberg jonchée des débris des statues et des vitraux. Ses disciples ont trop bien travaillé ; il les désavoue. C'est du cœur qu'il fallait les arracher, les statues, et bientôt on le saurait vues tomber d'elles-mêmes ! « Satan, en mon absence, est venu vous visiter : je connais Satan, j'ai lutté avec lui, je lui ait fait plus d'une blessure dont il se sentira longtemps... Est-ce que je ne suis plus le principe de la plus pure parole ? J'ai fait plus de mal au pape, en dormant, ou à Wittemberg au cabaret, en buvant de la bière avec Philippe et Armsdorff, que tous les princes et les empereurs ensem-

ble. » Bizarre mélange de vulgarité, de superstition, de vantardise et de niaiserie!

Luther mentalement retarde de trois siècles. En 1522, se vanter d'avoir gravement blessé le diable! Il est bien allemand en évoquant sa propre image de buveur de bière, du haut de la chaire.

Le sermon sur le mariage, que Bossuet appelle fameux (?) et qui ne se trouve que dans l'édition de Vittemberg (1544), amuserait les égrillards de tous les temps.

« Si la femme se refuse, que dira le mari? Tu ne veux pas? Une autre voudra. Si Madame refuse; vienne la servante, si elle s'obstine, à la place de Vasthi, mets Esther. »

Plus loin, le Saxon devient tragique : « Le magistrat doit employer la force contre la femme revêche ; en cas de besoin, le *glaive*. Si le magistrat use du glaive, le mari imaginera que sa femme a été enlevée et tuée par les voleurs et il en prendra une autre ». Ici la plaisanterie cesse et Henri VIII se profile.

Erasme, qui avait applaudi aux premières attaques contre Rome, se récria en face de cette formule: « La femme enceinte d'une œuvre adultère peut se glorifier de son fait et qu'elle a accompli le précepte divin. » Il est malheureusement impossible de traduire pour les lecteurs de cette revue les crudités et obscénités du réformateur: le latin ne suffirait pas à satisfaire l'honnêteté. Audin a dû traduire en grec les paroles prononcées dans l'église de Wittemberg, et pour tout traduire, il faudrait l'hébreu.

Aucun homme, même réformé, ne connaît l'œuvre écrite de Luther. En l'an 1520, il publia cent trente-trois opuscules. Il en est un que je recommande aux libertins: *Raisons qui prouvent que les nonnettes peuvent benoitement quitter leur cellule.* La réforme eut son bas bleu, Argula Stauf; elle soutint que les vœux de chasteté étaient d'invention satanique et qu'une femme peut traiter de théologie.

Chez l'élu du Saint-Esprit, il y a, à côté du sectaire, un gendelettre, un jongleur de mots : « Pape, tu n'es pas pape, mais Priape ; papistes, dites priapistes. » Luther dut tout à son audace de mots et de gestes ; mais on demeure stupide quand on entend le nonce d'Adrien VI à la diète de Nuremberg, un nommé Chérégat, s'aplatir en ces termes : « La chaire de saint

Pierre s'est la première souillée. Si Dieu a cruellement puni l'Eglise, c'est à cause de ses prélats et de ses prêtres; depuis quelques années le scandale vient de Rome; le vœu ardent de S.S. est de réparer le passé, et qu'enfin la chaire pontificale est le principal siège du mal. » (Kicherii, l. IV.)

Vraiment, les prétendus réformateurs avaient beau jeu devant une telle attitude et Luther n'eut qu'à publier le mandat du pape, en y ajoutant quelques notes: « Décréter la chasteté, c'est ordonner à l'homme de s'abstenir des fonctions de nos misérables organes, de retenir ses excréments ou de garder une urine intempérante. » Il écrira aux chevaliers teutoniques: « La chasteté est un péché impardonnable, et le concubinage, Dieu aidant, n'implique pas la perte du salut. »

Ailleurs, il amplifie: « Avec une, deux ou trois maîtresses, la vie durant, vous pourrez encore obtenir la grâce de Dieu, mais à qui prendrait une femme donnée par un concile, pas de miséricorde, parce que pape et concile sont des instruments du diable. » On éprouve une gêne à remuer la saleté et la niaiserie du docteur Martin, mélange de père Duchesne et de scolastique, de superstition et de rationalisme.

Il se produisit une curieuse intervention; Henri VIII publia une défense de sept sacrements contre le docteur Martin. Je m'étonne que l'on ait dédaigné ce morceau éloquent; même si l'archevêque d'York a collaboré, il y a là des accents qui révèlent un tempérament, pour la défense du pouvoir spirituel et de la messe. « Il n'est pas de docteur si ancien au monde, pas de saint si élevé en béatitude, pas de savant si versé dans la connaissance des écritures que ce doctrillon, ce petit saint, cette ombre d'érudit, ne rejette. »

Doctorculus, sanctulus, eruditulus! Luther va hurler! « Si un roi d'Angleterre jette ses excréments à la tête de mon christ, ne barbouillerai-je pas d'une matière semblable son diadème! C'est un menteur et un marchand. C'est le diable. Mes occupations (j'ai la Bible sur le dos à traduire) ne me permettent pas de barbotter plus longtemps dans la... de S. M. Il a volé la couronne d'Angleterre en assassinant le dernier rejeton de la lignée royale et se cramponne au pape pour rester sur le trone. Courage, cochons; brûlez-moi, si vous l'osez, Porcs de Thomistes. »

Deux ans après, Luther écrivait à Henri VIII: « Prosterné

à vos pieds, dans toute mon humilité je prie et supplie V. M. de me pardonner. Que si Votre Grandeur juge nécessaire que, dans un autre écrit, je renie mes paroles, que je glorifie votre nom, qu'elle daigne me transmettre ses ordres. Luther, qu'est-il, comparé à Votre Majesté ? un néant. »

L'opportunisme du réformateur sait bien que si Rome n'autorise pas le divorce d'avec Catherine, un schisme se prépare.

Ce violent montre un sens pratique des événements et des hommes et même de son œuvre lorsqu'il écrit : « Le diable est parmi nous : il m'envoie chaque jour des visiteurs : l'un ne veut pas du baptême ; un autre rejette l'Eucharistie ; un troisième annonce une nouvelle création, un autre ceci, un autre cela. Il n'est pas de butor qui ne prenne ses rêves pour des illuminations. »

On ne dirait pas mieux : il n'y a plus de chef spirituel, mais chacun joue au pontife et dogmatise : l'anarchie succède à l'orthodoxie. Les cent mille bibles allemandes vendues en Saxe, de 1537 à 1574, feront d'innombrables docteurs.

Les protestants ont tâché de faire croire que la Bible n'avait pas été traduite en vulgaire avant le saxon. Panzer compte seize versions littéraires et cinq en vulgaire antérieures à Luther.

En Italie, on trouve les versions de Tavelli, de Voragine, de Manerbi (Venise, 1471). La version toscane des épîtres, et évangiles (1472). A Sienne, on conserve un ancien testament en italien. Chose singulière, la controverse a plus répandu la Bible que la piété !

Les chaires d'hébreu au moyen âge n'avaient d'autre but que l'étude de l'ancien testament ; l'Italie fut la première à imprimer en caractères hébraïques (1488). On demeure stupéfait devant l'idée de la libre interprétation de textes aussi anciens et qui exigent pour être abordés tant de connaissances.

Prenons comme exemple les premières pages de la Genèse : d'après certains critiques, cette cosmologie serait le scénario de la féerie pédagogique que représentaient, avec force machineries, devant les séminaristes d'alors, les pontifes de Memphis ! Selon d'autres, il manque plusieurs chapitres qui précédaient ceux que nous avons et retraçaient la création spirituelle avec l'histoire de la chute de Lucifer : une partie de l'apocryphe d'Henoch nous donnerait la meilleure idée de ce prologue perdu.

Le premier mot offre plusieurs sens. Bereschil veut-il dire « en principe », au commencement, ou « au point de compréhension humaine »? Et le troisième mot, Œlohim, le traduira-t-on par anges ou par Dieu ? Même aujourd'hui, avec la grande et sûre documentation de l'archéologie, le sens flotte.

« En épousant Bora, j'ai voulu faire rire les anges et pleurer les démons. » Ah ! la singulière justification.

Cette nonne de vingt-six ans avait été enlevée du couvent de Nimptschen par un conseiller de Torgau.

Les *Tisch Reden* ou propos de tables sont la meilleure source pour connaître Luther intime; le théologien nous échappe, par ses contradictions : il étend le catholicisme sur le lit de Procuste et coupe ce qui dépasse, sans autre motif que son état d'humeur. On cherche longtemps ce qui peut lui être propre, sans le découvrir .De même qu'il lance bulle contre bulle, il nie parce que Rome affirme et prend le contrepied, par hostilité pure, comme adversaire. Il proteste à propos de tout, sans suite, sans cohésion, et on découvre dans ses écrits presque autant de contradictions que parmi ses disciples, et Dieu sait si chacun s'est fait faute d'innover et de certifier à l'aventure !

Il croit au Christ et aux mérites de la Passion, mais il corrompt immédiatement cette notion par la justification sans les œuvres, qui est certainement la pire immoralité de l'histoire religieuse. L'Egypte comme l'Inde, la Babylonie comme la Perse, et Krisnah comme Plotin ont toujours enseigné le salut par les œuvres : or, un principe commun aux communions les plus diverses a bien de l'autorité; le raisonnement l'appuie encore.

Cette théorie, exclusivement polémique, abolit non seulement la légitimité des indulgences, mais les sacrements et les rites : et ce caractère polémique lui ôte tout intérêt : il était inutile de demander à Luther : « Que pensez-vous sur ce point? » il pensait le contraire de l'enseignement romain, de telle sorte que, dans sa version biblique, à des centaines d'endroits, il traduit mal pour traduire autrement que la Vulgate. Emser l'accuse de falsifier le texte.

Les *Antilogies* de Luther par Jean Faber sont fort curieuses ; il cite Arius, Manès, Scot, Huss et retrouve ainsi tous les dires du réformateur.

A Leipzig, Luther compare l'homme à une scie. Eck observa en riant qu'elle criait, et l'auditoire s'amusa. Le docteur ailleurs comparera l'homme à la femme de Loth pétrifiée. La théorie du serf arbitre, selon le système luthérien, est l'opposé du libre arbitre : la nécessité est notre principe actif. « Quant à moi, m'offrît-on le libre arbitre, je n'en voudrais pas non plus que de tout autre instrument qui pourrait aider à mon salut. Après tout acte réputé parfait, un doute me resterait toujours.

« Mais comme Dieu s'est chargé de mon salut indépendamment de mon libre arbitre et qu'il a promis de me sauver par sa grâce, sans le concours de mes œuvres... Dieu ne nous imputera pas le plus ou moins de mal que nous aurons commis. »

Si on prenait le soin de ranger sur deux colonnes les opinions luthériennes et les romaines, on apercevrait, d'un seul coup d'œil, le procédé révolutionnaire.

Le sorcier, pour nommer l'esprit du mal, écrit le nom de Dieu à l'envers. Demandez-lui quelles œuvres agréent au prince des ténèbres, il vous nommera le vice directement opposé à la vertu ; la messe noire se disait à rebours, commençant par Amen.

Le Dr de Wittemberg ne peut revendiquer qu'une originalité : c'est d'avoir dit à Mélanchton : « Sois pécheur et pèche fortement, mais plus fortement encore crois et te réjouis dans le Christ. Il suffit que nous connaissions l'agneau qui ôte les péchés du monde, quand bien même, le même jour, nous commettrions mille et mille homicides, mille et mille adultères. » Cela est original, à la façon de la démence. Et qu'on veuille bien le remarquer, ce fulminateur des indulgences conçoit la suprême indulgence. « L'homme ne saurait perdre son salut, même quand il le voudrait, par toutes sortes de péchés, à moins toutefois qu'il refuse de croire ; car à l'exception des péchés contre la foi, rien ne peut lui fermer la porte du ciel. »

« Repentir, confessions, satisfaction, tout cela te rendra malheureux si tu te reposes sur les vaines pratiques de la superstition romaine. »

Les conséquences morales de cet enseignement sont telles que personne n'ose les déduire.

La foi donne le salut et aussi le sacerdoce; tout homme est élu parce qu'il est homme, et parce qu'il est homme, il est

prêtre. Des écrivains célèbres, le seul qui, à chaque instant, vous force à relire, pour bien s'assurer qu'on n'a pas été distrait ou que le livre est sérieux, est ce même augustin qui a bouleversé l'Occident et qui n'apparaît plus à ses spectateurs que dans une pénombre béatique. Si on leur cite quelques phrases du fondateur, ils les repoussent comme des inventions papistes.

Pendant quinze ans, Luther s'assit à une table de l'Aigle Noir, auberge de Wittemberg, et devisa jusqu'à dix heures avec ses disciples, devant des chopes pleines de bière d'Eimbeck.

Il ne voulait ni boire, ni manger avec les juifs. « Laissez la Bible, ô juifs ; ce qui est caché sous la queue du cochon, voilà votre Bible ; ce qui en tombe, voilà votre pain et votre vin, mes bons prophètes. »

Il regarde S. Jérôme comme un hérétique, car il parle de jeûne, de virginité, de célibat. S. Augustin n'avait pas la vraie foi. Les Pères sont des imbéciles qui n'ont écrit que des fadaises sur le célibat ; Sadolet n'entend rien à l'Ecriture.

Quelle suite de jugements inexplicables on formerait avec les sentences du moine saxon ! Il donne l'impression d'un sultan de la théologie qui aurait des « bon plaisir » pervers et enragés, qui met les traditions à la torture et décapite les dogmes, avec une étonnante fantaisie.

Il a fallu que les intérêts fussent bien puissants pour qu'on écoutât sérieusement tant de folies.

Au seizième siècle, se produisit, comme à la fin du XVIIIe, ce phénomène de stupeur qui livra l'ancienne France a une horde de brigands : Erasme se conduisit comme un gentilhomme de 93, envers le terroriste religieux.

Danton connaissait peu sans doute la vie de Luther ; elle porte la fameuse devise : « de l'audace, de l'audace et encore de l'audace. » Jamais un homme n'imposa si fortement sa volonté sur un terrain aussi peu propice à la fantaisie. Les hérétiques antérieurs, d'une timidité extrême, se contentèrent d'un point de contestation : le Saxon fit table rase du catholicisme.

Au concile de Trente, le cardinal de Lorraine s'écriait : « C'est par notre faute qu'est survenue cette tempête, jetons-nous à la mer ! » Tout le monde était d'accord dans l'Eglise qu'une réforme s'imposait : une réforme disciplinaire : il

fallait changer les mœurs, à un moment de désobéissance générale.

Les révolutions se produisent lorsque leurs éléments ont mûri pendant des siècles. A tort ou à raison, le haut clergé allemand n'était pas aimé du peuple et la noblesse convoitait les biens d'église : ajoutez à cela les gens pour qui le désordre est une amusante débauche et les badauds que séduit toute parade, il ne restera à Martin Luther que son audace.

Il livra le clergé aux nobles, il créa un mouvement où les ingénus s'enivrèrent et où les mauvais drôles s'ébattirent.

Je ne crois pas que le peuple ait compris qu'on lui promettait le ciel sans œuvre et le sacerdoce sans préparation : c'eût été là un appât singulièrement fort et d'une commodité incomparable pour les pires passions.

Nous avons tous connu des communards et des boulangistes qui mourront sans savoir pourquoi ils pactisèrent d'abord avec les énergumènes et ensuite avec un si pâle agitateur. Ne cherchons pas les motifs humains trop haut : de tout temps, il y eut une disponibilité sociale prête à marcher sous le premier souffle d'agitation, et au spirituel comme au temporel. En temps ordinaire, ces éléments restent inaperçus dans le mouvement régulier des institutions. La rue est pleine de gens pressés qui semblent courir à un but; à la moindre circonstance ils oublieront leur affaire pour grouper leur curiosité ou leur clameur.

C'était un attroupement bien explicable que celui qui se pressait autour d'un simple moine brandissant sa fronde contre le géant catholique. Il parut héroïque, quoiqu'il n'ait pas couru de vrais risques.

La badauderie occidentale ne réfléchit pas un instant que l'Eglise était affaiblie par des fautes séculaires. Elle vit un Titan vainqueur de l'Olympe : les compatriotes du Titan s'enorgueillirent, le nord abaissait enfin la midi détesté; un germain exterminait l'œuvre latine.

Les historiens dirent à l'envi que la réforme fut l'œuvre du rationalisme : à étudier Luther et ceux qui lui survécurent, on ne trouve que de l'illuminisme et de la passionnalité. Le docteur de l'inspiration individuelle et du serf arbitre est un mystique : chacune de ses paroles contredit Aristote et l'expérience; c'est

le poète insensé, le mage noir du catholicisme; il disputa furieusement et ne raisonna jamais.

L'œuvre philosophique de la Renaissance ne préparait nullement le protestantisme : la doctrine médicéenne n'englobait qu'une élite si restreinte, si aristique, une académie plutôt qu'une secte.

Quelles ont été les conquêtes du Saxon? Les races lentes, lourdes et froides du Nord, qui ont cru s'émanciper du génie latin et reconquérir leur autonomie, en rejetant le catholicisme.

Pour un aristotélicien, Luther est un fou; pour un platonicien, il est pis encore, car il dédaigne la tradition. Pour un Allemand, Luther proclame les droits de l'homme en matière de foi, il distribue le bonnet de docteur, comme la France plus tard distribuera l'autre bonnet... de galérien.

L'autorité semble illégitime dès qu'elle perd le prestige des bonnes mœurs, et partout et toujours, on a saisi les prétextes de désobéir. A ces facteurs, dont l'énumération serait longue, il convient d'ajouter un ardent désir de décentralisation.

La Rome de Léon X, comme l'Athènes de Périclès, absorbe à la fois l'or et l'attention de l'Occident : que d'intérêts et de passions se trouvent ainsi lésés! Il appartient à l'annaliste politique de faire la véritable histoire du protestantisme. Le terrain des combats semble théologique; on se mitraille de textes et la Bible invoquée des deux côtés semble l'enjeu. Illusion! L'individualisme, sage et harmonieux chez les humanistes, descend dans la rue, et ameute les écoliers et le peuple, il veut régner avec le réformateur : les étendards les plus nobles ont un envers moins décoratif; c'est bien la foi qui inspira les croisades, mais aussi l'esprit d'aventures, la soif de l'inconnu, un mirage de fortune romanesque, peut-être à l'insu des croisés eux-mêmes.

Combien de réformés crurent travailler au règne de la vérité, alors qu'ils satisfaisaient seulement leur tempérament et d'obscurs désirs!

Comme type d'ambition spirituelle, Luther n'a qu'un pendant dans l'ambition politique, César Borgia. Le condottiere rêvait l'unité italienne, l'hérésiarque s'acharna contre l'unité occidentale. Chez les deux, même acceptation du moyen pervers, même absence de sens moral, et le nombre de cadavres et le monceau des ruines ne peut se comparer : car l'apogée de la

Réforme fut le sac de Rome par les Impériaux, en majeure partie luthériens : la soldatesque s'acharna sur les prélats, tortura les cardinaux, les mutilant et coupant le doigt pour prendre l'anneau.

Luther marié fut bon époux et oncques n'occit personne; mais si on examine son rôle dans la guerre des paysans, on découvre qu'il fut le véritable auteur de la boucherie de Franckenhausen. Cent mille morts, sept villes démantelées, mille monastères rasés, trois cents églises en cendres, en deux années : voilà qui dépasse les exploits de M. de Valentinois!

Le docteur saxon méprisait le peuple, et comme, sous sa plume, les idées se colorent vivement, il faut bien les tenir pour explicites. « A l'âne du chardon, un bât et le fouet ; aux paysans, de la paille d'avoine. Ne veut-il pas céder ? le bâton et la carabine ; c'est le droit ; si on ne fait pas siffler l'arquebuse, ils seront mille fois plus méchants. »

La politique de César Borgia était plus démocratique; ses mandataires criaient d'abord : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières. » Tigre ou dragon, il dévorait les autres monstres de son espèce; sauf dans les pillages, sorte de feux attribués à ses soldats outre la solde, il prenait si réellement le parti du peuple que celui-ci le tenait pour un libérateur. Les populations n'acceptèrent pas volontiers de rendre les places aux envoyés de Jules II.

Ecoutons encore les accents de cet apôtre de la liberté.

« Un rebelle ne mérite pas qu'on fasse avec lui de la logique. C'est avec le poing qu'il faut répondre, jusqu'à ce que le nez saigne ; les paysans ne voulaient pas m'écouter, il fallait bien leur ouvrir les oreilles, à l'aide du mousquet. Qui ne veut pas ouïr un médiateur armé de mansuétude ouïra le bourreau, armé de son coutelas, j'ai très bien fait, moi, de prêcher contre de pareils drôles la ruine, l'extermination, la mort... L'Ecriture les appelle des bêtes fauves. Si vous laissez les paysans devenir des seigneurs, le diable sera bientôt l'abbé du monastère. »

D'une main, il écrit aux nobles : « Si les paysans ne s'étaient pas levés, d'autres seraient venus... Dieu veut vous châtier, mes bons seigneurs : ces pays qui s'insurgent contre vous, c'est Dieu même qui vient vous visiter dans votre tyrannie. »

De l'autre, il mande aux paysans : « Que serait le monde, si vous triomphiez : un repaire de brigands. Vous voulez vous affranchir de l'esclavage ? L'esclavage est aussi vieux que le monde. Abraham avait des esclaves et saint Paul établit des règlements pour ceux que le droit des gens a réduits en servitude. » Il affirme que les droits de pêche, de chasses, de pâturages, sont bien réglés.

Enfin, écoutez la marche féodale de Franckenhausen. Jamais la férocité n'a atteint ce lyrisme :

« Allons, mes princes, aux armes, frappez. Aux armes ! Percez. Les temps sont venus, temps admirables où, avec du sang, un prince peut gagner plus facilement le ciel que nous avec des prières.

« Frappez, percez, tuez, en face, ou par derrière, car il n'est rien de plus diabolique qu'un séditieux. C'est un chien enragé qui vous mord, si vous ne l'abattez.

« Si vous succombez, vous êtes martyrs devant Dieu, parce que vous marchez dans son verbe ; mais votre ennemi, le paysan, s'il succombe, n'aura en partage que la Jéhenne éternelle, parce qu'il porte la gloire contre l'ordre du Seigneur ; c'est un fils de Satan. »

Le plus mince manuel enregistre l'exclamation du légat du Pape, au massacre albigeois : « Dieu reconnaîtra les siens ! » quoique rien ne démontre qu'elle ait été prononcée ; et ce texte de Luther ne figure nulle part ou dans des ouvrages spéciaux hors de la commune portée. On citera : « Pauvre violette, quel parfum tu exhales : il serait encore plus doux si Adam n'eût pas péché ! Rose, tes couleurs brilleraient d'un plus vif éclat sans la faute du premier homme ! Et que serais-tu donc, si notre père n'avait pas désobéi au créateur ? » Le révolutionnaire présente très souvent un coin idyllique et l'allemand aussi : cela n'empêche nullement de commander les pires hécatombes, et cela suffit à faire écrire cette billevesée :

Un crapaud secouru pèse un monde opprimé.

Il n'y a plus aujourd'hui en présence que l'orthodoxie romaine et la philosophie comparée qui fleurit sous les Médicis. C'est précisément la Renaissance, tant calomniée, qui rendit la

réforme inutile : c'est elle qui affranchit la recherche des lisières dogmatiques et, remarquons-le, sans les déchirer.

La Renaissance ressuscita la tradition ; elle ouvrit la gentilité et ses trésors à l'esprit chrétien comme elle ouvrit son palais du Vatican aux dieux païens, œuvre de paix et de synthèse, digne d'une doctrine sûre d'elle-même et qui se considère avec justice comme l'entier accomplissement des promesses et la réalisatrice des antiques espérances.

La nuit du 4 août 1789, qui vit l'abandon volontaire des privilèges, constitue à elle seule la Révolution française : après il n'y a que de la boue et du sang.

L'humanisme opéra, à peu près, le même effet ; il obtint de l'orthodoxie l'abandon de son privilège et on put tout dire, et nier la donation de Constantin comme traduire librement le texte hébreu. Ce fut donc la Papauté qui émancipa la pensée, qui fomenta ses nouveaux développements, qui sacrifia son autorité à la liberté intellectuelle.

Il n'est pas vrai que la vérité philosophique ait attaqué la vérité religieuse : personne n'ignora et ne dédaigna autant les anciens penseurs que l'autodidacte de la Wartburg.

Si on veut bien examiner son opinion majeure empruntée à Tauler, on reconnaîtra seulement une théorie du cloître transportée dans la vie et y produisant l'absurde.

Le contemplatif peut, dans un paroxysme d'humilité, nier ses mérites et n'espérer que dans la grâce. Ce sentiment éperdu comme enseignement aboutit à l'irresponsabilité et au fatalisme moral.

Ouvrons au hasard un des livres les plus purs : *l'Imitation* : « Préfère toujours une autre volonté à la tienne. » Cela s'entend de la vie claustrale : ce précepte, jeté dans le monde, entraînerait les pires désordres. Luther retarda de plus de trois siècles sur son temps par son illuminisme, sa fréquentation du diable, son piétinement d'ours devant la Bible ; c'est un esprit du Moyen-Age, avec le tempérament d'un conventionnel.

Il commença son apostolat, avant d'avoir réfléchi ; il voit Rome en visionnaire, il note que les maris italiens sont peu empressés auprès de leurs femmes, que les prêtres disent la messe trop vite, il voit dans les rues des statues de femmes avec les insignes de la Royauté : d'après la statue, il notera que cette papesse est une Agnès de Mayence qui succéda à Léon VI

en 857 et accoucha dans la rue où on voit son effigie. « Vraiment », ajoute t-il, « je suis étonné que les papes la laissent subsister. C'est Dieu qui les frappe d'aveuglement. » Tout de suite il qualifie Aristote « ce maître en diable ». L'expression suffit à prouver qu'il rejetait toute philosophie.

Après l'humanisme qui doit être défini une confluence des anciennes doctrines vers le fleuve catholique, il ne restait plus qu'une découverte à faire, qu'une méthode à restaurer : celle d'Archimède, que nous appelons la méthode expérimentale. Ceux qui la représentent de nos jours s'efforcent de l'opposer à la religion, et en son nom ils nient l'ordre spirituel.

Son fondateur, qui n'est pas Galilée, mais Léonard de Vinci, écrivait, avant 1500 : « Je laisse à part les lettres couronnées (sacrées) parce qu'elles sont la suprême vérité », et à côté : « La nature commence par le raisonnement et finit par l'expérience; il nous faut procéder autrement et commencer par l'expérience et par elle découvrir la loi(1). » — « Si, comme eux (les humanistes), je n'allègue pas les auteurs, plus haute et plus digne sera mon allégation, l'expérience maîtresse de leurs maîtres. » « La vérité n'a qu'un seul terme et ce terme une fois trouvé, le litige se trouve détruit à jamais : les vraies sciences sont celles que l'expérience a fait pénétrer par les sens et qui, sur de vrais principes connus, procède méthodiquement et, par une suite régulière, arrive à conclure, comme on le voit, dans les mathématiques. »

La foi de Luther est à la fois fanatique, superstitieuse et fantaisiste : il veut la mort du dissident et, ne maniant que la plume, il insulte avec des termes d'ivrogne : l'intolérance jaillit à chaque ligne; le diable joue dans sa vie un personnage vraiment anachronique; sa critique du catholicisme n'a ni bases, ni suite; c'est un assaut rageur, aveugle; il crache, il vomit comme une bête d'Apocalypse.

L'esprit est faible, affreusement borné, il ne sait pas l'histoire, ignore totalement la littérature ecclésiastique et les sources de la Bible; mais le tempérament étonne par sa puissance destructive; véritable « tape dur » de l'hérésie, il intéresse, il entraîne. Sainte ou impie, sa colère voit plus rouge que celle des autres hommes : espèce de taureau vainqueur dans une arène théologique, il n'a que sa force d'élan, il fonce avec

(1) Textes choisis de Léonard de Vinci, § 214 et § 132.

furie : il ne se lasse pas et meugle d'une façon terrifiante. Sa grossièreté le sert et déconcerte le prélat italien comme l'homme en carmagnole méduse le gentilhomme de Versailles.

L'époux de Catherine de Bora offre un autre aspect : cet homme bouillant de passions a une vision étonnante de la psychologie et un sens politique des événements tout à fait surprenant : et, chose rare chez le fourbe, il ment avec ampleur et sur un mode biblique qui étourdit même le lecteur averti : il faut le surprendre, par exemple, dans ses rapports avec le roi d'Angleterre pour reconnaître l'homme d'État, caché derrière l'énergumène. Le moine qui enleva la moitié d'Europe au catholicisme ne fut que la torche jetée en forêt. Dès 1535, Paul III commença ce qui fut achevé sous Pie V, le catholicisme resta la religion occidentale et, depuis le concile de Trente, de nouveaux prestiges lui ont rendu son hégémonie.

Comme on a eu tort de ne pas conserver le *prétendûment* de Bossuet et même de laisser le nom de réforme à une révolution de races. Marier les pasteurs, ce n'est point réformer les mœurs des clercs, mais les laïciser ; abolir les sacrements ne peut s'entendre de leur meilleure pratique ; ni rejeter les Pères comme un retour à la primitivité : quelle façon radicale de purifier les rites, en les supprimant.

Le protestantisme n'a plus su écrire, dès qu'il s'est agi de faire œuvre de paix ; aucun ouvrage portant son estampille n'a conquis le suffrage des humanistes. Ils sont restés fidèles à cette religion humaine qui les accueillit.

Ce qui rend difficultueux un jugement sur le Luthéranisme, c'est que désormais la Bible ne fournira plus à aucune communion les textes d'une polémique ; l'hérésie théologique, si elle se produit, ne sera qu'une opinion individuelle sans écho populaire.

Les phrases du Vinci forment la charte du positivisme initial et se présentent pures de toute hérésie. Léonard reconnaît la vérité spirituelle dans l'orthodoxie ; il se tourne vers la création et il adorera le créateur dans ses œuvres ; le mystère qu'il veut percer est celui des harmonieuses lois cosmiques.

J'évoque ici le maître de la *Joconde* pour montrer que les esprits de lumière se reconnaissent à leur action bénéfique. Non seulement l'instaurateur de la méthode expérimentale vénère l'Ecriture et se montre plus que croyant, pieux, mais,

avec une charité plus forte que le souci de sa gloire, il ne publie pas sa découverte, il juge qu'étant prématurée elle serait un élément de trouble, et nous ne savons que depuis une vingtaine d'années le nom du véritable initiateur du déterminisme expérimental.

Comme puissance et originalité de pensée, comme émancipateur des intelligences, qu'est-ce que Martin Luther, auprès d'un Léonard ?

L'humanisme fut utile; la doctrine expérimentale l'eût été également, puisqu'on y est arrivé, par une évolution logique.

Il était fatal que l'Occidental comparât les anciennes versions de la vérité à celle qui lui est propre, et qu'il en fît la preuve, en évoquant les témoignages du passé.

Il était nécessaire que l'étude phénoménale s'isolât de toute solidarité dogmatique, parce que la science en accroissement perpétuel ne saurait accommoder son activité avec l'immuabilité du dogme. Certes, il a fallu une étrange perversité pour que la pénétration des lois cosmiques tournât contre le créateur et qu'à mesure que la nature déposait en faveur de Dieu les hommes l'aient d'autant moins senti. Ce sont là des accidents de transition, des accès de malice et d'infatuation.

Un savant qui conclut contre la spiritualité usurpe sans compétence sur l'autorité théologique et un croyant qui conclut contre la tradition s'appelle un séditieux.

La tradition est le nom ancien et sacré de l'expérience : voilà pourquoi le protestantisme, si important comme fait, n'appartient pas à l'histoire des idées. La prétendue réforme protestante ne tient aucune place dans l'évolution de l'esprit occidental ; en la supprimant, on ne ferait aucun vide sur le plan spirituel : elle était donc inutile.

PÉLADAN.

LA PLAINTE

O la fleur qu'on ne peut cueillir sans la froisser !
Amour, douceur amère éclose sur la lèvre,
O paradis menteur que promet le baiser,
O mains trompeuses, mains dont la caresse enfièvre !

Deux âmes étaient sœurs par des désirs pareils :
Elles faisaient penser aux belles matinées
Qui se suivent parfois sous les premiers soleils,
Dans la robe d'azur des heures fortunées.

Deux âmes étaient sœurs par un noble tourment :
Harmoniser leur vie aux songes des poètes,
Et, plus haut que le choc des humaines tempêtes,
Loin du monde s'aimer près de Dieu seulement.

Deux âmes étaient sœurs : une même tristesse
Posait sur leur beauté l'ombre d'un rameau noir,
Quand le visage ému des choses, dans le soir,
S'effaçait, ainsi qu'un ami qui vous délaisse.

Deux âmes étaient sœurs : sentiments et pensers
Autour d'elles créaient une molle atmosphère
Où s'immergeaient leurs corps, chastement caresses,
Comme deux nénuphars dans une source claire.

Deux êtres s'adoraient, vierges encor d'aveux,
Charmés d'un trouble égal, mais les lèvres lointaines :
La brise n'osait pas emmêler leurs cheveux,
Ni même unir dans l'air leurs craintives haleines.

O rêves respirés comme des lilas blancs,
O bonheurs infinis nés d'une frêle cause !
Espoirs légers au cœur comme un vol qui se pose :
Ramiers peureux parmi des feuillages tremblants.

Eveil des sentiments sur la neige de l'âme,
O pensers devinés sous la gaze des mots,
Comme on devine au loin, baignés de rose flamme,
Dans les ciels des matins, la grâce des coteaux !

Parmi des lys et des blancheurs surnaturelles,
Aveuglé de splendeur au seuil du paradis,
L'amour songe en secret aux bonheurs interdits,
Sans essayer encor l'audace de ses ailes.

O désirs chastement voilés par le respect :
Tels des cierges dressant leur flamme palpitante,
Dans l'église où la faim mystique se repaît,
Sont voilés par l'encens d'une brume flottante.

O noces de l'esprit dans l'immatériel,
Enlacements dont l'âme est la céleste couche !
Les sens sont ignorants du tumulte charnel,
La bouche ne sait pas la tiédeur de la bouche.

Le cœur s'ouvre tout grand au délice inconnu,
Comme la rose s'ouvre au vent qui la visite,
Mais la main ne veut pas effleurer le bras nu,
Et le doigt à frôler le bout du doigt hésite !

Or, voici qu'un matin le corps aussi s'émeut !
Miracle, l'être aimé quitte sa forme d'ange,
Sa grâce semble moins inaccessible au vœu ;
Hélas ! chaque baiser la rapproche et la change.

Les vers suaves lus hier avec des pleurs
Ne savent plus rouvrir la secrète fontaine,
Ni mêler à l'esprit la gaîté des couleurs,
Et le couple enlacé les reconnaît à peine.

La même fleur n'est plus la même aux mêmes yeux;
Un charme maléfique a flétri la corolle,
Qui pour le rêve était un reposoir soyeux,
Et l'âme ne sait plus chanter dans la parole.

Le cœur est près du cœur et les doigts sont unis,
Mais on pleure en secret les ivresses premières;
Les mêmes horizons ne sont plus infinis,
L'attrait d'un ciel lointain n'est plus sous les paupières.

La myrrhe des baisers parfume les instants...
Aussi facilement que l'onde rejoint l'onde,
Les amants bienheureux mêlent leurs corps contents,
Mais pour eux ton sourire est éteint, ô Joconde !

La musique n'est plus la reine de leurs sens :
Leur amour étonné, devant un paysage,
Rappelle vainement des prestiges absents.
L'univers a changé de forme et de visage.

Alors, tandis que meurt la Beauté de jadis,
Chaque jour plus meurtris par l'effort qui les blase,
Ils cherchent, regrettant les candeurs de l'extase,
Dans leur chair confondue un autre paradis.

A. DROIN.

LE VRAI FÉMINISME
PROVOQUE-T-IL LA GUERRE DES SEXES?

L'article sur l'*Incompatibilité des sexes*, paru dans le n° du 1er août, sous la signature de Mme la baronne Charles de Benoist, m'a paru si pessimiste et si affligeant pour l'avenir de notre pauvre humanité que j'ai demandé l'hospitalité du *Mercure de France* pour rassurer ses lecteurs quant aux tendances réelles du féminisme et des féministes.

Certes, l'homme et la femme sont très différents par leurs qualités et leurs défauts, et cette différenciation augmente à mesure qu'on s'élève dans l'échelle de la civilisation; mais est-il exact que cette différenciation accentue entre eux une incompréhension irréductible et une incompatibilité qui tiendrait à leur nature même? Je ne le crois pas, et il me semble que l'auteur n'en a pas fait la preuve. Elle reconnaît que cette incompatibilité ne se constate guère chez les gens du peuple et les petits bourgeois, tandis qu'elle se manifeste chez les mondains et plus encore dans le monde des professions libérales, où se recrutent les féministes. Là, dit-elle, c'est le luxe qui est le principal ennemi du foyer. L'homme y est élevé pour le travail, la femme pour les plaisirs frivoles ; le luxe augmente les besoins au delà des ressources, d'où exigences jugées de part et d'autre excessives, incompréhension et rancunes.

Mais d'après l'argumentation de l'auteur elle-même, ce n'est pas le haut degré de culture qui cause alors le dissentiment des époux, c'est au contraire l'absence de culture suffisante, c'est l'éducation à rebours qu'a reçue la femme, et il est étrange de se baser sur ce point pour prétendre que l'homme et la femme sont des ennemis instinctifs dont le féminisme déchaîne les rancœurs.

Il y a, en vérité, des féministes qui prêchent la guerre des sexes, comme le dit Mme de Benoist ; mais si, comme elle-même veut l'établir, il régnait entre les deux sexes un antago-

nisme profond et inévitable, les féministes qu'elle accuse ne feraient qu'appliquer la théorie qu'elle émet !

Pour notre part, nous préférons une autre théorie féministe plus pacifique et beaucoup plus générale : celle qui préconise l'entente fraternelle des sexes pour améliorer peu à peu leurs rapports sur le terrain économique et dans la vie morale.

La baronne de Benoist considère le féminisme comme malfaisant dans son ensemble, mais ne paraît pas s'en faire une idée bien nette. Elle lui en veut d'avoir fait découvrir à la femme qu'elle était à plaindre et d'avoir transformé la « victime » en « adversaire ». Elle lui reproche de se recruter surtout parmi les femmes « qui n'ont pu atteindre au mariage », d'inculquer à la célibataire la prétention de vivre de son travail, de pousser tout le monde à l'union libre et beaucoup d'autres choses encore ; si bien qu'il serait impossible, dans l'espace d'un article, de blanchir le féminisme de toutes les nombreuses accusations dont elle l'inonde. Bornons-nous à en essuyer les taches les plus noires.

L'auteur semble croire que le principal but du féminisme est de propager l'union libre. C'est généraliser par trop les tendances de certaines personnalités féministes et restreindre en même temps leur sphère d'activité. Il ne faut pas oublier que les féministes se recrutent parmi les femmes—et les hommes—de toutes les opinions, depuis l'extrême gauche jusqu'à l'extrême droite. Il est bien notoire que le Féminisme Chrétien de France, que dirige Mlle Marie Maugeret, est nettement hostile à toute mesure relâchant le lien conjugal. Même à gauche, le Congrès des droits civils et du suffrage des femmes tenu à Paris en juin dernier a rejeté le divorce par consentement d'un seul. Il est donc inexact de dire que le féminisme, dans son ensemble, préconise l'union libre.

L'auteur demande : « Est-ce œuvre bienfaisante que de mettre aux lèvres de la femme des revendications insatisfaisables et, dans le cœur, la haine d'un joug dont rien, cependant, jamais, ne pourra l'affranchir ? » Nous sommes d'accord avec elle pour répondre que la haine est toujours néfaste et que, d'autre part, toutes les lois du monde ne pourront empêcher la femme de dépendre de l'homme dans une certaine mesure par le seul fait des charges qu'entraîne la maternité. Mais faut-il en conclure que l'état actuel de nos lois et de nos mœurs est si

parfait qu'il soit impossible de les perfectionner? Où Mme de Benoist a-t-elle acquis la certitude que, dans le passé, la femme a « subi le joug parfois despotique de l'homme sans en percevoir ni humiliation ni souffrance » ? On a une tendance à formuler sur la destinée féminine deux conceptions trop simplistes : d'un côté, la femme du Passé, aimée, soumise et heureuse ; de l'autre, la femme de l'Avenir, orgueilleuse, indépendante et isolée. La vie réelle est plus complexe. La femme « du Passé » n'a pas eu une destinée uniforme ; sa condition a changé au cours des siècles, s'est améliorée lentement à mesure que s'élevait le niveau de la civilisation. La situation actuelle de la femme est une étape, une transition entre le passé d'hier et l'avenir de demain, qui lui-même préparera l'avenir meilleur d'une civilisation plus haute.

Que la femme d'aujourd'hui, plus développée que ses aïeules, prétende à une part plus grande dans la gestion des intérêts de la famille, rien de plus naturel. Mais c'est une erreur encore de la part des antiféministes de restreindre le féminisme à la question du mariage et de la situation de l'épouse vis-à-vis du mari.

Mme de Benoist est bien persuadée que toutes les vieilles filles le sont restées faute de charmes et que toutes en sont aigries au point de prendre l'humanité en grippe. Elle les appelle « ces inadaptées de la vie que des tares constitutionnelles ou de spéciales circonstances ont empêchées de trouver place au soleil de la civilisation ». Pauvres célibataires ! Elles sont plus de deux millions en France ayant coiffé sainte Catherine (1), trop nombreuses en vérité pour que le terme de « circonstances spéciales » s'applique à leur cas; alors, quoi ? Toutes affligées de tares constitutionnelles? C'est un joli compliment pour leurs parents! — Et si vraiment notre civilisation (que la baronne de Benoist calomnie un peu) refuse aux femmes non mariées leur place au soleil, cela prouve qu'elle est fort en retard et que les « inadaptées » ont grandement raison de vouloir conquérir, elles aussi, une place au soleil. Ou bien, la femme ne pourrait-elle être civilisée — ou prendre part à la civilisation — que par la grâce d'un mari ?

(1) Si, au lieu de ne compter que les célibataires de plus de 25 ans, on les dénombre à partir de leur majorité, on en trouve 2.622.000. (Louis Frank : *Education domestique des jeunes filles.*)

Nous trouvons froidement cruelle cette conception très païenne qui fait bon marché de la destinée individuelle de la femme. On pourrait objecter, d'ailleurs, que la *vieille fille* est un produit exclusif de la civilisation, puisque chez les barbares la jeune fille devient femme dès qu'elle est nubile.

Mme de Benoist dit encore que « jamais la femme heureuse, aimée, n'aura l'idée de s'insurger contre un joug qui est son bien le plus délicieux ». Ceci n'est pas nouveau; les égoïstes sont légion : « Quand tout va bien pour nous, pourquoi songer aux autres? » Mais ce n'est pas absolu. Il existe des femmes heureuses et aimées, qui ne s'insurgent pas personnellement contre un joug que leur époux ne leur fait pas sentir, mais qui ont assez de cœur pour trouver odieux que d'autres femmes puissent être victimes des abus de pouvoir de leurs maris, avec la complicité de la loi.

En général, cependant, les femmes qui s'occupent le plus activement de féminisme sont des célibataires. Quoi d'étonnant à cela puisque les isolées sont les premières à souffrir des lacunes de notre organisation sociale? Que la jeune fille qui doit gagner sa vie toute seule s'insurge contre les entraves que lui oppose une société encore inadaptée à des difficultés nouvelles, rien de plus légitime. Il n'y a pas là de quoi justifier le sombre tableau que l'auteur nous trace de la société de demain : « Partout désormais, dans les chemins où il marche, l'homme la rencontrera hostile, défiante, agressive, le suivant, l'entravant, le dépassant même... » Là comme en tout, le salut n'est ni dans l'oppression ni dans la guerre, mais dans l'*union*, dans l'entr'aide mutuelle, dans la recherche persévérante des moyens de diminuer pour tous l'âpreté des luttes économiques.

Puisque beaucoup d'hommes, par égoïsme ou par pauvreté, refusent de se marier, puisque beaucoup de jeunes filles, même charmantes, — même jolies! — ne connaîtront pas la douceur de fonder une famille, puisque trop souvent le foyer même n'assure pas à celles qui y règnent la sécurité du pain quotidien, ne blâmons pas le féminisme de vouloir les préparer à une destinée indépendante, pour qu'elles puissent gagner honnêtement leur pain, sans être à charge à la société. Le but des féministes est non pas de les détourner du mariage, mais de leur donner la possibilité de vivre seules. Il faut être

étrangement pessimiste pour croire que la nature perdra ses droits et que les femmes renonceront aux joies du foyer parce qu'elles tiendront des diplômes ou des outils. La femme continuera d'aimer et d'être aimée, quelles que soient les lois qui la libèrent ou l'oppriment, et en dépit de toutes les incompatibilités accidentelles qui pourront la séparer de l'homme.

LOUISE VAN DEN PLAS.

SAINTE ESTELLE

—

I

Je toussai. Elle ne baissa pas les yeux vers moi. Une buée voilait ses bésicles; des faux-jours faussaient les vitres et les doublaient de mica ; mais elle ne s'étonnait point de ne pas voir. J'allai à la fenêtre et ne toussai plus.

Au bas de l'horizon, rabotée de neuf, s'étirait la route mais le pré gondolait, mal tendu. Une brise soufflait de front et je ne voyais des gazons, des roseaux, de la cressonnière que leurs dessous d'acier cendré confondus; mais, de même qu'à fixer le ciel on y fait naître ses étoiles, je découvrais peu à peu dans l'herbe tous ses familiers. Un chat se promenait, s'attardant aux touffes, pour faire croire aux oiseaux qu'il broutait. Les oies dormaient sur une patte, le bout de l'autre, fripé à dessein comme un gant, pendait négligemment de leur gousset, et soudain les voilà qui clament, lançant leur cou et le ramenant en piston de trombone à coulisse, sans ensemble et sans mesure, car ce n'est qu'une répétition. Le chat tourne les oreilles, les contemple avec les yeux d'un pêcheur à la ligne pour les canotiers qui rament sur sa rive, affecte de ne pouvoir les dédaigner son saoul, puis repart, d'un pas dégagé, nouant sa queue pour se rappeler qu'il rage, la traînant bas sur les trèfles, jusqu'au moment où un chardon l'agrippe. Alors il bondit et disparaît. Je me mets à rire.

« Pauvre petit, demande Estelle, tu tousses ? »

Les sons s'étaient accumulés sur son oreille, et elle n'entendait maintenant que le premier arrivé. Mais les autres s'engouffrèrent, à la file.

« Bêtes d'oies, dit-elle, et toi, saint nigaud, qu'as-tu à pouffer ? »

J'en étais sûr. Elle se penche, me prend dans ses bras, et peut-être croit-elle n'avoir ramassé que son tricot, car ses mains font navette de mes cheveux à mon menton, de mes genoux à mes chevilles, tissant autour de moi je ne sais quel filet. Il n'y

a pas à se débattre. Il n'y a pas à ne pas s'assoupir. Je me sens trop las même pour me faire lourd. Un enfant, de la rue, siffiote le même air; un soleil mauvais teint s'étiole sur les chaises cannées et l'écho de l'angélus, si assourdi qu'on dirait la cloche de la paroisse la plus lointaine, où demain déjà se lève, oublie qu'il est écho et se pose, comme un vrai son. Puis, les corbeaux qui volent sur le ciel oublient de remuer les ailes et c'est la bande d'azur qui semble tourner. Puis, midi passé en averse, les ombres dégoulinent des arbustes, en rigoles, bientôt en flaques, et la terre les boit, le soir montant. Puis, claquant la porte, le vent s'engouffre, éteignant et bousculant le soleil, le soufflant sur la chaux des murs, enflant la chambre qui s'arrondit, balançant dans des vases des fleurs qu'il croit vivantes. Estelle se demande si le courant d'air vient de la porte ou de la fenêtre, et, comme je reste grave, elle me sourit. Puis, pour elle, elle soupire.

« Jamais, jamais, fait-elle, je n'irai dans leur couvent. »

Pourquoi lui répondre ? Elle devrait seulement se hâter et prendre le voile dès ce soir, en présence des quinze cents pèlerins qui arrivent pour la fêter, car il y aura demain seize ans que la Vierge lui apparut. Voici l'histoire :

Elle était fille de chambre chez un régisseur de la duchesse Martin et elle allait mourir de la typhoïde. Même à la duchesse les médecins affirmaient qu'elle ne pouvait en réchapper. Un soir, où il s'agissait seulement de savoir si c'était ou si ce n'était pas l'agonie, Estelle vit la Vierge se dresser au pied de son lit, la défendre contre le démon, et tout le reste de la semaine, chaque après-midi, elle revint lutter. On n'a jamais su pour qui les deux adversaires prenaient la malade, ni quelle fille de châtelaine est morte dans la contrée, victime de la confusion. Le jour où le diable fut terrassé, Estelle reprit connaissance. Elle guérit. Dès qu'elle put sortir, la duchesse l'établit dans une petite maison, lui servit une rente, et, avec l'aide du curé, organisa un pèlerinage. La dixième année, un couvent de dominicaines fut fondé et il englobait la chambre sainte. Demain, quinzième anniversaire, on verrait défiler des étrangers de tous les Etats d'Europe. Mais, à mesure que la gloire d'Estelle arrive aux peuples lointains, son propre bourg commence à la mépriser.

Pour moi, je crois bien que je ne l'aime plus. Je passe mes

journées chez elle, parce qu'elle est notre voisine, parce que sa sœur était notre cuisinière et fut fidèle quand ma mère mourut. Et, d'ailleurs, elle n'a qu'à s'occuper de moi ; mais je ne l'admire plus, et je ne suis plus fier, quand la procession passe, d'être assis sur ses genoux. Je n'aime pas la voir quémander des bonbons à tous les épiciers ; je n'aime pas ce chien pelé, qui l'escorte partout, comme si c'était saint Roch qui lui était apparu ; je n'aime pas ces yeux où s'appuyèrent les lumières des lumières et qui, au moindre reflet, se mettent en quête. Allumez une allumette, et elle vous regardera. Parfois, pour dénicher les nids, nous partons ensemble, à travers champs. Les petits tas d'engrais et de marne s'espacent et dorment, par troupeaux, les naseaux fumants ; les sillons s'écartent de l'horizon en éventail, et il fait frais, des vaches se lèvent sur notre passage, mal à l'aise, croyant que l'herbe a des plis ; aux places où l'on répandit trop de guano le blé se rue par taches plus drues et plus foncées, et l'on se demande quelles ombres de nuages tombent ainsi, de plus haut que le ciel, qui est bleu. Je vais. Mais Estelle furette dans les meules, s'attarde à raccrocher les barrières, et cueille en cachette des fruits qu'elle grignote bruyamment. Personne ne s'y trompe plus, le miracle a passé sur elle comme la pluie sur les vitres. Elle n'est qu'une fille de chambre qui a vu Marie, et l'a reçue, en concierge mal avisée, prenant pour elle la visite. Si elle s'occupe, elle a l'air de faire des journées dans sa propre maison ; si elle est assise, elle semble se reposer. Mais elle ne sera jamais à son aise dans le calme, nature des élus, et elle heurte à toute sérénité comme une mouche à une vitre. C'est elle qui, en plein dimanche, le jour où il passe bien deux voitures, trouve le moyen d'être bousculée par une automobile ; ce sont ses poules qui ravagent les plates-bandes de notre petit jardin public ; c'est elle qui a pour cousin le fils Millet, le coureur de filles. Aussi, depuis le jour où un colporteur qui se croyait provoqué la souffleta, ameutant le marché, le curé et la duchesse sont d'accord pour l'écarter de Beaume. On ne pouvait laisser compromettre ainsi une œuvre sacrée. Il suffisait, autrefois, de l'enfermer dans sa chambre le jour du pèlerinage ; mais depuis quelques années, des couples de commerçants enrichis, que le comité de propagande enrôle, ont acheté des villas et habitent Beaume à demeure. Or, cette

sainte en liberté les scandalise. Voilà pourquoi, Estelle, tu iras dans leur couvent.



C'est Nini Revat, la Parisienne, qui a frappé et qui entre. Elle sourit, mais il faut déjà le savoir pour le deviner, si petites sont ses lèvres. Et pourtant, dans ce visage, on ne voit qu'elles. Un mot, le moindre mot les rend rondes, et, comme Nini bégaye un peu, elle semble, avant de parler, chasser de sa bouche toute une provision de baisers qui l'obstruent. Quelle aventure extraordinaire a-t-elle à raconter, pour m'étreindre et m'embrasser ainsi ?

« C'est cela ! nous crie Estelle ; ne vous gênez plus. Un beau démon. Il prétend que je n'ai pas vu la vierge. »

La Parisienne me prend sur ses genoux et m'embrasse à nouveau. Puis elle dit, avec son accent mat et délicieux sur lequel les liaisons ne prennent pas :

« Cet enfant est insupportable. La semaine dernière il s'est coupé les cils avec mes ciseaux. »

A qui la faute ? Elle m'avait conduit dans sa chambre, et, par jeu, fouillant ses placards et ses malles, essayé sur moi des toques, des boléros, un collet. Elle me parfuma aussi à la fougère. Je ne sais pourquoi je quittai mes bas et mis mes pieds nus dans ses mules d'hermine. Puis, mes cils battant, devant l'armoire à glace, je les coupai. Estelle d'ailleurs ne s'en est pas aperçue, car les siens lui sont inutiles. Qu'il pleuve ou qu'elle pleure, elle essuie ses yeux avec sa main.

J'allais expliquer tout cela, mais la Parisienne appliqua ses doigts sur ma bouche, et je ne sais plus si j'embrassai ou si je bégayai.

« Voici l'affaire, annonça-t-elle. M. Reuillant vous a dénoncée au percepteur. Il soutient que, pour avoir le droit de vendre vos médailles et vos scapulaires, il faut une patente, et il fait imposer d'office. »

M. Reuillant, l'aubergiste, était le plus redouté parmi les radicaux de l'arrondissement. Il avait, racontait-on, obligé le comte Delaroche, qui écrivait son nom en un seul mot, pour se rendre populaire, à le recouper en trois, comme ses ancêtres. La veille des élections une vingtaine d'ouvriers inconnus étaient venus à sa réunion, puis ils étaient sortis en tirant aux

sonnettes, en cassant des vitres, et pareille crainte n'avait pas régné dans le bourg depuis 1870, alors qu'on redoutait le passage des francs-tireurs.

« J'ai vu alors votre curé, continuait Nini, il a haussé les épaules. Au fond, il ne veut pas se compromettre pour cent sous, et il espère que tous ces ennuis vous décideront enfin à entrer au couvent. »

Les cils d'Estelle lui servirent. Je les vis battre. Elle se tourna sur son fauteuil.

« Oh! Nini, supplia-t-elle, comment voulez-vous que je m'enterre vive, vous qui savez combien je suis heureuse? Où voulez-vous que je retrouve ce que j'ai ici: à huit heures, je prends mon chocolat ou bien je me fais du café, si j'ai encore sommeil; puis vient le facteur, puis la jardinière, puis viennent onze heures et je déjeune. L'après-midi, j'ai toujours quelque chose à faire. Il n'y a personne pour s'occuper comme moi. Et l'on veut me faire renoncer à tout cela? Tenez, Nini, laissez-moi mettre mon chapeau. Nous irons réclamer chez le percepteur. »

Elle croise son châle, palpitante, de façon à ce que le cœur soit deux fois plus couvert que le reste. Nous partons.

Chaque fois que les femmes laides aperçoivent la Parisienne, elles se hasardent au pas des portes, les yeux mal étirés, comme si elles s'éveillaient exprès, les poings au fourreau dans leurs poches de tablier. Un pigeon qui s'effarouche plane parfois au-dessus d'elle, comme la colombe de la Pentecôte visitant les disciples, et elles semblent alors vous calomnier dans toutes les langues. Elles parlent sans arrêt, à la tâche, mais leur bouche est si large que la moindre phrase dégonfle leurs joues; de leurs dents on ne voit que l'avant-garde; leurs prunelles se rétrécissent et se distendent comme des têtes de sangsues, leurs oreilles sont roulées en coquillage et elles entendent continuellement l'océan gronder, car il y a, sur leurs traits, autant de terreur que de colère. Leur cœur un jour se révolta; mais elles le précipitèrent sous leur poitrine, entassant sur lui Ossa et Pélion. Il semble qu'en marchant très fort sur le pied de celles qui sont petites, elles se détendraient soudain, claquant en hauteur, et l'envie vous prend aussi d'appuyer sur la tête des grandes, pour les contraindre à rentrer dans leur vrai corps. Elles s'attaquent à tout, mais tout s'acharne à les con-

trarier, par représailles, et elles le savent, car, s'il pleut, elles le prennent pour elles.

Elles se demandent pourquoi la blouse de Nini se noue au dedans, par des faveurs bleues, et elles enragent de la voir, sans hâte et sans étonnement, s'orienter dans la grand'rue. C'est qu'elle est, aujourd'hui, chez elle. C'est que ce soir, sous le bourg entier, Paris, canevas de toute ville, transparaît. Un vieux monsieur, sur le quai droit de la route, bouquine la ferblanterie; derrière l'adjointe se hâtent deux hommes à moustaches qui sont des agents en civil, et un autre vieillard, sortant de sa maison, la salue, lui offrant sans doute sa place d'intérieur; puis il reste sur la plate-forme, à fumer. Au bout de l'avenue, l'arc de triomphe se couche. Une calèche passe à vide, en maraude, puis repasse, sans répondre à vos appels. Un ouvrier sortirait du bazar pour étreindre la Parisienne dans ses bras, et l'embrasser avec furie qu'on ne s'en étonnerait point. On s'attend à prendre des numéros pour entrer chez le percepteur.

Par bonheur, dans sa salle d'attente, nous étions seuls. A travers le guichet nous apercevions seulement le commis, qui quadrillait une feuille, avec colère, comme s'il poursuivait pour le rayer un mot insaisissable. Invisibles, le percepteur et le fondé de pouvoirs lisaient tout haut des comptes qu'ils collationnaient. Ils semblaient ne vouloir oublier aucune des combinaisons que l'on peut faire avec les dix chiffres. Parfois le commis leur en suggérait une nouvelle, et ils se reprenaient, dépités. Quand ils furent arrivés aux centaines de mille, l'un d'eux vint au guichet.

« Monsieur le receveur, murmura Estelle, c'est pour une réclamation. »

Le percepteur haussa les épaules, agacé, et se tourna vers ses aides :

« C'est fantastique, dit-il. En voici encore une qui s'imagine que c'est chez le percepteur qu'on réclame. »

« Mais... », fit Estelle.

Il l'interrompit.

« Alors, demanda-t-il, vous y tenez? C'est moi qui fixe les impôts. Le directeur du contrôle, le ministre des Finances, les répartiteurs, ça n'existe pas?

« Pourtant », murmura-t-elle.

« Il n'y a pas de pourtant, reprit-il, pas plus qu'il n'y avait de mais. Il y a mes comptes de gestion et ils suffisent complètement. Ils me disent d'imposer la rente, et j'impose la rente; les portes et fenêtres, et je les impose. Ils vous passerait par la tête de murer toutes vos fenêtres et toutes vos portes, comme les Arabes, que je ne pourrais vous diminuer d'un sou. »

La scène tournait à la confusion d'Estelle. Des contribuables qu'elle faisait attendre ne cachaient pas leur désapprobation.

« Ça n'est pas de sa faute, dit l'un, c'est de naissance. »

Elle ne sentait pas son ridicule, mais perdait cependant de sa contenance. Elle me rappelait les brebis imbéciles qui s'agitent au milieu des buissons, et, sans sentir les ronces, laissent cependant un flocon de laine à chacune.

« Eh bien! dit-elle, je vais payer. »

Le percepteur sourit.

« Qu'est-ce que vous voulez payer, demanda-t-il, avez vous votre feuille rose?

« C'est ma patente, répondit-elle. M. Reuillant m'a dénoncée hier. »

Alors le receveur, son fondé de pouvoirs, le commis n'y purent plus tenir. Ils éclatèrent, et pouffèrent à l'envi; l'un d'eux était asthmatique et semblait avoir un soufflet pour exciter son rire, dès qu'il se calmait. Le chef trouva enfin le moyen de parler.

« Revenez l'année prochaine, conseilla-t-il. Peut-être votre nom sera-t-il alors sur les comptes. Avant que le répartiteur ait surveillé le curé et perquisitionné chez vous, votre argent peut vous rapporter des intérêts. »

Une enquête! Estelle, consternée du nouveau scandale qu'elle provoquait, ne bougeait plus du guichet. Son voisin l'en écarta rudement. Je souriais, pour qu'on ne me crût pas d'accord avec elle. D'un autre côté, je ne voudrais pas laisser croire au percepteur que ses centaines de mille francs m'ont ébloui. Car je suis riche. J'habite la seule maison du bourg où les tapis suivent les couloirs jusqu'à la porte; des femmes inconnues et vêtues de velours arrivent parfois, sans avertir, en automobile, exprès pour dîner avec mon père; le contrôleur lui-même sait que pour ma famille les chiens de chasse n'ont pas plus d'importance que des chiens de garde, et il se

garde de les taxer plus d'un franc. N'est-ce pas, Nini, que je suis riche ?

Elle répond, mais comme elle dirait autre chose, et c'est une nouvelle preuve de ma richesse :

« Ferme les yeux, tout ce que tu vois t'appartient. »

★

Le bourrelier Potie, qui tressait des fouets, nous arrêta. Tous les ans, au quatorze juillet, il allait à Paris et il se réjouissait d'en parler. Nini souriait de son enthousiasme, par modestie, un peu tristement. Mais Potie comprend toujours mieux à la fin qu'au commencement. Il crut qu'elle le désapprouvait et se mit en colère.

« Voyons, demanda-t-il, qu'est-ce que vous lui reprochez à Paris ? »

Il y avait trop de témoins pour répondre ; un moineau nous effleurait d'un vol déraisonnable et saccadé qui semblait tenir au ciel par une élastique ; une poule chanta, malgré le crépuscule, espérant faire compter son œuf pour le lendemain ; un gamin poursuivi vira brusquement au coin de la bourrellerie et il resta là, nous fixant.

« Moi, affirma Potie, j'aime Paris. En dire du mal, c'est ne pas savoir ce qu'on dit, parce que c'est tout près et que quand vous l'avez vu, il n'y a plus rien à voir. Il y a d'abord les femmes. Elles vont, elles viennent... Puis il y a les étrangers. J'y ai vu des Roumains, des Turcs, et même, m'a-t-on dit, la plupart de ceux qui se disent Corses sont bel et bien Italiens. »

« Soit, hasarda Estelle. Mais tous les crimes, qu'est-ce que vous en faites là-dedans ? »

Potie n'attendait que ce mot. Il éclata.

« Vous ! cria-t-il, quand vous parlez, vous feriez mieux de ne pas ouvrir la bouche. Les crimes ? Mais certainement je vais vous dire ce que j'en pense : J'en pense que c'est un miracle que pour trois millions de gens qui sont toujours ensemble, qui ne se lâchent pas une minute de la semaine, il n'en arrive pas davantage. Mais pour accuser les autres on trouve toujours quelqu'un. »

Il salua Nini, et se planta au milieu de la rue, pour essayer ses fouets. Estelle avait des larmes dans les yeux, mais le facteur, l'apercevant, vint vers elle et lui remit une lettre, pour

la consoler. Quand elle eut terminé la lecture, elle se mit à pleurer tout à fait.

« Nini ! Nini ! murmura-t-elle. Je pars avec vous et sans rentrer chez moi. La vie ici est intenable. Vous le voyez ! Potie, le percepteur, tout le monde m'en veut, et voilà la duchesse qui m'écrit de m'habiller en religieuse pour aller au devant des pèlerins ce soir. Mais ils m'attendront s'ils veulent. Adieu, petit. »

« A demain, Estelle ! »

Elle m'entend à peine ; elle n'entend pas le claquement d'un éclair d'été, sous lequel les chevaux se cabrent, car ils se demandent quel fouet gigantesque essaye Potie. Laissons-la partir. On n'aura plus de pitié pour elle, et elle n'échappera pas au couvent.

Mais je me demande pourquoi la Vierge l'a choisie. A sa place, au lieu d'aller sans me renseigner vers la première malade, je me serais arrêtée vers l'hôtel, à l'entrée du bourg. Il aurait été cinq heures, et tout le monde serait aux portes pour dire bonne nuit au jour. On m'aurait à peine remarquée, car c'est l'heure où le courrier relaie, et de la voiture descendent les voyageurs les plus étranges : de nouveaux instituteurs, effarés, portant des œufs dans une corbeille, avec le parapluie de la classe sous le bras libre ; des dentistes qui sourient devant les vieilles dames, comme si à voir leurs gencives ils devinaient leur âge ; des capitaines d'artillerie qui révisent la carte départementale et saluent quand l'hôtelière passe. Je me serais assise sur le banc vert qui lui aussi, en automne, jaunit, se craquelle et s'effeuille. Il n'aurait pas plu, ou l'averse eût été si menue qu'on n'a qu'une crainte : mouiller son chapeau, si bien qu'on l'ôte et que l'instituteur a maintenant trois colis au lieu de deux. Il n'y aurait pas eu de soleil, ou alors, tout au plus, quelques-uns de ces rayons éparpillés que la lune glane : — l'instituteur remet son chapeau et fait tomber son parapluie. — Alors, parmi les jeunes filles qui descendent la rue, enlacées, j'aurais choisi : Adèle Courtaud, dont le père est portier du château, serait passée d'abord, trop bavarde à la fois et trop revêche, si bien que partout, à l'église, au cimetière, à l'étang on la prend pour la concierge. Puis Eléonore, dont les lèvres sont si minces qu'elles semblent s'occuper à l'intérieur. Puis la belle Valentine, la couturière, qui croit faire réclame à

ses corsets en n'en portant pas. Mais je ne les aurais pas choisies, pas plus qu'Estelle, qui se serait inclinée devant moi, car elle salue tous ceux qu'elle ne connaît point. Enfin, — enfin, la fille du régisseur, Régina Badet, serait venue. J'aurais su déjà qu'elle valse Chopin des heures entières, toute seule devant sa glace, et rien qu'à la voir marcher, d'ailleurs, j'aurais deviné qu'elle a des ailes. J'aurais souhaité qu'elle dansât; les officiers, les voyageurs se seraient rassemblés autour d'elle, claquant des mains, et l'instituteur aurait disposé ses œufs sur le sol pour rendre le pas plus dangereux et plus précis. Alors, se défiant de cette volonté qui la poussait et qu'elle ne reconnaissait pas, elle aurait, se courbant et s'enroulant, chassé son désir de danser de son poignet à sa tête, de sa tête à ses reins. Elle se serait effrayée de ne pas le voir tomber, ainsi qu'un enfant s'inquiète de ne pas voir s'envoler de sa main la coccinelle qu'il ramène toujours au sommet de l'index. Alors j'en aurais eu pitié, je me serais levée, dans ma gloire, et, éblouie par le nimbe violet qui cerne divinement tout mon visage, repentante et joyeuse de choses qu'elle ignorait, elle se serait affaissée.

II

Vers cinq heures, comme les pèlerins approchaient, j'allais au devant d'eux, avec les femmes du village.

C'était jeudi. C'était un jour amorphe et neutre, glissé entre les deux parties de la semaine comme un état-tampon entre deux nations jalouses. On y peut rire et médire sans châtiment. C'était aussi le jour où Dieu créa les animaux, et tous, fiers de leur anniversaire, s'amusaient à confondre, ainsi qu'au Paradis, leurs habitudes. Un cheval se roula, pour gagner son avoine; les poules clignaient, facétieuses, et chantaient le coq; de ses pattes de derrière, ruant, une chatte grattait le sable; même en frottant le dos des canards, vous auriez obtenu des étincelles électriques. Seuls, les chiens s'asseyaient modestement auprès de vous et léchaient votre main, n'admettant pas d'autre créateur. Pourtant, quand vous étiez distrait, ils s'attardaient sur l'accotement, pour y brouter.

Mais soudain, sans hésiter, les chevaux hennirent, les poules gloussèrent, l'âne, bien qu'on en rît, se mit à braire, les chiens, malgré les menaces, s'entêtèrent à aboyer : le cortège des pèlerins approchait. On entendait les cantiques, différents

pour chaque paroisse, rentrer en accordéon les uns dans les autres; un murmure sans écho flottant autour de leur colonne comme la poussière autour d'un bataillon en marche. On respirait aussi la poussière. Et soudain, au tournant, ils apparurent.

Je n'avais guère vu jusque-là que des pèlerins isolés. Ils semblaient honteux, si on les regardait, comme un baigneur dont la maladie est venue à contre temps et qui circule dans la ville d'eau quand la saison est finie. Ils se rangeaient devant les bicyclettes, devant les arbres, devant la route, et suivaient les trottoirs, rougissant quand une demoiselle de magasin s'adossait à la devanture. Mais ceux d'aujourd'hui allaient en torrent, les rangs et les poings serrés, sans voir que le soleil en berne, flottait à peine au ras des cheminées, et l'on n'avait qu'une peur, qu'ils traversent et dépassent sans s'en apercevoir le bourg, terme de leur pèlerinage. La Sainte Vierge aurait surgi à leur côté qu'ils ne l'auraient pas remarquée! Ils ne remarquèrent pas la maison Bonvin et durent prendre pour des groseilliers ses fameux arbres du Japon. Ils ne virent pas les frères aveugles qui crurent, ne recevant pas d'aumône, qu'un plaisant les avait postés dos à la route. Ils ne virent pas un officier de spahis sénégalais, comme si Beaume en tenait garnison. Je devinais d'ailleurs, à les voir, tous leurs péchés.

En tête marchait Orgueil, fier de sa faute, fier de son guide, l'archiprêtre Salat, qui, fier de sa calvitie, battait la mesure. Ils triomphaient d'arriver et d'arriver par le soleil, dans la conviction que le pèlerinage et le soleil étaient leur œuvre. Ils triomphaient de voir notre abbé glisser sur un caillou et s'apprêtaient à triompher de la nuit, que l'un d'eux annonçait. Puis vint Vanité, marchant sur ses pas, mais sans le talonner, souriante, et se moquant de son chef de file comme la lune se moque du soleil. Les messieurs mettaient leur pardessus, pour prouver qu'ils n'y portaient pas leurs décorations. Puis défilèrent les Menteurs, hurlant un cantique latin, et qui croyaient nous tromper, parce que nous ne les comprenions pas; ils prétendaient aussi qu'il pleuvait et qu'ils n'étaient pas encore arrivés. Puis s'acheminait un groupe dont je ne distinguai pas la faute; les hommes et les femmes, séparés, affectaient de ne pas se reconnaître; des dames se souriaient des minutes entières, puis, surprises, se mordaient les lèvres. Ce qui fait qu'elles restaient rouges. Ainsi qu'un maître souligne les

fautes de ses élèves, Dieu avait souligné leurs yeux de bistre et de brun; leurs mains semblaient des gants à jour; elles respiraient avec calme, au cours même de leur sourire, et le vent n'avait pas de prise sur leurs jaquettes unies. Mais les hommes étaient excédés et tiraient la jambe. Tout semblait leur rappeler leur faute : le lieutenant de spahis, dont le sabre cliquetait, et le commissaire de police, en écharpe, ses clefs à la main, qui surveillait le défilé.

Le curé s'inquiétait d'Estelle qui n'arrivait pas, bien qu'on eût préparé un dais à son intention, et, me sachant son confident, il m'appela :

« Va chercher ton amie, me dit-il en souriant. Qu'est-ce qu'elle peut bien fabriquer? Sapristi, elle n'apparaîtra pas souvent, quand elle sera au ciel! »

Je vais les faire tous attendre un peu avant de révéler la cachette de la voyante, car il faut laisser à son crime le temps de devenir irréparable. D'ailleurs, on signale à peine les trois diligences d'où les organisatrices surveillent l'arrière-garde. Les voici. De l'impériale, les jeunes filles sursautent quand une branche fouette leurs joues, puis elles guettent l'accident à la voiture suivante, et, vengées, éclatent de rire; l'une d'elles se hausse pour attraper un marron, le manque, se rassied la main vide, et cependant son poing reste rond et ferme comme s'il avait un noyau; près du cocher un petit bouledogue aboie sans répit; quand un autre chien lui répond, les dames patronesses tremblent qu'il ne descende et elles sont trois à vouloir le saisir, quand le char-à-bancs fait halte; il leur échappe, écume, mais, un danois s'approchant, il se tait, et, baissant pavillon, amène la queue entre les pattes. Puis il se rattrape sur le curé, qui vient déballer les voitures, après avoir dépêché les enfants de Marie à la maison d'Estelle.

« Faites vite, leur avait-il confié. Madame Delotte est là. »

Madame Delotte, qui patronnait Saint-Sauveur, le pèlerinage voisin, dont la voyante avait tourné mal, venait évidemment pour espionner. Sinon, pourquoi plissait-elle ainsi les paupières? Et pourquoi avait-elle amené cette négresse dont les yeux, à chaque seconde, chaviraient indécemment? Et pourquoi demandait-elle, en embrassant la main du curé, imitée, que diable, par sa suivante :

« Mais, M. le Chanoine, est-ce qu'Estelle serait malade? »

Il ne répondait pas; la seconde voiture le payait de ses peines. Appuyés sur le bras d'un frère, deux boiteux, les premiers malades que le pèlerinage eût attirés, se laissaient bénir, bienveillamment. Le premier, il est vrai, n'était que rhumatisant, mais le second était un infirme véritable avec deux béquilles déjà sculptées et patinées comme un ex-voto, avec ce regard d'excuse qui vous dit : « Oh! vous savez, je le sais, que je le suis ! » avec cette jambe droite qui se bande et qui sautille dès qu'elle entend la jambe gauche. — Mais, au fait, où était elle, la jambe gauche?

« Il est amputé », expliquait le frère.

Une valise tomba de l'impériale, rasant nos têtes. Le curé souffleta une gamine trop curieuse qui rôdait autour de lui, et je comprenais sa colère. Amputé! Il fallait juste que le ciel eût choisi le boiteux pour lui couper les jambes alors qu'il avait à sa disposition toutes ces vieilles patronesses : Mademoiselle Ferré, grasse à battre, Madame Delotte, ou au besoin cette négresse qui époussetait là-bas sa robe noire, sans parvenir à la faire redevenir blanche. Et voilà que la nuit tombait. Et voilà que les enfants revenaient, criant à tue-tête :

« Monsieur le curé! Estelle est partie depuis ce matin avec sa valise. On ne sait ce qu'elle est devenue! »

Les vicaires pâlissent, Madame Delotte sourit, sachant ce que peuvent devenir les voyantes; les fillettes des écoles, pour venger leur amie souffletée, marmottent en mesure que c'était « Estelle, oui, Estelle qu'il leur faut. » Et tous tournent les yeux vers moi, car ils me savent le confident de la sainte, — et je m'amuserais à les faire attendre une heure encore, si, des usines à parfums, les ouvriers socialistes ne descendaient vers notre groupe. Gardons pour nous nos scandales! il ne faut pas qu'ils nous rattrapent en entonnant nos cantiques par dérision. Je dis à l'oreille du curé qu'Estelle ne viendra pas. Il me regarde comme s'il allait me souffleter, oubliant, dans sa colère, de renvoyer l'air qu'il aspire, et donne enfin le signal du départ. Le groupe des Menteurs passe en tête, me jetant de longs regards qui veulent signifier : « Eh bien, tu vois, nous allons en queue! » les Boiteux emboîtent le pas; le dogue hurle; le parfum de l'usine est rabattu jusqu'à nous par le vent, qui vaporise les taches de soleil; bien que ce soit jeudi, jour où l'on fabrique la verveine, de petits nuages rose thé et jasmin s'ap-

puient sur les cheminées. Les martinets au sortir des nids les crèvent..... Je vais, à vingt pas du dernier pèlerin. Les paumes de mes mains, que le soleil tiédit, sentent l'héliotrope. Les ouvriers anarchistes me croient en pénitence, imitent le cri de l'âne et me hèlent, pinçant les filles.

JEAN GIRAUDOUX.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXIX. — Le Retour.

M. DESMAISONS. — Eh bien, je sais une fois de plus à quoi servent les voyages, même les tout petits voyages : à goûter la joie du retour, à se retrouver tel que l'on était avant de partir, à se figurer que l'on n'a pas remué, que l'on a persisté à vivre, comme un arbre, à la même place dans la forêt humaine.

M. DELARUE. — C'est toujours cela. De quelque côté que vous le regardiez, le voyage n'est donc jamais indifférent.

M. DESM. — Je l'avoue, et je ne suis pas fâché de m'être absenté un peu. Paris m'est apparu plus frais, plus souriant et mon intérieur plus accueillant encore qu'aux pires jours d'hiver, après la neige ou le verglas. C'est en effet un résultat.

M. DEL. — Vous êtes méchant pour vous-même, vous feriez mieux de reconnaître que vous avez passé là-bas trois agréables semaines.

M. DESM. — Je n'en ai plus aucun souvenir.

M. DEL. — Cependant!

M. DESM. — C'est ainsi.

M. DEL. — Voyons!

M. DESM. — Aucun, vous dis-je.

M. DEL. — Vous ne savez plus si vous fûtes vers le nord ou vers le midi ?

M. DESM. — Ni vers l'est ou l'ouest.

M. DEL. — Ni vers la montagne ni vers la mer?

M. DESM. — Heu!

M. DEL. — Un léger effort, et vous y êtes. Allons.

M. DESM. — Ne vous moquez pas de moi.

M. DEL. — C'est vous qui vous moquez. Quelle humeur!

M. DESM. — Depuis mon retour, excellente. Je n'ai pas été, de toute l'année, aussi heureux.

M. DEL. — Il n'y paraît guère.

M. DESM. — Vous voudriez me voir danser, comme David ?

M. DEL. — Cela serait plus gai.

M. DESM. — Cela serait trop gai.

M. DEL. — Puisque vous n'avez jamais été aussi heureux.

M. DESM. — Ma joie ne se traduit point par des gestes. Je me concentre.

M. DEL. — Cela se voit.

M. DESM. — Mais, vous? Si nous parlions de vous?

M. DEL. — Moi? Le retour aussi m'est agréable, mais il ne me fait pas oublier tout le reste, je me souviens, et longtemps. Longtemps je garde un désir imprécis, mais tentateur, des paysages que j'ai quittés. Je refais mon voyage, je rouvre mon indicateur aux pages fripées et tout un mouvement de gares m'entoure, un bruit de trains sautant sur les plaques me sonne dans les oreilles.

M. DESM. — Et c'est tout ?

M. DEL. — Ce n'est jamais tout. Mille détails me reviennent et me plaisent, même quand ils me furent dans la réalité désagréables. Ainsi, la bonne femme qui me bouscula si fort à Honfleur avec son panier de canards! Eh bien, je lui pardonne. C'était une gaillarde.

M. DESM. — Vous étiez bien en colère.

M. DEL. — Tiens, vous vous souvenez de quelque chose ?

M. DESM. — Oui, cela me revient, à mesure que vous parlez.

M. DEL. — Je continue donc. Je ne crois pas que j'oublie jamais le plaisir que me donna en ce même Honfleur, sur l'amas de cailloux qu'ils nomment peut-être une plage, l'adolescente qui se baignait en un si étrange costume de bain, avec son petit frère.

M. DESM. — Son costume était une longue chemise.

M. DEL. — Ah ! Ah ! Vous n'oublierez pas cela, non plus ! Une longue chemise qui, je ne sais comment, se fendit tout du long. Le vent, quand elle revint, la faisait voltiger autour d'elle, car elle courait, par pudeur ou par froid, et elle nous apparut toute nue, toute rose, toute svelte, nymphe marine ingénue et rieuse. Le petit frère suivait en sautillant dans une culotte trop longue où il s'embarrassait. La fillette se retournait comme pour nous montrer toutes les faces de sa grâce impubère et le vent jouait avec le linge mouillé, qui claquait comme un drapeau autour du jeune corps sans honte. Cependant, quand elle nous aperçut, au coin de la petite hutte de douaniers, elle poussa un cri et s'engouffra sous l'ouverture.

M. DESM. — Et nous reprîmes le sentier qui monte sous les charmilles. Oui, c'était joli. Vous avez raison, on ne peut oublier cela.

M. DEL. — Je la vois encore ramenant sur son giron un des pans de la chemise humide, ce qui découvrait sa hanche légère et tout le profil délicat.

M. DESM. — Et elle était si rose de l'aisselle aux jambes qu'on n'oserait jamais peindre une fillette d'une si tendre couleur.

M. DEL. — Que donneriez-vous pour que le hasard d'une nouvelle promenade vous rendît la vision d'un pareil tableau ?

M. DESM. — Beaucoup. Mais ce sont là des fortunes sans lendemain,

des hasards, en effet. Ce que l'on voit d'ordinaire est prévu et même tout indiqué, tout analysé dans les guides.

M. DEL. — Vraiment ? Et les deux jeunes femmes qui remettaient si maladroitement leurs bas, à Villers, renversées sur le dos à chaque mouvement et riant comme des déesses ?

M. DESM. — Oui, c'était joli aussi, mais moins émouvant qu'à Honfleur.

M. DEL. — Plus excitant. Que ne fus-je un satyre en cette occasion !

M. DESM. — C'est un vœu qu'il n'est plus temps de faire, mon ami.

M. DEL. — Qui sait si le satyre n'eût pas été bien accueilli ? L'endroit était désert. Avec un peu d'audace...

M. DESM. — Une pièce d'or aurait peut-être suffi ?

M. DEL. — Ne me gâtez pas une illusion.

M. DESM. — En quoi ? Jupiter lui-même usait de ce moyen. L'or est un lest avec quoi on fixe les désirs féminins, trop légers et instables.

M. DEL. — Oui, cela aurait pu faire, tout de même, une jolie fin de journée.

M. DESM. — La fin se trouve toujours. Et, au fait, ne la trouvâtes-vous pas ?

M. DEL. — Il est fâcheux que les chapitres de roman, dans la vie, se suivent d'une manière si illogique. Le même livre vous donne rarement l'exposition, le nœud et la conclusion.

M. DESM. — C'est peut-être notre logique qui est mal faite, et non la vie. Quand on est très jeune ou qu'on réfléchit moins, une idylle en deux tomes ne nous effraie pas. D'ailleurs, à cet âge, tous les tomes sont bons, même ceux que l'on commence par la fin.

M. DEL. — ...

M. DESM. — A quoi pensez-vous ?

M. DEL. — Je les verrai longtemps tirant maladroitement sur leurs bas couleur de sable...

M. DESM. — Couleur de sable ?

M. DEL. — Exactement.

M. DESM. — Je crois que vous rêvez. Les uns étaient rouges et les autres, noirs.

M. DEL. — Du tout, les uns beiges et les autres jaunes.

M. DESM. — Et voilà les souvenirs de voyage.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

F.-T. Marinetti : *La Ville sensuelle,* E. Sansot, 3.50. — Hélène Picard : *Les Fresques :* E. Sansot, 3.50. — Abel Bonnard : *Les Histoires,* Bibliothèque Char

pentier, 3.50. — Paul Drouot : *La Grappe de raisin*, Edition de « La Phalange ». 3 fr.

La Ville sensuelle. Voilà quelques années, M. F.-T. Marinetti, pour ses débuts, ne se contenta point de l'ordinaire assemblage de pièces disparates réunies par un simple artifice typographique : il conçut et exécuta un vaste poète épique, *la Conquête des étoiles*, épopée fort différente des conceptions classiques du genre, mais qui, non dénuée de tares, impliquait un très grand et très louable effort. Cela était tumultueux et frénétique et les onomatopées sauvages des Walkyries rompaient de leurs clameurs discordantes les sages musiques à quoi nos oreilles sont plus accoutumées. C'est un long poème encore que *la Ville Charnelle*, tumultueux et frénétique aussi, où parfois « la Mort tient le volant », dans une folie de vitesse pareille à la vision du *Surmâle*, quand Alfred Jarry imagina l'effrénée course de bicyclettes. Mais le tumulte et la frénésie sont aujourd'hui soumis à une norme qui organise le chaos primitif ; le dieu formidable et goguenard sous la férule de qui M. F.-T. Marinetti composa allègrement *le Roi Bombance* lui a enjoint à jamais d'astreindre à quelque mesure les créations de sa fantaisie. Le poète obéit, bien qu'assez rebelle par nature. Mais il se garda bien d'outrepasser dans l'autre sens les conseils qui lui étaient donnés et il a conservé intacte son imagination presque excessive. Ainsi, il a pu animer d'une vie semblable à la vie des hommes, la Ville d'Orient, uxurieuse dans le soleil et sous la lune et les étoiles, qui dresse vers le ciel ses portes rouges et étire jusqu'à l'orée des fraîches forêts son corps secoué de fièvre et de désir. L'immobilité des plantes et des pierres se transforme au moins en vie animale ; rien qui ne palpite, ne souffre ni ne jouisse et par une fantasmagorie de transpositions, qui aurait émerveillé les ingénieux interprètes des mythes solaires, M. F.-T. Marinetti fera des jeux divers de l'ombre et de la lumière, de la lune et des étoiles les personnages de ce qu'il appelle des « Petits drames de lumière » : les Vignes folles, les Cyprès mystiques, la Levrette du firmament, les Perdrix impossibles, le Soleil moraliste dialogueront et ce sera pour dire l'antique agonie de Dionysos d'une façon nouvelle : les vendangeurs brutaux saccagent en vain les Vignes folles pour y chercher les étoiles, les chantantes perdrix du ciel, chassées par la lune qui fut Diane, il y a des siècles. Les sources sous les broussailles sont comme le sexe caché de la ville énorme ; les voiles abattues marmonnent et se lamentent comme des mendiantes lasses ; le henné du soleil roussit la chevelure des étoiles ; les routes tracent des tatouages rouges :

> Parmi les poils roussis et les rides bleuâtres
> Dans la peau rude et boucanée de la campagne,

toutes les formes de l'univers sont ramenées à la forme humaine et par conséquence les choses inertes participent aux passions de l'homme et à l'attrait sexuel. Lorsque les vieilles forteresses qui dominent le port veulent détourner des routes marines les navires épris du large et de l'aventure, elles leur tendent l'appât des fillettes offertes :

Sur leurs vastes genoux élargis en terrasses
Dans le relent acide et mielleux des saumures,
Elles firent asseoir les fillettes du port,
Dont le teint est fardé d'embrun et de soleil
Et le corps assoupli par l'audace du vent.
Des grappes de fillettes vêtues de rose et de lilas
S'inclinèrent nonchalamment aux parapets
D'où l'on voyait déjà, sur l'horizon grisâtre,
Le soleil émergeant s'embrouiller aux mâtures
Parmi la rousse chevelure des cordages.

Et les jeunes Navires tendaient vers les fillettes,
Leurs antennes crochues et leurs grands doigts rapaces
Bagués et parfumés de cuivre et de goudron...

L'odeur chaude de la chair émane de ces poèmes violents et que des moralistes timides estimeraient parfois obscènes ; ni les Latins des *Catalecta*, ni Karagheuz ne jugeraient comme eux et M. F.-T. Marinetti, en qui le sang latin ne répugne pas à des affinités africaicaines et levantines, se soucie moins de leurs préjugés que de la bonne opinion de Karagheuz et des auteurs incertains des Priapées.

Les Fresques. Beaucoup de jeunes filles, au couvent ou après le couvent, lurent avec ferveur les grands romantiques, Chateaubriand et la trinité si disparate, Hugo-Musset-Lamartine; elles s'attendrirent sur la mort prématurée du tendre Millevoye et du précurseur Gilbert et celles qui étaient prédestinées devinèrent et aimèrent la Grèce antique dans le long poème en prose des *Martyrs*. La plupart ne s'attardent pas aux rêves de passion et de beauté et les plus plats romans de nos contemporains suffisent désormais à l'appétit de leur intelligence et de leur sensibilité. Mme Hélène Picard, bien que depuis elle ait connu d'autres poètes, est demeurée fidèle aux dieux humains de son adolescence et de sa jeunesse; rien dans ses manières de dire ne rappelle aucun d'entre eux, mais leur génie pathétique l'inspire de loin et elle a hérité de leur âme, haletante et tourmentée. Elle ne repousse pas le don fatal qui lui fut fait ; elle voudrait être une femme heureuse, à qui ne fût pas imposé le sceau glorieux et cruel et cependant elle doit céder au dieu plus fort que sa volonté:

Te suivre! Est-ce possible... Eh! quoi donc, chanterai-je
Appuyé à ton cœur, Archange impérieux,
Et ferai-je rouler, comme toi, de la neige
Des gaves et du vent depuis le haut des cieux?

Mais tu baisses le front, tu fais tomber ton geste...
O beau dieu décevant, révèle-moi mon sort.
Souffrir, aimer sera mon but, je te l'atteste,
« Viens. » — « Suis-je à toi? » — « Tu le sauras après ta mort.»
Mon âme est enivrée avec un vin funeste.

Même faiblesse en présence de l'amour; sans doute elle aurait pu s'asseoir paisiblement dans l'ombre claustrale et y goûter les joies pacifiques et monotones du renoncement; mais pour écarter le tout-puissant :

Vous qui venez en pleurs... O vous qui venez un !

il aurait fallu cesser d'être une femme, il aurait fallu « changer la forme de ses flancs » et elle a préféré son lot :

J'ai l'orgueil de souffrir simplement pour ma peine...
D'avoir un cœur humain dans ma poitrine humaine...
Gardez votre bonheur plein des anges des nuits,
Votre félicité près de l'unique Maître,
Moi, je veux demeurer la femme que je suis...
Et pourtant, et pourtant, je succombe de l'être.

Mais l'apaisement vient et la Sagesse, avec la trentième année, riche d'épreuves, de souffrances et de souvenirs pour qui a essayé de vivre; la voix humaine peut être entendue maintenant qui conseille le repos après la lutte nécessaire :

Les orages sont beaux sur les grands paysages
Où tant d'azur se voile, où revit tant d'azur;
Et le plus émouvant parmi tous les visages
Est le purifié, mais non pas le plus pur.

La jeunesse décevante s'éloignera sans laisser de regret; elle fut cause d'erreur et empêcha de comprendre le sens profond des choses; c'est par elle que l'on sourit sans motif secret :

Mais pour faire plaisir simplement à sa bouche.

Elle dispersait au dehors, en glorioles et parades, le meilleur de l'être; après qu'elle sera partie va commencer la vie nouvelle. Mais pourquoi Mme Hélène Picard a-t-elle, se souvenant trop du mauvais poème d'Alfred de Musset, traduit en langue plus moderne la vague religiosité de *l'Espoir en Dieu?* La Sagesse qu'elle avait rencontrée était plus fière et plus humaine et parlait un langage plus harmonieux : elle avait dicté certains poèmes des *Fresques*, mieux ordonnés, moins chargés d'apostrophes, moins haletants que ceux d'autrefois, toute la suite : *les Voyageurs*, *la Fortune*, *les Courtisanes*, d'un art moins abandonné aux surprises, pas toujours heureuses, de l'inspiration première. Au contraire, les strophes finales, d'une élo-

quence diffuse, ne sont pas parmi les meilleures de cette poétesse si sincère et si véridique.

Les Histoires. On ne saurait reprocher à M. Abel Bonnard de ne pas essayer de varier sa manière; *les Familiers* avaient révélé en lui un ingénieux observateur du pittoresque universel, servi par un vocabulaire abondant, et de qui une prolixité un peu trop prodigue était le plus grand défaut ; dans *les Royautés*, il voulut montrer qu'il n'était pas incapable de se hausser à un ton plus élevé et de donner à son tour une exégèse lyrique du stoïcisme et de la légende héracléenne; il ne sembla pas toujours égal à sa tâche et fit preuve moins de force que de fantaisie aimable; il se distrait aujourd'hui à conter deux histoires. M. de Voltaire aurait dit en sa simple prose, parfois aussi rythmée que des vers, l'aventure du *Prince persan*, de ses amis, le poète, le voluptueux et l'astrologue; mais il n'avait point l'âme assez tendre pour en inventer la fin; le prince victorieux et la princesse altière étaient, dans leur apparente splendeur, les plus misérables des êtres au temps de leur puissance, de leur richesse et de leur victoire; ils n'ont appris le bonheur que par l'amour, quand tous deux, mendiants et vagabonds, ils se sont rencontrés aux confins du désert et ont joint leurs bouches désunies naguère. Dans *la Sous-Préfète*, M. Abel Bonnard a tenté une gageure presque extravagante, relater en alexandrins à rimes plates l'existence monotone d'une petite ville de province; la vie vide d'une jeune femme se languissant d'ennui, de sensualité non satisfaite, de vains désirs, sert de prétexte, au cours des saisons et des heures, à une série de tableaux grisâtres ou violemment enluminés, où apparaissent des personnages falots et pitoyables, le sous-préfet, le professeur, le receveur, le tailleur. Selon un procédé analogue à celui de J.-K. Huysmans pour introduire dans *En Rade* et dans *A Rebours* le rêve lunaire et les litanies des Orchidées, une phrase ou une image sert de point de départ à une digression lyrique : le professeur dans son Plutarque choisit une version grecque pour ses élèves et c'est Antoine et Cléopâtre à Tarse qui s'enfuient d'Actium avant la victoire pour ne pas redevenir de simples rois et pour demeurer des dieux en proie à la volupté suprême; si les deux syllabes « roses » viennent sous la plume du poète, il ne peut renoncer aux apostrophes anciennes du temps des *Familiers:*

> Chacun de nos jardins est un harem de roses ;
> Vous voilà donc, ô sœurs des lis, encore écloses,
> Infantes du soleil, reines au pur dessin,
> Corolles qui semblez l'éclosion d'un sein,
> Princesses déités, favorites, sultanes !

L'énumération de poursuit avec des trouvailles charmantes :

Une, dans sa blondeur tranquille, s'offre au ciel
Et l'on dirait du feu conservé dans du miel.

En vérité, c'est lorsqu'il revient à son naturel que M. Abel Bonnard réussit le mieux à plaire, et son naturel, c'est d'accumuler avec largesse les images, sans trop se soucier de leur qualité et de leur valeur : tantôt elles sont imprévues et indiquent des rapports subtils et des correspondances délicates :

Un bruit grêle dans l'air vide où rien ne l'accueille
Monte avec pauvreté comme un arbre sans feuille...

tantôt elles paraissent assemblées, révérence parler, par un garçon coiffeur.

Trop prompte, chaque soir, pleine de maléfice,
Avec ses grands ciseaux d'un éclat dur et lisse,
La nuit taille un peu plus les cheveux du soleil,
Et lui qui secouait dans l'azur sans sommeil
Ses boucles de splendeur où tout l'éther s'embrase
A la fin, pauvre et blême, il a la tête rase.

On n'ose conseiller à M. Abel Bonnard de faire un choix : ce serait au risque de perdre quelques-uns de ces hasardeux trésors ; et leur découverte, au détour des pages, rend possible sans ennui la lecture d'un poème qui par son sujet sollicite le bâillement. Que si l'on reprend ensuite, dans le coin de la bibliothèque, le féroce et compatissant livret de M. Francis Jammes sur la vie d'une petite ville, on comprendra mieux que Grévin n'ait jamais ambitionné de dessiner dans le style d'Honoré Daumier.

La Grappe de Raisin. Avec M. Emile Henriot, M. Paul Drouot est l'un des jeunes poètes qui ont été rétrospectivement, et sans avoir subi la dominante emprise du magicien, le plus dociles aux disciplines de Stéphane Mallarmé. L'épigraphe du recueil est empruntée à *l'Après-midi d'un Faune* et avec une docte ivresse, au gré des courses, des spectacles et des livres, rieur qui trompe sa tristesse, M. Paul Drouot ressuscite des souvenirs divers. Le cadre qu'il a voulu est strict ; il ne permet pas la diffusion et oblige aux formules concises et aux raccourcis audacieux ; en deux strophes de quatre vers, il faut enclore un microcosme de sentiments ou d'idées ; les *Stances* mêmes de M. Jean Moréas sont d'une matière moins condensée. Ainsi sont transposées en églogues virgiliennes les joies et les peines d'aujourd'hui ; ainsi des images d'Espagne alternent avec des huitains satiriques selon le mode de Martial ou d'un dix-huitième siècle libertin et galant et des dédicaces amicales aux poètes et aux musiciens honorés d'une particulière dilection. Parfois, la phrase et le vers, pour vouloir trop dire en si peu de mots, sont obscurs ou

heurtés; et cependant nul n'est plus sévère envers soi-même, et plus attentif ni plus curieux d'exactitude : parce que les silvains ne hantent pas les forêts du nord et préparent le soleil de Grèce ou de Provence, il leur sera donné non le *flûteau* septentrional, mais le *flûtet* qui sied au pays des tambourinaires :

> Tu saisis, Gadon, le flûtet du chèvre-pied !

Car M. Paul Drouot croit essentiellement à la vertu des mots ordonnés comme ils le doivent être et qui assujettissent le monde aux lois de leur rythme.

> Je donnerais le ciel pour un vers dont le charme,
> Suave comme l'odeur des grands eucalyptus,
> Réveillerait en moi le don perdu des larmes!
> Pour un hymne à Vénus, je donnerais Vénus!
> Pour que des mots me révélassent mon royaume,
> Volontiers je le donnerais et de ma chair
> Toutes les fleurs pour l'aphrodisiaque arôme
> Qui furieusement s'élève d'un beau vers.

Après avoir déchiffré *les Runes de la Solitude*, il est temps peut-être que, sans rien abdiquer de sa probe rigueur et de sa saine technique, le Faune un peu distant se rapproche des hommes et leur parle en formules moins sibyllines.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jean de Gourmont : *La Toison d'or*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Gaston Charles : *La Danseuse nue et la dame à la licorne*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Francis de Miomandre : *Ecrit sur de l'eau*, « Le Feu », 3 fr. 50. — Myriam Harry : *L'Ile de volupté*, A. Fayard, 3 fr. 50. — François de Nion : *La Belle au bois dormait*, Ollendorff, 1 fr. — Fernand Aubier : *Képis à trois ponts*, Méricant, 3 fr. 50. — André Avèze : *L'Immoralité du christianisme*. Albin Michel, 3 fr. 50. — Emile d'Arnanville : *Le Sentiment de la vie*, Flammarion, 3 fr. 50. — Louis Merlet : *Au seuil des temples*, F. Tassel, 3 fr. 50. — Paul Junka : *Contes tendres*, Librairie universelle, 1 fr. 50. — Max et Alex Fischer : *Les Bateaux de l'année*, Ambert, 3 fr. 50.

La Toison d'or, par Jean de Gourmont. Il faut être très vieux, et je suis très vieux, pour constater enfin toute la pauvreté de l'amour au moins au point de vue littéraire. Jamais rien de nouveau sous le soleil de la passion et tous les jeunes gens, même les mieux doués, les plus imaginatifs, les plus hardis, n'inventeront jamais rien d'autre que ce que leurs aînés auront déjà inventé... nous découvriraient-ils, pour essayer de se singulariser, les beautés les plus mystérieuses de leurs maîtresses ! Rien ! Rien ! Ça ne change pas, ça ne changera pas et tant que le monde sera monde ils feront l'amour comme tout le monde, ils répéteront les mêmes phrases, avec ou sans esprit, ils feront les mêmes gestes, ils auront les mêmes rêves

et emploieront les mêmes formules pour essayer de les réaliser. Comme il est heureux que les jeunes hommes puissent devenir aussi des... vieilles femmes désabusées, car s'ils demeuraient jeunes très longtemps, ils seraient exaspérés par cette indigence ! *La Toison d'or* n'est qu'une toison de bête. A sa conquête, nous sommes entraînés par des désirs de bête et son animalité salit notre humanité, durant que notre humanité trouve le moyen d'avilir à son tour le très bel animal qui devrait être libre dans ses fantaisies. Mais ce qui gâche davantage le métier d'animal amoureux, c'est la littérature ! Je me rappelle avoir écrit, dans une *interview*, que les jeunes littérateurs de notre glorieuse époque perdaient consciencieusement leur temps à peser leur pucelage dans des balances de toiles d'araignées (que si la phrase est malhonnête j'en demande pardon à mes lectrices). Or, ils font encore mieux : ils frisent *la Toison d'or* au petit fer, brin à brin... seulement (avez-vous lu Baruch ?), c'est toujours la même toison ; depuis les temps les plus reculés, ils se repassent la même conquête, brebis bêlante, l'éternelle écorchée qui m'apparaît toujours aussi bê...lante. Ma mauvaise humeur dissipée, je suis d'ailleurs toute prête à vous déclarer que le livre de Jean de Gourmont est un curieux livre d'amour parmi les manuels du même genre. Il n'est pas trop entaché de littérature et n'a pas la moindre tendance à la pornographie, malgré les cris pudiques de certains bourgeois de ma connaissance. L'auteur s'est malicieusement emparé de toutes les lignes de points des ouvrages traitant la matière en question et il les a remplies ! Ecrire un roman d'amour avec les blancs des romans voisins n'était pas un travail banal, vous savez ! Jean de Gourmont a osé l'entreprendre. S'il n'a pas découvert grand'chose, c'est que probablement pas plus les voisins que lui ne pourraient en découvrir davantage. Au contact prolongé de la femme, son héros a gagné la fourberie naturelle de ce félin : il dupe, il ruse, joue la comédie et surtout se leurre de la comédie de sa compagne. Raymond croit qu'il se fait aimer, alors que Marguerite se prête à son propre jeu. Ils sont aussi franchement menteurs l'un que l'autre. On est quelquefois maître de son amour, jamais de celui de l'adversaire. Il faudrait avoir simplement la force de s'en moquer. Cette pauvre Marguerite finit par *bêler*, parce que le bêlement, tendre ou tragique, est contagieux. J'imagine qu'elle tond, pour son plaisir de cœur, un autre mouton moins distingué que cet agneau de lettres, les femmes de toutes les catégories ayant l'idée sage de fuir devant l'homme d'analyse ou de ne lui livrer que ce que l'on consent à perdre avec un indifférent. Ce que je constate avec joie dans les confidences des jeunes hommes de cette brillante (?) époque littéraire, c'est leur naïve rosserie. Ils deviennent de plus en plus les fils de la femme... ; seulement, comme ils ont en moins le sentiment de la maternité, ils sont moins jolis d'attitudes

quand ils mentent : ils oublient l'art merveilleux d'endormir la douleur avec des mots puérils. Demeurés brutaux, malgré l'élégance de leur mépris, ils sont odieux... ou ridicules. Alors, je conseille aux dames d'aventures de prendre quelques petites précautions vis-à-vis de leurs amants modern style : les payer d'abord, les tuer, ensuite, par exemple ! Si ça n'aseptise pas complètement l'amour, ça empêche toujours l'analyse de s'y mettre. Que serait-il arrivé avec une Marguerite plus riche que Raymond... et surtout un peu plus de Bourgogne ? Il y a là une belle œuvre à tenter pour Jean de Gourmont, le tome second de *la Toison d'or*, celle qui déteint dans les doigts.

La Danseuse nue et la dame à la licorne, par Gaston Charles. Ou la déception d'un bon petit Français devant l'audace du flirt américain. Il y a pourtant des vérités qu'il faut de temps en temps redire bien haut : la nudité n'a rien d'impur que *sa propre impureté physique*. Seuls les animaux sont nus avec grâce et purement. Ils ne sont d'ailleurs pas nus, mais ils ne sont pas non plus habillés d'autre chose que d'eux-mêmes. La femme la plus belle, le modèle le plus absolument correct de lignes ne *sait pas marcher*. Miss Isadora Duncan, la danseuse aux pieds nus, dansait très bien ; l'héroïne de M. Gaston Charles danse mieux encore, mais ces deux dames *ne marcheraient* pas nues avec grâce dans une rue, dans un bois, sur un tapis de velours. J'ai admiré beaucoup de modèles au repos. Je n'en ai jamais vu marcher, traverser un atelier sans me révéler un défaut ou une gaucherie. L'art de vivre nu est sans doute perdu depuis le Paradis de ce nom ! Alors, comme on ne danse pas perpétuellement, on ne peut pas vivre ainsi en beauté. A peine quelques négresses, espèces se rapprochant de l'animal, sont-elles possibles agissant en état de complète innocence. Cette belle Américaine, malgré sa prétendue religiosité, ne désire pas autre chose que flirter publiquement, en tout bien tout honneur, avec une foule d'hommes, parce que le flirt ne vaut que par la multiplicité des émotions. Jacinthe Nethersol est simplement une *féministe* dernier bateau. Elle joue au harem d'hommes par les yeux... Maintenant s'il plaît à son admirateur de croire à sa vertu, c'est l'affaire de sa courtoisie... bien française. Au cours de cette histoire très amusante, des portraits de femmes artistes qui semblent pris sur le vif. L'art du déshabillage ne semble pas avoir de secret pour l'auteur et nous perdrions donc de bien jolies choses si nos romanciers ne trouvaient plus de voiles à faire tomber.

Ecrit sur de l'eau, par Francis de Miomandre. La drôle d'histoire et comme elle est profondément vraie sous son apparence de conte humoristique ! Le jeune homme qui n'aimera qu'une blonde, le papa coureur d'aventures métallurgiques, la bonne, M. Gabillaud, le vautour, tout ce monde se meut à l'aise dans une intrigue extraordinaire qui est

parfaitement ordinaire, quotidienne. Les expressions les plus outrées semblent sortir des sentiments les plus naturels. Ce jeune homme, dupe de cette chevelure teinte, est bien l'adolescent prêt à tous les espoirs malgré sa prescience des tristes réalisations. J'aime le père qui, partant pour les pires folies, songe à dicter le menu du vautour et à prévenir son fils de l'hystérie de la bonne ! Tous ces gens, y compris la jeune fiancée d'une nuit, proférant les serments éternels qu'elle reniera le lendemain devant le regard courroucé de ses parents, tous ces êtres falots sont bien réels, bien vivants et c'est écrit, en effet, en se jouant, d'une façon fluide et gaie, rafraîchissante... mais il y a là-dedans plus de sang rouge et de larmes que d'eau limpide, c'est de la vie. Pauvre vautour ! Il n'a qu'une pomme de terre écrasée à la place du foie de Prométhée ! et nous en sommes tous là... il faut bien manger des pommes de terre pour oublier la chair des dieux dont on nous a frustrés !

L'Ile de volupté, par Myriam Harry. Délicieux adultère d'une jeune femme honnête qui n'a pas pu résister, car plus les femmes sont honnêtes et moins elles résistent, naturellement, à la séduction du bel officier de marine. Ce serait le récit banal d'une passade si l'auteur n'avait su y mêler l'air pur de la mer, le sel même des embruns, la saveur étrange de piment, de fruits des îles que l'on y goûte avec une réelle surprise des sens. On y excuse la faute, parce qu'elle semble normale, tant la chaleur et le bercement des flots nous accablent d'une langueur ensorcelante. Comme on comprend, en lisant ce roman, que les marins, d'ailleurs excellents époux, ôtent leur alliance en passant la ligne ! Vérité en deçà, erreur au delà. La morale n'existe que pour les gens du Nord.

La Belle au bois dormait... par François de Nion. Il fallait beaucoup d'imagination pour faire subsister en pleine France un pays pareillement figé dans les vieilles traditions. Le héros réveille la belle qui attendait son chevalier depuis un siècle, en passant par l'atavisme de ses nobles aïeules. Et de cet endroit marécageux où tout stagnait, somnolait dans le souvenir de vieux refrains de Marie-Antoinette, le prince charmant l'enlève à l'aide d'une *40 H. P.*, qui la transporte, elle et son précieux langage tant fleuri de jolies mignardises, dans la vulgarité de notre siècle trop pressé pour savoir faire encore des phrases enguirlandées. Ils sont heureux malgré le pauvre cadavre ridicule qu'ils laissent derrière eux et auront les enfants du siècle futur, car l'amour pousse vite sur les morts !

Képis à trois ponts, par Fernand Aubier. Il paraît que c'est le roman de l'officier pauvre. Mais si ce beau lieutenant n'était pas dans l'armée, j'imagine qu'il aurait une pareille casquette, quoique sans galon. On ne s'improvise pas *marlou*, on naît comme ça. Il y en

a dans le meilleur monde. On en trouve même beaucoup moins dans l'armée que dans les lettres, soit dit sans offenser personne.

L'Immoralité du Christianisme, par André Avèze. Le christianisme n'est pas immoral, il est naïf. Il a été fait pour des cœurs en enfance et des âmes simples qui n'existent pas, d'ailleurs, ou très rarement sur cette terre. Sorti de cerveaux d'hommes du peuple, il fut, plus tard, révisé, augmenté, raffiné par des classes dirigeantes qui en avaient besoin pour gouverner les pauvres. Je pense que ce sont les gens qui font les mœurs, bien plus que les mœurs ne font les gens. Maintenant, dans le livre de M. André Avèze, à côté de généreuses tirades qui ne nous apprennent pas grand'chose de neuf sur la question, il y a une chose immorale, c'est le soupçon de son héros contre sa mère. Cette femme n'est coupable, à mes yeux, que d'avoir fait coudre les paupières d'une poule, mais le reste ça m'est égal : son fils est certainement le fils d'un vilain Monsieur, légitimement ou non, et ça n'a pas d'importance.

Le Sentiment de la vie, par Emile d'Arnanville. C'est une confession, un journal dans lequel l'auteur a eu le tort de vouloir insérer des articles et des nouvelles qui lui furent probablement refusés par de grands quotidiens. C'est un pêle-mêle de notes, de portraits, de thèses philosophiques, un dédale de fort jolis sentiers poétiques dans lequel on se perd et d'où jaillissent, çà et là, une silhouette connue, une touffe d'arbustes exotiques. On cause dans des salons littéraires, on se promène sur des plages renommées et presque partout on rencontre Jean Lorrain. Cela finit par la mort sentimentale d'un pauvre poète et l'affirmation d'un éternel au delà.

Au seuil des temples, par J.-F. Louis Merlet. Jolis morceaux de sculpture païenne : des danseuses, des mages, des rois et, se glissant sous les guirlandes, se mêlant aux nuages de l'encens des prêtres, une rapide vision de la mort voluptueuse, de l'amour effréné du sang que les tyrans d'Egypte savaient mettre dans toutes les manifestations de la vie et de leur puissance.

Contes tendres, par Paul Junka. Une jeune fille partage sa fortune : deux louis avec un plus pauvre qu'elle rencontré dans la rue. Ce pauvre devient un grand médecin et, retrouvant sa bienfaitrice dans une salle de clinique où elle va mourir enfin d'épuisement, il l'épouse après l'avoir guérie. Il fait bon voir l'humanité sous ce jour, très tendre, en effet.

Les Bateaux de l'année, par Max et Alex Fischer. Ces deux incorrigibles en ont trouvé une bien bonne : le règlement définitif de la loi sur les excès de vitesse. Poser en travers les barrières des passages à niveau au lieu de les laisser en long, selon un fâcheux abus, et dès lors les grands express peuvent être arrêtés à temps

devant la rapidité meurtrière des autos. C'était bien simple, n'est-ce pas ? Encore fallait-il se mettre à deux pour le trouver !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly. Dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique. Préface par Octave Uzanne, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Mercure de France ». — Albert de Bersaucourt : *Conférence sur Emile Verhaeren*, 1 vol. in-18, hors commerce, Henri Jouve. — Maurice Gauchez : *Emile Verhaeren. Monographie critique*, 1 vol. petit in-8°, 2 fr. « Editions du Thyrse ». — Fernand Paul : *Maurice Gauchez, étude-monographie*, petit in-18, 1 fr. 50, Henri Lamertin (Bruxelles). — Maurice Gauchez : *Les Poètes*, Weissenbruck (Bruxelles).

Cet ouvrage, **l'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly**, pour lequel M. Octave Uzanne a écrit une préface d'un sens critique très juste et d'une émotion très belle, nous donne en un volume le résumé, l'essence de l'esprit de Barbey. Ce choix fut cueilli par M. Léon Bordellet, un sage « évadé du bagne des grandes cités, et qui, philosophe à la façon de Montaigne, s'efforce de téter la vie au giron de la nature, dans la diète des hommes et l'unique souci d'apprécier leurs œuvres », écrit M. Uzanne. *Le Carquois du Sagittaire*, tel était le titre que M. Uzanne proposait à Barbey lui-même pour ce recueil rêvé, et qui, maintenant qu'il est composé, forme bien le dictionnaire qui devait synthétiser l'originalité du spirituel écrivain : maximes, jugements, portraits, insinuations. Comme le disait Barbey à propos de « l'anecdote », cette « concentration même de l'histoire » :

Dans ces petits médaillons qui ne sont rien du tout aux yeux béotiens des bœufs du travail lourd et de l'effort pénible, il y a vraiment plus d'histoire réelle accumulée que dans beaucoup de grandes pages tirées à quatre épingles et qui ont la prétention d'être des tableaux.

On peut dire aussi que, dans ces extraits, c'est le meilleur Barbey qu'on trouvera, et qu'il gagne, selon l'expression de M. Uzanne, à cette synthèse fragmentaire. C'est que d'Aurevilly avait davantage le sens du trait que la logique suivie du raisonnement. Dans ses articles, il se laisse facilement entraîner par la spontanéité impulsive de ses idées : cela produit parfois de belles fusées. Il a écrit lui-même cette phrase, qui pourrait servir d'épigraphe à ce recueil : « La pensée détachée, c'est la flèche qui vole. » Il y a du Chamfort et du Rivarol dans Barbey. Il est bien, pour le XIXe siècle, le représentant le plus chevaleresque de l'esprit français, mordant, ironique, et d'une sensibilité toujours dépouillée de cette sentimentalité vulgaire qu'il détestait. Cette sentimentalité médiocre qui fait le charme des Delavigne, Delaroche, Dumas fils, de tous les Ponsard, de tous les Augier d'hier et d'aujourd'hui.

M. Uzanne voudrait que l'on fît cesser la légende du Barbey caricatural, « une manière de *duc de Brunswick* de la littérature », dont se sont emparés les journalistes : il vaut mieux que cela et le dandy, un peu ridicule peut-être, cache un admirable écrivain de grande race. Il en sera de ses livres, dit encore M. Uzanne, comme de ceux de Stendhal, qui ne furent appréciés que bien longtemps après la mort de Henri Beyle. C'est l'impression que l'on éprouve en lisant ce dictionnaire spirituel. Barbey eut, en effet, l'intuition de beaucoup de choses, et sur beaucoup de points, il est plus de notre siècle que du sien. Même son intransigeance religieuse n'arrive pas à déformer ses jugements : c'est qu'il était d'une très belle santé morale et intellectuelle, et qu'il savait, selon la belle formule connue, dissocier toujours son intelligence de sa sensibilité.

Il écrit à propos des femmes : « Il n'y a jamais eu que de faux artistes qui aient été arrachés par des femmes au travail, à leur art, à la gloire, et qui aient eu, à cause d'elles, de ces désespoirs d'étalons. » Pourtant il sait que l'homme n'est jamais assez intellectuel pour pouvoir « se passer de sentiments », et les plus forts, dit-il, sont les « sentiments blessés ». Il ajoute cette belle pensée : « Ce que les Livres Saints appellent « le sel de la sagesse » n'est probablement que le sel des pleurs que nous avons répandus ! »

Comme tous les êtres d'une grande sensibilité (et la sensibilité est la marque du génie), il se fit souffrir pour des femmes sans se méprendre sur le mécanisme de sa souffrance : la femme, dit-il, « n'est jamais que la réverbération de quelque chose, l'écho et le reflet de quelqu'un... le caméléon singulier qui prend toutes nos couleurs et nous les renvoie ».

Je cueille encore ces deux pensées sur la femme :

Après la blessure, ce que les femmes font le mieux c'est la charpie.

Je ne crois pas à l'amitié des femmes..... L'amitié d'une femme, c'est de l'amour *vierge* ou de l'amour *veuf*. C'est *avant* ou *après*.

Ses intuitions? Il avait deviné et il écrivit en février 1866 que dans trente ans le journal aurait remplacé le livre. Il reconnaît d'ailleurs que ce journalisme n'aura pas été entièrement stérile et qu'il a introduit dans la littérature une forme plus rapide, « retroussée », que cette « traîneuse de robe à longs plis, dans les livres, ne connaissait pas ». Il avait deviné la minutie des reportages, la manie des biographies. La biographie, cette « chiffonnière de l'histoire », etc...

Pour comprendre quel merveilleux causeur était Barbey, lire, au mot *Conversation* du Dictionnaire, un extrait de son *Deuxième Mémorandum*, qui se termine ainsi : « Longtemps plongé dans l'éminente exécution de cette sonate de conversation, jouée par moi seul...» Causeur, mais pas éloquent, pas orateur. Tout orateur, disait-il, a

du déclamateur en lui. Mais il parle comme il écrit, et il écrit comme il parle, avec toute la sincérité de son être. L'homme, a-t-il dit avec beaucoup de justesse, « naît avec son style comme il naît avec sa voix ». Il sait aussi qu'il n'y a pas plus d'écrivain sans pensée qu'un penseur sans style. C'est la vie qui forme l'homme et forme son style : aussi les poètes qui ont le plus vécu sont-ils les plus puissants ; on peut dire la même chose des prosateurs : « Nous croyons beaucoup, dit Barbey, à ces hommes qui ont mis la main sur leurs facultés et qui les ont forcées à se taire longtemps. Le Silence est père de la pensée. »

Mais Barbey croyait que cette longue patience devait produire enfin une certitude, et il reproche à Sainte-Beuve ses hésitations perpétuelles, et ses contradictions : « Sûr de rien et curieux de tout, comment voulez-vous qu'un homme soit jamais un critique? » N'est-ce pas au contraire ce qui caractérise l'esprit critique, cette perpétuelle correction des jugements prononcés, ces retouches et ce courage des sincères contradictions ?

Voici ce que d'Aurevilly, critique dit de Racine :

Laissons-lui dire (à Villemain) qu'avant Descartes et Pascal la langue française n'était pas fixée, comme si la langue fluviale de Rabelais ne valait pas le petit bassin d'eau filtrée sur lequel Racine mettait à flot et faisait manœuvrer les petites galères d'ivoire de ses tragédies.

§

Dans cette **Conférence sur Emile Verhaeren**, M. Albert de Bersaucourt nous dit la vie et l'œuvre du poète des Flandres qui a su enfermer dans ses vers comme l'atmosphère même, la vie même de son pays. Par cette analyse nuancée, Verhaeren m'apparaît comme l'instaurateur d'une nouvelle inspiration poétique, en ce qu'il s'est voulu le chantre des divers aspects de la civilisation actuelle, un peu aussi le porte-parole des rêves humanitaires qui hantent nos cervelles. Il chante :

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge,
Il est fumant dans la pensée et la sueur
Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs,
Et la ville l'entend monter du fond des gorges
De ceux qui le portent en eux
Et le veulent crier et sangloter aux cieux.

Verhaeren serait comme le Constantin Meunier de la poésie. A-t-on déjà fait ce rapprochement? C'est la même inspiration, la même fougue dans l'exécution, la même transposition de l'idée de beauté. Que l'on lise la pièce intitulée : *les Usines*, dans laquelle, écrit M. de Bersaucourt, « un artiste a eu pour la première fois l'idée de

célébrer la beauté mêlée de laideur et de tristesse de notre époque industrielle... ».

§

M. Maurice Gauchez, qui a composé une monographie-critique sur **Emile Verhaeren**, le considère comme le premier lyrique belge, « le seul poète national, dit-il, qui soit vraiment de chez nous, et dont la langue est colorée des puissances anciennes et modernes de notre race ». Il ne faut, en effet, quel que soit son talent ou son génie, comparer Verhaeren à aucun de nos grands poètes actuels, Henri de Régnier ou Jean Moréas, dont la langue est d'un français pur et sans mélange. Ce qui fait, au contraire, le charme de Verhaeren, c'est l'âpreté voulue de sa langue, c'est l'originalité de ses images cueillies sur le sol même de son pays. M. Gauchez s'exprime donc avec une grande précision, lorsqu'il dit que Verhaeren est le premier lyrique belge.

M. Gauchez étudie encore dans ce livre le rythme particulier de cette poésie et comment, du vers ternaire, Emile Verhaeren en est venu instinctivement à ce vers libre, qui épouse tous les sursauts de son imagination. C'est le battement même d'un rythme intérieur, correspondant à l'âme même du poète. La phrase récitée est toujours et surtout musicale; et on dirait que, chez ce poète, la musique des mots plus encore que l'illumination des images traduit son émotion. Pour bien aimer Verhaeren, il faut comprendre et sentir la musique, à la fois tendre et fougueuse, de ses vers.

§

C'est encore **Maurice Gauchez** (auquel M. Fernand Paul consacre une étude-monographie, peut-être un peu prématurée) — qui, dans une petite brochure, **les Poètes**, analyse l'œuvre poétique de quelques jeunes écrivains. Signalons Louis Piérard et ses *Images boraines*, d'une belle sincérité et d'une belle langue, Louis Thomas et ses *Flûtes vaines*, *les Cris du Solitaire*, etc., improvisations, dirait-on, mais qui expriment les mille nuances d'une sensibilité toujours vivante et curieuse. Je citerai, avec M. Gauchez, ces vers de *Jeunesse*, de Mme Fernand Gregh :

> Sans qu'un songe s'évade en des terres meilleures...
> Qu'est-ce qui nous fera supporter aujourd'hui...
> Le ciel est à nouveau lent, languide, et parmi
> Un bain d'azur dissous baigne son calme ami.

Il s'en faut de peu, écrit M. Gauchez, que je la préfère à son mari. J'hésite à me prononcer.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Frédéric Duval : *Les Terreurs de l'An Mille*, Bloud, 2 fr. — Claude Bouvier : *La Question Michel Servet*, Bloud, 2 fr. — René Bittard des Portes : *Les Emigrés à Cocarde noire*, Emile-Paul, 7 fr. 50. — Memento.

Les Terreurs de l'An Mille, par Frédéric Duval. — Il y a un certain nombre d'années, comme nous nous occupions d'un travail d'histoire sur « l'An Mil », nous aboutîmes à une constatation fâcheuse : nos Savants contemporains, pour peu que leurs recherches n'eussent pas plus de vingt-cinq ans environ de date, concluaient à l'inanité de la légende de l'An Mille. M. Jules Roy condensait dans une copieuse étude les travaux du chartisme actuel sur cette grandiose légende. M. Frédéric Duval reprend aujourd'hui les conclusions de J. Roy. Eh! bien, M. Duval a beau, dernier venu, énumérer, en un exposé d'autant plus clair qu'il est plus resserré, les objections de la critique historique et bibliographique, ces temps du xe siècle gardent leur inaltérable visage de douleur, l'allure caractéristique d'une vie qui réussit par trop mal... Nous sommes, quant à nous, plus disposé que jamais à croire, — et ceci en retrouvant dans ce récent travail même certains témoignages que l'auteur n'a pu suffisamment réfuter, — à la légende, au fait, plutôt, des Terreurs de l'An Mille.

Seulement, il faut mettre quelque souplesse dans nos conceptions de ces époques distantes. M. Frédéric Duval semble croire que les amateurs de la légende de l'An Mille prennent cette légende au pied de la lettre : les sept sceaux de l'Apocalyse rompus à l'heure dite, les peuples prosternés dans les églises, etc. Nullement, quant à nous du moins. La psychologie historique n'admet pas, y fût-elle engagée par certains textes, ces mises en scène trop expresses. Cependant, l'objet qu'elle peut atteindre, ici, n'en est pas moins réel. Nous croyons que Rozières, tout en aboutissant dans ses travaux à une conclusion négative, lui aussi, a énoncé le fait fondamental, la loi dont peut s'autoriser une manière de voir affirmative sur l'An Mille. Il remarque, dans ses « Recherches historiques sur l'histoire religieuse de la France : l'An Mille », qu'un fait se dégage de tous les textes, c'est que « la fin du monde inquiétait les esprits après les famines ou les guerres; exemples : 1010, 1033, 1095; ainsi au Ier siècle, sous Néron, au IVe siècle lors des invasions des barbares, aux IXe et Xe, quand les Normands se ruent sur les côtes de France, aux XIe lors des grandes famines, au XVe pendant l'invasion des Anglais. » Or, la croyance à la fin du monde n'est nullement particulière au xe siècle, mais c'est au xe siècle qu'elle prit le plus d'intensité. Et pourquoi? Parce que c'est alors qu'elle coïncida avec l'état social le plus décrépit, le plus déprimé, le plus sommaire. Comment ne pas admettre qu'elle ait pu, en une telle crise de la civilisation, devenir particulièrement intense,

précise, typique, quelque chose de *sui generis*? Tout le problème de l'An Mille est là. M. Frédéric Duval a mal réfuté le témoignage si important de Raoul Glaber. Si nous prenons cette réfutation sous le rapport littéral, nous ne sommes nullement convaincu. Ensuite, l'esprit n'en est pas satisfaisant. M. Duval prend ses sûretés contre ce moine, « esprit hanté de visions funèbres et sataniques ». Que ne l'a-t-il admis tel quel, plutôt ? « Visions funèbres et sataniques », c'est bien cela, c'est bien là notre pauvre moine du temps, de la fin du xe siècle et du commencement du xie. Ses « dérèglements » n'empêchent rien, au contraire. Il y a là un caractère tranché, qu'il faudrait soigneusement préciser, différencier. Que M. Duval pense, comme contraste, au moine de la période suivante, à un Guibert de Nogent, par exemple, et il sentira, dans l'évolution du caractère religieux, la différence des temps. Enfin M. Frédéric Duval a des préoccupations d'apologétique : il ne veut pas qu'on accuse l'Eglise d'avoir, au xe siècle, répandu la croyance à la fin du monde afin de se faire léguer les biens des fidèles. Et voilà donc pourquoi nous n'avons pas eu peur en l'An Mille (1)?

La Question Michel Servet, par Claude Bouvier. — L'exposé de M. Claude Bouvier ne saurait, après le substantiel résumé général publié récemment par M. A. Dide (2), prétendre apporter, dans la question Michel Servet, de nouveaux éléments d'information. Mais il apporte des appréciations intéressantes, judicieuses, dont il faut tenir compte. De plus, le livre de M. Dide était une apologie plutôt fougueuse de Servet, et il n'est pas mauvais de retrouver ailleurs des manières de voir plus rassises. Comme érudit et comme médecin, Servet fut un savant estimable. Comme théologien, ce fut un pur anarchiste. Attaquer le dogme de la Trinité, c'était vouloir ruiner le statut théologique fondamental du Christianisme, du christianisme des Catholiques comme du christianisme des Protestants. Nous l'avons dit, et nous le répétons : Calvin ne pouvait agir autrement qu'il n'a fait. Le tribunal de Vienne, non plus. Le point de savoir si le fait d'hérésie était passible ou non d'une condamnation capitale n'avait pas à être envisagé ; la question ne commença de se poser que plus tard.

Quant à l'affaire Michel Servet, on devine, dans la façon dont la

(1) Qu'importe cette querelle cherchée à l'Eglise? Dans la question de l'An Mille, du moins, il n'en faut que médiocrement faire état. L'action de l'Eglise, dans le sens de la « legende » de l'An Mille, elle est plutôt alors, tout mobile cupide écarté, dans son influence psychologique amortissante, dans l'atténuation, par ses soins, du goût de l'action chez des caractères incultes, demi-sauvages, bridés par elle (Trêve-Dieu). Le malheur des temps aurait rendu, pour un moment, cette influence trop forte.

(2) Voir *Mercure de France* du 1er juin 1908. Voir aussi, sur la question Michel Servet, *id.*, nos des 16 juillet, 1er et 16 août, 1er septembre 1908, aux Echos, les lettres de M. Louis Dumur et de Mme Charlotte Chabrier-Rieder.

considère M. Bouvier, le catholique qui se sent dans le débat en posture avantageuse : malgré la sentence du tribunal de Vienne, rendue par contumace, le catholicisme, dans cette affaire Servet, a tiré assez bien son épingle du jeu. A Calvin vont toutes les accusations et toutes les colères. Le terrain ainsi déblayé sous le rapport de l'apologétique, M. Bouvier, abordant le point de vue protestant, conclut, avec bon sens selon nous, qu' « on s'efforce vainement de concevoir comment la question Servet pourrait devenir un bon terrain de propagande protestante ». Il ne semble pas aussi facile qu'on le croit au protestantisme, conservateur et même libéral, de définir son attitude dans la question. Calvin ou Servet? Point d'interrogation auquel l'inscription du monument expiatoire de Genève, ni chair ni poisson, répond mal : « Fils reconnaissants et respectueux de Calvin, notre grand Réformateur, mais condamnant une erreur qui fut celle de son siècle et fermement attachés à la liberté de conscience selon les principes de la Réformation et de l'Evangile, nous avons élevé ce monument. » Aussi bien pour Calvin que pour Servet, c'est trop et ce n'est pas assez.

Il faudra trouver autre chose.

Les Emigrés à cocarde noire, par René Bittard des Portes. — Après avoir raconté ce mémorable épisode de la contre-révolution que fut l'insurrection de Lyon en 1793 (1) (quoi que les Lyonnais aient pu penser et même faire, la signification de leur soulèvement fut bien fédéraliste, c'est-à-dire contre-révolutionnaire), M. René Bittard des Portes revient, dans ce nouvel ouvrage, à ses études sur l'Emigration. On lui devait déjà une « Histoire de l'Armée de Condé pendant la Révolution », qui eut un succès mérité, et une Etude de bibliographie historique et critique sur les Guerres de Vendée. Son nouveau livre forme le trait d'union entre ces deux ouvrages. Ces trois études constituent une ample contribution à l'histoire de l'Emigration, digne de prendre place à côté des œuvres de Forneron et d'Ernest Daudet, avec même plus de précision que n'en présente l'œuvre de ce dernier. L'histoire de la contre-révolution est, depuis Taine, au premier plan de l'actualité historique. Certains traitent l'ensemble, comme Forneron et Ernest Daudet. D'autres étudient en détail certains chapitres de première importance, comme M. des Portes. Récemment, l'on nous donnait une Vie du Baron de Batz, le curieux conspirateur contre-révolutionnaire, et l'auteur, M. de Batz, descendant du Baron, annonçait l'intention de faire de cette biographie le point de départ d'une histoire de la contre-révolution, entreprie méritoire, mais précaire, le baron de Batz étant, en dehors de ses tentatives de corruption, une figure plus curieuse que véritablement importante, et

(1) Voir *Mercure de France* du 15 septembre 1906.

son biographe ayant d'ailleurs traité de façon incomplète même ce chapitre introductif.

L'Emigration a, de nos jours encore, ses défenseurs et ses ennemis. Défenseurs ou ennemis (nous parlons de l'opinion en général et non des historiens accrédités, comme Forneron ou M. des Portes) partent,semble-t-il,d'un point de vue erroné,que des recherches historiques comme celles que nous apprécions ici devront précisément rectifier. Ils apprécient l'Emigration en bloc, comme s'il n'y avait eu qu'une seule émigration. Or il y a eu plusieurs émigrations,chacune avec son caractère particulier. Emigrer à la suite du comte d'Artois n'était pas la même chose qu'émigrer sous le coup des massacres, ou des troubles militaires. Là, l'émigration était un peu une mode, ici elle fut une nécessité; là, la Révolution ne venait que de commencer,ici elle avait multiplié ses violences ; là, dans sa période prématurée, la contre-révolution eut des effets fâcheux,elle précipita les événements. elle dénonça d'avance tous les traités,toutes les transactions qui pouvaient encore intervenir entre l'ancien et le nouvel ordre de choses, entre l'ancienne et la nouvelle société ; ici, à l'heure sombre de la nécessité, l'émigration eut tout le caractère légitime qu'elle pouvait prétendre revêtir; elle n'était pas plus maîtresse de se modérer que ne l'était la Révolution elle-même; elle jouait bon jeu et franc jeu, et si elle ne gagna point, elle n'eut pas du moins à connaître, dans son échec, le remords des causes illégitimes.

A cette catégorie d'Emigrés appartenaient surtout ces « Emigrés à Cocarde Noire », dont M. des Portes a suivi l'odyssée, en Angleterre, dans les Provinces Belges, en Hollande et à Quiberon. Hier officiers, bon nombre d'entre eux, dans l'armée royale que l'indiscipline avait détruite, ils gagnèrent la frontière « presque inconsciemment », portés jusque-là par l'irrésistible poussée d'une persécution implacable. Après Valmy, ils acceptèrent, sur le conseil des princes, la solde de l'étranger et prirent du service, pour la plupart, dans les régiments d'émigrés levés par l'Angleterre, l'Empereur, les Provinces-Unies. La cocarde noire (en usage dans l'armée britannique et dans l'armée autrichienne) les distinguait. Les régiments d'émigrés à cocarde noire étaient ceux, dit Puisaye dans ses *Mémoires*, « qui avaient fait la guerre sur le continent et dont la « capitulation » (ou contrat pour l'organisation des corps de troupes) était différente de celle des corps à cocarde blanche, qui avaient été levés uniquement pour le service du roi de France ». Ces émigrés formèrent divers corps. M. des Portes distingue notamment le régiment de Loyal-Emigrant, les régiments de Béon et de Damas. Parti d'Angleterre, où il avait été formé, le régiment de Loyal-Emigrant prit part à la campagne de Hollande, combinant plus ou moins ses efforts avec les autres groupes d'émigrés, sous la tutelle paralysante des généraux

hollandais. Il sut pourtant montrer dans l'héroïque sortie de Menin, où il se fit jour à travers la division de Moreau, ce qu'eussent pu valoir ces troupes, si toutes sortes de mauvaises influences ne les eussent réduites à l'impuissance. Leur ennemi le plus implacable était encore l'étranger, remarque judicieusement M. des Portes, et, disons-le, cette parole soulage...

Leur rôle fini en Hollande, les Emigrés à cocarde noire furent transportés par les vaisseaux anglais sur les côtes de Bretagne, où se préparait l'expédition de Quiberon. M. des Portes a raconté à son tour cette triste expédition, qui fut le plus grand effort de l'Emigration sur nos côtes de l'Ouest. Ce minutieux et intéressant exposé occupe toute la deuxième moitié du volume. Une discussion des faits, qu'on peut considérer comme définitive, montre que le désastre royaliste de Quiberon fut dû d'abord aux caprices de l'orgueilleuse autorité anglaise, qui méconnut les nécessités du commandement; ensuite à l'incapacité des chefs, d'Hervilly et Puisaye, le premier médiocre et arrogant, le second indécis, inconscient, et qui, de défaillance en défaillance (jusqu'à commettre la sottise, en renvoyant à Hoche des prisonniers, de renseigner le général en chef républicain sur ses positions : sottise et non trahison, mais les royalistes purent bien croire ici, tant la sottise était forte, à la trahison), aboutit à cette lamentable surprise du fort Penthièvre, dont la reddition amena celle de toute la presqu'île. Contrairement à ce qu'on avait pu croire, M. des Portes montre que les efforts des Chouans de l'intérieur répondirent toujours à ceux des Emigrés de la côte. Ce sont des conditions dont des chefs plus intelligents que d'Hervilly et Puisaye auraient pu profiter pour ne pas se laisser acculer au fond de la presqu'île.

L'auteur s'élève contre le traitement implacable infligé par la Convention aux survivants de Quiberon. La mémoire de Hoche, tout au moins, doit être dégagée. Il y avait bien eu, selon l'appréciation de Napoléon, capitulation verbale au milieu de l'action : mais que pouvait Hoche pour faire respecter par la Convention la juridiction militaire qui voulait, ici, que les prisonniers eussent la vie sauve ? Le cas que la Convention faisait, avant les journées de Vendémiaire, des désirs de ses généraux, on le sait assez. M. des Portes n'en a rendu que plus intéressante l'infortune des émigrés de Quiberon. Il apporte, sur leur vaillance, des témoignages décisifs. C'est dans son livre désormais qu'on voudra lire le récit de cet épisode terrible de nos guerres civiles.

Memento. — Dans le sixième et dernier tome de l'*Histoire de l'Affaire Dreyfus* (Fasquelle, 7 fr.), M. Joseph Reinach relate les circonstances qui, au lendemain du procès de Rennes, ont marqué l'acheminement vers l'épilogue de l'Affaire : l'Amnistie, destinée à clore officiellement l'Affaire,

longtemps discutée, enfin votée ; l'enquête sur un fait nouveau (le bordereau annoté) produit par M. Mathieu Dreyfus ; la reprise de l'Affaire ; la révision, enfin l'arrêt de la Cour de cassation. — Au sommaire de *la Revue Historique* (Alcan, le n° 6 fr.), juillet-août 1908 : E. Rodocanachi : « Le rôle du château Saint-Ange dans l'histoire de la papauté du XIIIe au XVe siècle » ; Henri Sée : « Les idées politiques de Voltaire » ; Louis Halphen : « Remarques sur la chronique d'Adémar de Chabannes » (connu plus couramment sous le nom d'Adémar, et auteur, on le sait, d'une chronique de France depuis l'origine de la monarchie jusqu'en 1029. M. Halphen passe en revue les travaux dont les diverses éditions de cette chronique ont été l'objet); René Fage : « Lettres inédites de Baluze à Fénelon » (toutes lettres relatives à des questions d'érudition) ; Bulletin historique et comptes-rendus critiques. — *Revue des Etudes historiques* (Alph. Picard, 2 fr. 50), mai-juin 1908 : Comte de Baglion : « Episodes des luttes de factions en Ombrie au XVe siècle » (plus particulièrement, détails sur l'histoire de Pérouse à cette époque) ; J. Paquier : suite des « Lettres familières de Jérôme Aléandre » (intérêt varié, humanisme, questions religieuses, histoire du XVIe siècle). *Id.*, juillet-août : J. Depoin : « Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines : 1° La famille de Robert-le Fort » (très intéressant ; conclusions neuves ; réfutation de la thèse des généalogies rattachées à Wittikin et à Childebrand) ; E. d'Hauterive : « Un attentat contre l'Empereur ; l'accoucheur de Marie-Louise » (curieuse histoire d'un pauvre étudiant allemand qui avait choisi l'époque de la grossesse de Marie-Louise pour assassiner Napoléon, comptant du même coup provoquer une fausse couche et la mort du rejeton impérial) ; Vicomte A. de Courson : « Les projets et les hésitations de la duchesse de Berry », etc. — *La Revue Henri IV* paraît cinq fois par an, à Reims (un n° 3 fr.) : Etudes critiques, documents et vues générales sur la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe (1550-1620).

EDMOND BARTHÈLEMY.

LES REVUES

La Grande Revue : extraits des carnets inédits de P.-J. Proudhon. — *L'Amitié de France :* la tentation de Saint Antoine, telle qu'on la représentait à la foire de Toulouse, il y a 20 ans. — *Roman et vie :* conseils de Rudyard Kipling à de jeunes Canadiens. — Memento.

P.-J. Proudhon a été l'observateur le plus clairvoyant de son époque. Il lui est arrivé de prévoir la nôtre, en quelques-uns de ses aspects. C'est pourquoi M. Clément Rochel a bien fait de publier les *Carnets Inédits* de cet apôtre de l'anarchie en France (**La Grande Revue**, 10 août). Ils sont assez paradoxaux. Le doctrinaire y est parfois en posture de bourgeois, ou très peu s'en faut. Du moins, par quelques emprunts à ses « carnets », verra-t-on comme il diffère des révolutionnaires actuels. Celui-là pensait et ceux-ci parlent. Ne traiteraient-ils pas en « suppôt de la réaction » l'auteur de ces lignes qui ont trait à une revue dont il projetait la publication :

Divorce. — Traiter à nouveau cette question ; la résoudre comme l'Église, mais par des considérations plus *humaines.*— Le divorce, moyen de changement, inacceptable. C'est, quoi qu'on fasse, la prostitution. L'amour, c'est le secret inviolable de la personnalité. Le serment du mariage, c'est l'obligation réciproque de ne point livrer à d'autres la personnalité. La femme qui a deux amants n'est plus *secrète, ni discrète.* On peut la révéler, etc., etc... Avec les théories féministes, saint-simoniennes et communautaires, le mariage et l'amour rétrogradent !...

Ces notes datent des derniers mois de l'an 1852. On les dirait actuelles, inspirées par les thèses de M. Paul Bourget repenti. Cela prouve que près de soixante ans où l'on a vu des révolutions n'ont pas produit une évolution bien profonde. Vous allez voir Proudhon parler du « trébuchet de la raison », comme un de nos orateurs politiques contemporains le pourrait faire. La raison des foules est le dernier mythe qui subsiste. « C'est le ventre des foules qui a des oreilles », dirait Joseph Prudhomme.

Revue.— Ni le clergé, ni les hommes politiques ne savent plus ce qu'ils ont à dire aujourd'hui au peuple, à quelles difficultés ils doivent répondre, quels doutes ils doivent éclaircir pour satisfaire la pensée du siècle. Ils se prétendent gardiens des vérités éternelles : soit ! Il n'y a alors que l'erreur qui varie avec ses causes. Qu'ils nous instruisent donc ! Nous leur ferons connaître volontiers, et de très bonne foi, les causes de nos erreurs, les motifs de notre incrédulité ; qu'ils les écoutent, les apprécient, et y répondent.

Sinon, qu'ils se retirent. Il ne leur appartient pas de gouverner par la force des esprits dont ils ne connaissent pas les idées. — On ne peut plus brûler, bâillonner, proscrire : il faut maintenant que tout se pèse et se liquide au trébuchet de la raison !...

Ci-dessous, nous reproduisons le sentiment de Proudhon sur *Napoléon-le-Petit :*

19 novembre. — Lu l'ouvrage de Victor Hugo, *Napoléon-le-Petit*, in-32 de 462 pages. Quoi qu'en dise l'auteur, le titre est mauvais, et Louis-Napoléon n'est pas petit dans sa *férocité.* Mais ce qui reste après la lecture c'est que Louis-Napoléon est *somnambule ;* et je serais tenté d'aller le saisir à bras le corps et, après l'avoir secoué, de lui dire : *Eveille-toi !*

Tous les Républicains, avec leur 93, sont des somnambules de cette espèce.

Le Louis-Napoléon de Victor Hugo ne s'explique pas !

Du talent descriptif, du style partout, toujours ; parfois des *longueurs.* De la faiblesse dans le récit.

Une belle pensée, mais affaiblie, touchant *la centralisation, l'armée, la magistrature le clergé.* On dirait ce morceau emprunté à mon dernier livre, ou du moins inspiré par lui (1). De là une contradiction dans le livre :

(1) *La Révolution sociale.*

c'est que là est la vraie cause du coup d'État, et qu'en conséquence Louis-Napoléon n'est plus qu'un instrument.

P. 443. — « Le penseur doit accepter avec simplicité et calme le milieu où la Providence le place. »

A la fin, une pensée patriotique sur l'indéfectibilité de la nation, comme dans mon livre. On dirait une imitation.

Parfois, le style nuit à l'idée; on s'amuse du talent de l'auteur; le sujet est perdu de vue. L'effet de haine produit par le deuxième chapitre se trouve affaibli par les suivants, et presque détruit le premier.

Victor Hugo conclut : *Le moins de gouvernement possible*. C'est ce qu'il appelle LA VRAIE FORMULE SOCIALE. D'après elle, il trace, en quelques lignes, page 383, une esquisse d'organisation *anarchique*.

Du reste, l'impossibilité de la rétrogradation parfaitement sentie.

§

A la suite d'un fort intéressant article sur *la Seconde Tentation de saint Antoine*, de Gustave Flaubert, — et il entend par là la version primitive de cette œuvre, qui a paru cette année, grâce à l'intelligente initiative et au dévouement littéraire de M. Louis Bertrand, — M. Georges Dumesnil donne, dans **l'Amitié de France** (août-septembre-octobre), le scenario et quelques vers des couplets d'une « tentation » que l'on représentait à Toulouse, aux « allées Lafayette », à la foire du mois de mai, il y a une vingtaine d'années.

C'est grossier et naïf comme la sculpture au couteau des bergers :

Une clairière dans une forêt, des rochers, montagnes à l'horizon. A gauche, ermitage-chapelle avec un petit campanile où est une cloche; à droite, jardinet.

C'est l'aurore, le Saint sort de l'ermitage, suivi de son cochon, et se met en prières. Prière du matin d'Antoine. — Ensuite il soigne les fleurs de son jardinet. Des anges se promènent autour de lui, voltigent dans les branches comme des oiseaux. Le cochon joue à cache-cache avec un angelot.

Le jour vient. Soudain les esprits célestes disparaissent. Un affreux diable rouge s'est glissé tout près de l'ermite et lui a jeté un gros bouquet de fleurs. Antoine admire les fleurs, ramasse le bouquet et en respire le parfum. Et le voilà troublé. Dans cette odeur, il y a sa jeunesse, tout ce qu'il a quitté pour se consacrer au Seigneur, ses parents, ses amis, son pays, le monde... Il rejette le bouquet, appelle son cochon et va sonner la cloche.

Arrive un second diable, jaune, portant un énorme sac d'écus. Il l'offre à Antoine, il contient la Puissance. Le Saint refuse. Le diable lui administre un coup de pied au bas des reins et s'en va.

Antoine rentre dans son ermitage.

Le diable jaune revient avec sept horribles démons qu'il est allé chercher, et tous ensemble, en marchant et sautant, chantent :

Allons, partons, courons
Pour tenter saint Antoine !
Allons, partons, courons
Pour voler son cochon !

Allons ! partons !
Allons, partons, courons !...

Saint Antoine reparaît sur la scène. Alors commencent ses tribulations. On le bat, on l'enlève dans les airs (1) et le laisse ensuite retomber par terre. Il chante suppliant :

Messieurs les démons } *bis.*
Mais lâchez-moi donc ! }

Les démons le tirant par sa ceinture :

Maintenant que nous le tenons,
Tirons-le par le cordon !

Ils saisissent le cochon qui se débat et hurle. Antoine essaye de l'arracher de leurs griffes, puis implore :

Rendez-moi mon cochon, s'il vous plaît !
Voulez-vous me le rendre !
Il faisait ma félicité (2).
Il était doux et tendre.

Les démons :

Nous en ferons des saucissons
Aux dépens de ce moine,
La faridondaine
La faridondon,
A la façon de Barbarie,
Mon ami !

Ils mettent le feu à la queue du cochon, qui crève. Antoine a essayé vainement d'éteindre le feu, en soufflant dessus.

Les diables déchaînent un orage (éclairs, tonnerre, vent), saccagent le jardin, démolissent l'ermitage, la chapelle, en chantant :

Démolissons, démolissons,
Démolissons-lui sa maison !

Le Saint, à genoux, prie.

Apparition de Proserpine, elle dit ;

Je suis Proserpine,
La reine des Enfers.
Antoine, je viens pour te tenter.

Elle offre à Antoine une coupe remplie de vin, puis des bijoux, puis sa beauté. Il reste impassible. Alors elle ordonne à ses démons d'ouvrir l'Enfer.

Une toile de fond s'écarte et l'on voit au milieu de la scène une grosse marmite au-dessus de laquelle Lucifer trône, armé d'une grande fourche. Des diablotins attisent le feu ; les démons se groupent autour de l'estrade, à gauche, où s'asseoient Pluton et Proserpine. Le défilé des damnés commence : le notaire qui a emporté la caisse, la cuisinière qui a fait danser l'anse du panier, les menteurs, les hypocrites, etc. Chaque fois qu'une nouvelle personne se présente, Lucifer énumère ses défauts, ses vices. Les démons répondent en gambadant et hurlant :

(1) L'enlèvement d'Antoine dans les airs se faisait d'un coup de tête d'un démon cornu. On peut se demander si Flaubert n'a pas pris là l'idée de l'enlevement de Smarh et de saint Antoine lui-même entre les cornes de Yuk et de Satan ; il aurait agrandi le geste... G. D.

(2) Telle était la prononciation, qui donnait une assonance à « plaît ».

A la chaudière !

Lucifer saisit le réprouvé avec sa fourche et le fourre dans le pot. Feux de bengale, flammes.

La prière d'Antoine redouble de ferveur, ses accents couvrent les cris des démons, la vision infernale s'éloigne, puis disparaît. Le Saint se retrouve seul au milieu des ruines de son ermitage, il tombe à terre, épuisé et meurt.

Le Ciel s'ouvre, les Anges en chantant descendent vers lui et l'emportent en Paradis.

§

Roman et Vie (15 août) contient des extraits d'un discours de Rudyard Kipling aux jeunes gens. L'inventeur de Mowgli s'adressait aux étudiants de l'Université M' Gill, de Montréal. Avec le grand et noble bon sens qui est l'apanage des vrais artistes, il a fait l'apologie du désintéressement, de l'honnêteté. Il a entretenu son auditoire juvénile d'un homme « qui n'acceptera pas d'argent, si les conditions du gain lui répugnent ». « D'abord, vous serez tenté de rire de cet homme et de penser qu'il n'a pas les idées saines », prévoit Kipling. Mais il prouve que cet homme-là est, quand même, le plus fort. Etudiez-le, dit-il à ces étudiants. « Soyez cet homme-là », leur conseille-t-il enfin. Et il poursuit :

... Même du plus bas des points de vue, cela ne rapporte rien d'être obsédé par le désir de la richesse. Si vous avez besoin d'être plus riche, pour quelque raison non personnelle, servez-vous de votre main gauche pour acquérir cette richesse, mais gardez votre droite pour l'ouvrage sérieux que vous avez à faire dans la vie. Si vous employez vos deux mains pour amasser de l'argent, uniquement parce que c'est de l'argent, vous courez le risque d'être obligé de vous baisser... et votre cœur est en grand danger. Malgré tout, vous pouvez réussir, et acquérir d'énormes richesses... Je vous avertis qu'alors vous êtes tout désigné pour qu'on dise et qu'on écrive de vous que vous êtes un habile homme... Et cela est une des plus terribles calamités qui puisse accabler de nos jours un homme blanc, sain et civilisé !

... On dit que la jeunesse est l'époque de l'espoir, de l'ambition et des grandes aspirations, et que la dernière exhortation dont les jeunes aient besoin est d'être gais. Je sais, et quelques-uns d'entre vous doivent savoir aussi, que la jeunesse peut être un temps de grande dépression morale, de doute et d'hésitations cruelles... Soucis d'autant plus pernicieux qu'ils nous semblent alors particuliers à notre moi et incommunicables aux amis. Il y a des ténèbres profondes qui enveloppent quelquefois les âmes des jeunes gens ; c'est une désolation horrible, un sentiment d'impuissance, de solitude et d'abandon... C'est une des plus infernales périodes qu'un homme ait à traverser dans sa vie.

Tout cela est excellent, n'est-ce pas ? Rudyard Kipling, cependant, s'était réservé, semble-t-il, pour le trait final. Que ces mots soient

tombés de la bouche de cet *impérialiste* irréductible, c'est tout simplement merveilleux :

Si, pour une raison ou pour une autre, vous ne pouvez croire ou apprendre à croire à la bonté infinie de la Providence qui nous a tous créés, croyez au moins que vous n'êtes pas vous-même une quantité suffisante pour être prise en considération par les puissances qui sont au-dessus ou au-dessous de nous. En d'autres termes, *prenez tout sérieusement, excepté vous-même*.

§

Memento. — *La Revue critique* (10 août). — Y lire la suite de l'Enquête sur la monarchie et la classe ouvrière, notamment la lettre de M. Isidore Bouin, secrétaire du syndicat des bûcherons d'Avallon.

Les Documents du Progrès (août). — De M. Charles Malato, un subtil article : « Races mourantes et Prolétariat naissant ».

Revue bleue (22 août). — M. Abel Lefranc, sur « les Œuvres inédites de Maurice de Guérin ».

La Revue hebdomadaire (22 août). — « La réforme turque », par M. Gabriel Hanotaux. — « Le droit prime la force », par M. H. Welschinger.

La Revue du mois (10 août). — « Qu'est-ce que la Terre ? » par M. L. de Marchi. — « L'aviation », par M. E. Taris.

La Nouvelle Revue (15 août). — « Le Vatican et les sciences occultes », par un flamine. — « A l'hôpital des Oripeaux », par Mlle Ch. Adrianne.

Le Correspondant (10 août). — « L'histrionisme », par M. Paul Acker.

La Revue de Paris (15 août). — « La Veille de Sedan », par le Ct Ernest Picard. — « Le Vol des oiseaux », par M. L. Houllevigne.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une Ballade de M. Rostand (*Comœdia*, 3 septembre). — La Mort de Baudelaire (*Journal des Débats*, 1er septembre). — Les Dangers de l'Alpinisme (*La Dépêche*, 3 septembre). — Van den Enden (*La Libre Parole*, 4 septembre).

En réponse à une ballade de M. Bergerat, que nous regrettons d'ignorer, M. Rostand envoya à **Comœdia** un poème innocent, où l'on retrouvera tous les dons poétiques qui ont fait sa gloire dans les milieux de saine littérature, académies, journaux, bureaux de location, châteaux, casinos, salons mondains et de coiffure. C'est une ballade aussi, à ne rien céler, et même qui se prénomme *Ballade sur une ballade anonyme*. Le journal en question estomaqué de tant de génie, déclara : C'est un régal de roi. Les rois ont bon goût.

Voici la chose :

Chacun se demande : « Ah ! ça, qui
Traite la Muse, altière sphinge,
Comme un sultan son assaki ?
Sur les trous de quelle photinge,
Aux cordes de quelle phorminge

Fit-on qu'un tel arpège erra ? »
Ne vous foulez pas la méninge :
La ballade est de Bergerat.

Aussi vrai que d'Hermès naquit
La lyre, et de Pan la syringe.
Que le Hongrois boit du raki,
Que le Chinois tresse la ginge,
Qu'il était en écus de singe
Le trésor qu'une Humbert géra,
Et que Mergy tua Comminge,
La ballade est de Bergerat.

Car les loups suivent le droscki ;
Dans l'eau nage le piquitinge ;
Les dames portent du kaki ;
Le rossignol chante en Thuringe ;
Mais, étonnant notre myringe,
Lui, toujours, il hébergera
La Rime qui dit : « Comment vins-je ? »
La ballade est de Bergerat.

ENVOI

Prince, il fait tiède. On bat du linge.
L'œil suit l'air qu'une bergère a.
Tu m'as fait des vers : je me *vinge !*
La ballade est de Bergerat.

Telle est la dernière noix de coco du « jeune et glorieux maître ».

§

Que citer après un tel chef-d'œuvre? C'est embarrassant. Voici cependant un petit morceau, signé A..., et paru au **Journal des Débats**, qui n'est pas dénué de saveur. Cela s'appelle *la Mort de Baudelaire :*

Il y a aujourd'hui, 31 août, quarante et un ans que le poète Baudelaire est mort, après une longue et cruelle maladie (31 août 1867). Sa renommée littéraire a victorieusement résisté à cette première épreuve du temps. Son œuvre a survécu par la perfection de la forme et la profondeur de sensibilité, qui ont fait oublier ses outrances et son maniérisme. Le lendemain de sa mort, les journaux publièrent une prodigieuse quantité d'anecdotes, plus ou moins authentiques, sur ses bizarreries et ses mystifications. Ceux qui connaissaient de près le poète protestèrent contre cette légende. Charles Monselet cependant, qui l'avait beaucoup fréquenté, fut un de ceux qui contribuèrent le plus à lui faire cette réputation d'original pince-sans-rire. Louis Veuillot, comme toujours, fut très dur pour Baudelaire, mais il lui reconnut du talent et loua sa fin très chrétienne. L'anniversaire de la mort de Baudelaire redonne de l'actualité au volume de ses œuvres posthumes, qu'on a publié récemment et qui contient de curieuses notations, quelques poésies inédites, un journal de pensées intimes, des articles de critique et

une belle étude sur Edgard Poe... On sait que Baudelaire, malgré le scandale des *Fleurs du Mal*, songea un moment à l'Académie. Il s'agissait du fauteuil de Scribe. Ce n'est pas sans appréhension que le poète se décida à faire une visite à M. Villemain, alors secrétaire perpétuel, et qui passait pour un classique un peu toqué, ennemi de la littérature d'imagination. De son côté, Villemain s'attendait à voir entrer chez lui un être échevelé et inculte, prêt à lui lancer à la tête les paradoxes les plus insolents. A leur grand étonnement réciproque, leur entrevue fut très courtoise et ils furent enchantés l'un de l'autre. — « C'est prodigieux, dit M. Villemain, quand le poète fut parti, il est plus raisonnable que je ne croyais. — C'est bizarre, dit Baudelaire, il n'est pas si fou qu'on me l'avait dit. » Ils avaient raison tous les deux.

M. A. est évidemment un « fin lettré »,et qui se fait de Baudelaire une idée bien personnelle. On ne la lui disputera pas.

§

A propos des annuelles victimes de l'alpinisme, M. Louis Dumur nous entretient, dans *la Dépêche*, de ce sport et de ses dangers. L'article, très documenté, est des plus intéressants. En voici un passage, véritable petit manuel en raccourci :

Mais quels sont les dangers de la montagne? « L'alpinisme, dit le baron von Ompteda, offre deux sortes de dangers. Les uns dépendent de nous-mêmes. Les autres sont en dehors de nos forces et de nos prévisions. Les premiers sont produits par notre incapacité; ils ne menacent, par conséquent, aucun ascensionniste sérieux. Les autres sont les tempêtes, les avalanches, les chutes de pierres, les éboulements de névés, l'effondrement des corniches de neige. Et ces dangers même on peut les éviter souvent avec de l'expérience, quand on sait juger de l'état de la neige, qu'on connaît les endroits où tombent ordinairement les pierres et en n'avançant que d'un pied lent et sûr. »

Le baron von Ompteda divise les montagnes en quatre catégories : 1° celles qui ne sont ni difficiles, ni dangereuses; 2° celles qui ne sont pas difficiles, mais dangereuses; 3° les difficiles, mais non dangereuses; 4° les difficiles et dangereuses.

Le danger que peut présenter le rocher, c'est d'être particulièrement glissant ou de ne pas offrir de prise suffisante aux pieds et aux mains. Un seul homme doit alors avancer, attaché à la corde, tandis que celui qui suit reste immobile, prêt à retenir son compagnon en cas de chute. Généralement, la corde est fixée à quelque appui solide; mais, même sans appui, un homme peut aisément en retenir un autre qui dégringole, et même deux s'il est dans une bonne position. Souvent aussi le rocher n'est pas solide; dans ce cas, celui qui avance doit d'abord l'essayer en l'ébranlant. Il faut parfois détacher de véritables paquets de roche, afin de pouvoir assurer un pas.

Le bon grimpeur applique son corps contre le roc, cherchant à diviser son poids sur autant de points que possible et se servant de toutes les rugosités de la pierre pour augmenter sa résistance. Il réussit ainsi à escalader des parois en apparence inaccessibles. Mais c'est tout un apprentissage. J'ai

vu, à Saas-Fée, près des hôtels, un grand rocher couturé de fissures et de cornichettes, qui sert de champ d'exercices aux débutants. Pendant des heures, les excursionnistes des deux sexes viennent s'y familiariser avec l'art de grimper.

Les chutes de pierres constituent un danger plus sérieux, car il échappe à la prudence de l'ascensionniste. Sans doute, les zones dangereuses sont connues; mais on est obligé de les traverser, sinon bien des ascensions seraient impossibles. Tantôt, ce sont de véritables grêles de pierres qui surprennent le touriste; tantôt, des blocs énormes qui se mettent en mouvement sans qu'on puisse s'y attendre.

Sur la glace, les dangers proviennent des crevasses. Faute de temps, les marches taillées avec le piolet sont souvent trop petites, et les crampons ne suffisent pas toujours à retenir le pied. Là encore, la corde est le meilleur moyen pour éviter des catastrophes.

Mais le plus grand danger de la haute montagne est causé par la brisure des encorbellements de neige que le vent forme à la crête des rochers. Quand on monte sur ces amas, qui ne se distinguent pas de la neige sur fond solide, ils cèdent sous le poids, entraînant parfois des caravanes entières.

Aux dangers doctement énumérés par le baron von Ompteda, faut-il en ajouter d'autres, et des plus imprévus, tels que celui dont a été victime, le 15 août dernier, jour de l'Assomption, dans une localité du très catholique Valais, une dame anglaise qui, regardant passer une procession, reçut soudain une pierre en plein front, lancée par une processionniste? Le motif de cette chute de pierre d'un nouveau genre : un kodak indiscret et jugé offensant pour l'Eglise braqué sur la cérémonie par un spectateur voisin de la malchanceuse insulaire.

Mais voici quelques judicieux conseils que donne aux alpinistes novices *le Savoyard de Paris :*

« L'allure de marche doit être modérée et maintenue uniforme, tant au début qu'à la fin de la course. S'abstenir de sauter et de courir, surtout à la descente. Partir le matin de très bonne heure. Déjeuner avant le départ et emporter quelques provisions. En route, boire modérément. Adopter des vêtements de drap et le chapeau de feutre souple. La chaussure devra être solide, rompue aux pieds, souple et bien garnie de clous. Pour marcher sur la glace, on entoure les souliers d'étoffe ou de chaussons. Emporter un couvre-nuque pour éviter les coups de soleil, et des lunettes noires, si l'on doit traverser des surfaces neigeuses...

« Règle essentielle : On ne doit pas s'aventurer seul en haute montagne... Ne pas tenter d'ascension sans l'assistance d'un guide professionnel, de qui l'on suivra à la lettre les ordres et les conseils. »

§

Je ne dirai pas à propos de quoi *la Libre Parole* s'en prend à Van den Enden et au Rohan qui furent, l'un pendu, l'autre décapité, pour avoir conspiré contre Louis XIV, de concert avec le romanesque Latréaumont. Il n'y a d'amusant dans l'histoire que la méprise du bon journal prenant Van den Enden pour un sectaire protestant. Or, ce curieux personnages était un jésuite, ou du moins un ancien

jésuite. Sorti de la compagnie, il s'était fait médecin, puis professeur et, en cette qualité, ce fut lui qui enseigna le latin à Spinoza, et peut-être le panthéisme. Le maître de Spinoza ! Ayons de la vénération pour ce pauvre bougre de Jésuite qui fut pendu, car, sans lui, le grand philosophe eût peut-être eu de la peine à exprimer ses idées. Van den Enden était un de ces jésuites de jadis qui ne croyaient à rien qu'au latin et aux belles lettres. Il est un peu fort de faire un protestant d'un jésuite qui ne devint sans doute conspirateur que par une suite de hasards, demeurés sans explication. *La Libre Parole* lui doit une réparation.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théatre de la Nature d'Arcachon : *Le Sang fatal*, drame biblique en quatre actes en vers de M. Joseph de Pesquidoux (9 août). — Théatre du Peuple de Bussang : *Le Château de Hans*, pièce légendaire en quatre actes et cinq tableaux de Maurice Pottecher, musique de Lucien Michelot (23 août). — Théatre des Arènes de Béziers : *Le Premier Glaive*, drame en trois actes, en vers, de M. Lucien Nepoty, musique de M. Henri Rabaud (30 août-1er septembre.)

M. Joseph de Pesquidoux a donné une suite à *Athalie*, simplement. Malgré l'Ecclésiaste nous pouvons dire, ici, que la fin d'une chose ne vaut pas toujours mieux que son commencement. Certes, **le Sang Fatal** de M. Joseph de Pesquidoux ne le cède pas à la plupart des œuvres qu'on promène en plein air, toutefois elle demeure bien loin après le chef-d'œuvre racinien. Joas, roi d'Israël, a grandi, mais le style a diminué. Remercions néanmoins M. de Pesquidoux de se consacrer à de tels travaux. Son idéal est élevé, sa pensée haute et si ses vers n'atteignent pas à ces cimes, après tout sont-ils suffisants à honorer un poète, et même un poète de plein air.

Joas, roi d'Israël, par la grâce de Dieu et les stratagèmes de Joad, n'est plus l'enfant tremblant du Ve acte d'*Athalie*. Il a oublié les bons conseils de son père adoptif. Les femmes l'ont détourné des voies du Seigneur. Et, revenant victorieux de l'étranger, il rencontra la femme de son ami Zacharie le grand-prêtre, fils et successeur de Joad. Holda est belle, passionnée, le roi ne lui déplaît pas, elle se laisse entraîner au moment même où son mari survient. Zacharie, comme bien on pense, n'a pas vu sans douleur la double trahison de son ami et de sa femme; cependant il se taira, au nom de l'intérêt politique. Le Sacerdoce et l'Empire ne doivent pas être désunis. Pour dominer la plèbe, leur accord est nécessaire. Voilà qui irait le mieux du monde et il n'y aurait pas de pièce, si un lévite curieux et indiscret ne révélait publiquement l'adultère et si Jéthra, la femme de Joas, ne confondait, sous ses menaces et sa malédiction, les deux coupables. Le peuple et les prêtres se révoltent, mais Joas les arrête avec les piques

de ses prétoriens. Une grêle de flèches calme l'émeute et le roi propose à Zacharie de lui donner la reine Jethra en échange de Holda. Le Grand-Prêtre refuse ce chassé-croisé. Alors Joas le tue et puis après il tue Holda et s'enfuit appelant sur lui le châtiment de Jehovah!

M. de Max fut un prince brutal, neurasthénique, sensuel et tendre qui tira de grands effets du rôle de Joas. Mlle Lucie Brille (Holda) mit beaucoup de passion dans sa voix et ses gestes. Mlle Madeleine Barjac (Jethra) décidément s'affirme comme une admirable tragédienne de plein air et une de nos meilleures. Elle est parmi les deux ou trois comédiennes qui savent encore dire les vers, ne l'oublions pas.

M. Maurice Pottecher avait repris, le 3 août, sa pièce *l'Héritage*, accompagnée d'une délicieuse adaptation des *Bucoliques* de Jules Renard, **l'Écrivain aux champs**, par M. Princet. Trois semaines plus tard, il nous conviait à la première du **Château de Hans**, pièce légendaire, en vers blancs, qui marque une nouvelle direction dans l'œuvre et la manière de M. Pottecher. Disons tout de suite qu'elle a été fort bien accueillie et qu'elle me paraît être de toutes les œuvres de plein air, la mieux adaptée aux goûts d'un public vraiment populaire. A la fois poétique, sentimentale, amusante et morale, cette œuvre saine convient à merveille à ses spectateurs. Elle ne renferme pas de sottes digressions philanthropiques ou sociales. Elle est humaine avec une atmosphère de fantaisie très agréable.

Dans la préface de sa brochure, M. Pottecher fait honneur de l'intrigue de sa pièce à un avocat de Saint-Dié, M. Edouard Ferry. Rendons à César ce qui est à César. Certaines inventions en sont pourtant anciennes comme l'apparition du diable, en chasseur vert. Dans le *Dictionnaire des sciences occultes* de l'Abbé Migne (tomes 48 et 49 de l'*Encyclopédie*), on peut retrouver nombre de légendes où ce costume est attribué à l'esprit malin, et dans *la Loreley* (IIIe épisode d'*Ennoïa*), de Jean Lorrain, que j'ai adaptée avec ce poète pour une scène lyrique, on retrouvera Satan vêtu de la casaque verte et prononçant des paroles semblables à celles que lui prête M. Pottecher.

La vieille diablerie est morte;
Chaudières et fourneaux s'éteignent peu à peu;
Moi-même j'ai cessé de souffler sur le feu :
L'enfer, c'est maintenant en moi que je le porte.

Comment le pauvre Hans, le bûcheron, a abandonné à son rival celle qu'il aime et sa pipe à Satan voyageur, comment la Mort promit de l'oublier mille ans après l'avoir réuni à Catherine, sur la demande des deux bons génies Till et Froll, il est difficile de le conter. On n'analyse pas une légende. Un asile mystérieux et magique gardera le couple amoureux, loin des réalités terrestres et contre les embûches du Malin.

Ces rochers écroulés feront plus solitaire
L'asile bienheureux où tous deux, en s'aimant,
Dix siècles garderont leur joie et leur mystère.

Et le chœur des génies aériens et souterrains conclut :

La patience n'est pas vaine.
Un cœur simple et bon, malgré l'Envieux,
Dans le sacrifice et la peine
Crée en lui la beauté des cieux !...

A Bussang, il n'est pas d'usage de parler des acteurs, mais nous signalerons pourtant l'interprétation de Mlle Thérèse Pottecher, de Mlle Marianne Pottecher et de Mme Maurice Pottecher.

Les heures lointaines des âges primitifs de la pierre taillée ou de l'airain sont à la mode, en plein air. Un jeune dramaturge de grand avenir nous avait, sur la scène de Champigny, surpris par l'éloquente et forte évocation du premier criminel, errant par le désert oriental, sans repos, suivi de sa famille condamnée, géante, farouche et sanglante. *Les Maudits* de M. Henri Fescourt sont en prose d'une poésie plus colorée que **le Premier Glaive** de M. Lucien Népoty. Il y avait une autre ampleur dans le Caïn de M. Fescourt que dans le Rhang-Astorg qui se fit applaudir aux Arènes de Béziers. M. Lucien Népoty a voulu faire une pièce à thèse, déjà antimilitariste, avant le militarisme. Elle a des qualités dramatiques fort recommandables. Elle est simple, rapide. Les caractères en sont nets et l'action mouvementée. M. Népoty y tire parti ingénieusement des lieux communs les plus durables, l'amour et la mort, le sang et le sacrifice, le peuple amoureux de la force qui le dompte, etc...

Une tribu agricole des Ibères se réunit pour le repas du soir, autour du feu entretenu par les femmes. Les laboureurs reviennent de la glèbe, harassés et affamés, ils mangent et dédaignent les coquetteries des femelles :

GRAAL

Te contempler est beau, mais manger est meilleur.

HOLD

Vieille, sois équitable !

VARGAS

On trime à perdre haleine.

ARCHBALD

T'embrasser ? avec quoi ? J'ai la mâchoire pleine.

HOLD

Ours, tremble, car mes dents ont brillé d'appétit

GRAAL

J'imite un beau spectacle en plus petit.

VARGAS

Quoi !

GRAAL

Ce rond de carotte introduit dans ma bouche,
C'est la mer avalant le soleil qui se couche.

ARCHBALD, à ULRICK

Et toi tu ne dis rien ?

ULRICK

Mais si, manger est beau.

Ce lyrisme gastronomique n'a rien de particulièrement brillant ; mais voici que survient Rhang-Astorg, le beau tueur de loups et d'aurochs, le jeune homme aux bras forts. Il parle comme les gueux touraniens de Richepin disant leur fait aux pâles aryens. Ah! les laboureurs, il ne les marchande pas. Il n'est pas de leur race, bien que né d'une de leurs femmes. Jadis les barbares blonds se sont rués sur la tribu, brûlant les moissons, pillant les villages et comme il convient violant les vierges et même les épouses. Aux flancs de Kiomara, l'un d'eux laissa le germe devenu le chasseur sauvage Rhang-Astorg, qui glorifie son père inconnu devant ses parents adoptifs. Il se souvient des hommes blonds.

Car ils sont, par le droit du fer et des armures,
Maîtres de tous les champs et des récoltes mûres!...

Pourtant, les barbares étant revenus, Rhang-Astorg invite les laboureurs à la bataille. A sa harangue, la belle Malia ajoute son discours. Le prestige de la force l'a conquise, elle appuie le héros, et lui apporte l'assentiment des femmes auxquelles elle dépeint les dangers de la fuite.

... Oh la fuite aux multiples dangers,
Semeuse de mourants et de découragés
Sous les hauts tournoiements des grands oiseaux de proie !
C'est la fatigue en pleurs, et le cœur qui se broie,
C'est l'épine et le roc déchirant le pied nu :
C'est la terreur, c'est le hasard, c'est l'inconnu...
C'est la mère, attardée au bord d'une feuillée
Pour allaiter son fils, et qu'on laisse... oubliée :
Ce sont tous les vieillards, tour à tour accroupis
Sur la terre, et disant à leur estin : Tant pis !
C'est la fièvre accrochée aux fugitifs livides :
C'est l'enfant qui périt sur des mamelles vides :
C'est le fauve des bois, le poison des marais,
C'est le morne chemin des frères dévorés :
Enfin, sombre barrière où tout effort termine,
C'est la mauvaise aux yeux brillants : c'est la famine !

Les laboureurs combattent tous, sauf Vargas, qui a fui. La victoire les favorise.

La coquette Malia séduit Rhang-Astorg et se refuse à son désir tant qu'il ne lui a pas promis un amour exclusif. Elle sera la mère de sa descendance guerrière. Rhang désormais sera le maître, le juge, le césar. Il tuera Vargas qui est revenu pour propager des doctrines pacifistes contraires à son autorité et le Brenn qui veut le punir de son meurtre. Le talon brutal du soldat étouffe déjà la liberté. Cette pièce, qui n'est guère qu'une succession d'épisodes, a des intentions philosophiques. Elle semble admettre qu'à ses débuts l'humanité fut pacifique, de mœurs douces et paisibles... Elle maudit le guerrier et nous montre la femme, comme dit François Coppée (*Ferrum est quod amant*), toujours,

Par le glaive absurde, dominée.

J'avoue n'admettre aucune des théories de M. Nepoty. Sa pièce a plu fortement aux instituteurs réunis en congrès de jeunesses laïques dans la vieille acropole albigeoise. Pour nous, les qualités dramatiques de M. Nepoty nous frappèrent davantage que ses opinions... avancées.

Nous souhaiterions seulement plus de sévérité dans son style. Il y a de beaux vers éloquents dans *le Premier glaive*, des vers de poète et même une belle scène, la scène d'amour entre Malia et Rhang-Astorg; pourquoi gâter tout cela par des trivialités qui ne sont pas des audaces et par des dissertations inutiles?

Aidé d'une musique agréable de M. Rabaud, *le Premier glaive* a été longuement applaudi. M. Paul Mounet déploya ses ordinaires qualités de force dans le rôle de Rhang-Astorg. M. Henry Perrin, Mlle Roch, qui cette année s'est montrée partout admirable, M. Fenoux eurent leur part du succès avec Mlle Madeleine Barjac, toujours en progrès.

De toutes les scènes de plein air, les Arènes de Béziers sont la plus importante par le nombre des spectateurs qu'elles attirent, et la richesse de la mise en scène et du décor, mais jusqu'à présent Orange, sous la direction de MM. Paul Mariéton et Réal, garde la suprématie littéraire. Béziers, au contraire, triomphera avec l'Opéra.

Chaque année, les Théâtres de Nature se multiplient, de Bayonne à Namur, d'Aulnay à Luchon, où les Silvain font applaudir un excellent répertoire. A Dinard, à Toulouse, à Aix-en-Provence, à Marseille, partout les scènes de plein air se dressent. Cela est bien, mais encore faut-il que le choix des œuvres ne détourne pas les spectateurs de ces représentations. Il faut que des compagnies spéciales se constituent pour reprendre les bonnes pièces jouées à Orange ou à Béziers, ou pour jouer seulement les chefs-d'œuvre classiques. En effet, si les théâtres de Nature doivent continuer à jouer surtout les tragédies des riches amateurs et des notaires qui imitent Racine

et Luce de Lancival, il faudra bien organiser la conspiration du silence, autour de ces sottises.

Et puis aussi, pourquoi ne joue-t-on pas, ailleurs qu'à Bussang, sur les grandes scènes de plein air, des pièces bretonnes, ou provençales, ou gasconnes? Sur les tréteaux de leurs villages, MM. Barthe et Rouquier ont produit des chefs-d'œuvre qu'on ne connaît pas, hélas! Pourquoi ne leur réserverait-on pas le grand jour des Arènes de Béziers?... Cela vaudrait mieux pour la littérature.

ERNEST GAUBERT.

MUSIQUE

M. Rimsky-Korsakoff et Boris Godounoff. — J'ai depuis assez longtemps coutume de parler ici des vivants avec autant d'indépendance que s'ils étaient morts, pour en avoir acquis peut-être le droit de parler d'un défunt comme s'il était encore en vie. J'ai voulu néanmoins laisser passer le flot des nécrologies panégyriques à propos du décès récent de M. Rimsky-Korsakoff. On l'a sacré « grand musicien ». C'est évidemment excessif, mais ça ne fait de mal à personne. On l'avait bien dit de Lalo. Ce sont là moins appréciations que compliments de condoléance ou autres qui ne tirent pas à conséquence. La personnalité musicale du disparu, d'ailleurs, est fort loin d'être méprisable. Nicolas Rimsky-Korsakoff (1844-1908) a tenu un rôle important dans le développement de la musique russe et occupé une place à part parmi *les Cinq*. Tandis que certains de ceux-ci eurent à tout le moins des éclairs de génie, il y brilla surtout par le talent, par une maîtrise des moyens que ne sut égaler aucun des « Novateurs », quoiqu'on ne puisse dénier pourtant quelque génialité à tels de ses ouvrages. *Antar* et *Chéhérazade* apparaissent à cet égard le meilleur de son œuvre. Mais cet œuvre, dans son ensemble, s'accuse aussi inégal et mêlé que mince, au fond, d'étoffe et d'envergure. *Snegourotchka* nous montra quelle conception périmée de l'art lyrique cultivait Rimsky-Korsakoff. Ses compositions pianistiques sont plus décevantes encore, d'une élégante banalité qui le cède à peine d'un fétu à la poncive insignifiance d'un Tschaïkowsky. C'est assurément dans la symphonie qu'il s'est élevé le plus haut à la remorque ostensible de Liszt. Une étincelante virtuosité d'orchestre, où se trahit l'influence artificielle de Berlioz, ne contribue pas peu à l'attrait de ses productions au concert comme au théâtre, et il serait oiseux de dissimuler qu'elle en paraît aussi constituer bien souvent le principal mérite. Toutefois, si ce n'est guère qu'avec *Antar*, en somme, que Rimsky-Korsakoff atteignit à quelque puissance, on ne saurait méconnaître ailleurs une harmonieuse musicalité au service d'une verve coulante et spirituelle, bien que

peut-être trop visiblement « habile » en sa spontanéité manifeste. Cette habileté quasiment constitutionnelle, non moins que le caractère général de ses tendances, rapproche singulièrement l'artiste slave de notre Saint-Saëns. Le rôle de ces deux musiciens dans l'art de leur patrie semble assez analogue. Ils y remplirent pareillement un office d'éducateur, en y assimilant, sans altérer son génie national, avec des traditions de style ignorées ou perdues, des éléments rénovateurs d'origine étrangère. Car, vulgarisateurs tous deux des formes du classicisme allemand, Rimsky-Korsakoff fut là-bas le disciple de Liszt, comme Saint-Saëns chez nous son apôtre, et, malgré la diversité des emprunts éventuels, l'un se divulgue aussi Français que l'autre Russe. La ressemblance est même assez curieusement soulignée par l'absence, en leur œuvre respectif, de tout stigmate wagnérien, et une évolution commune de l'esprit dans un sens plutôt rétrograde. Si Rimsky-Korsakoff, en effet, commença « novateur » avec « les Cinq », il finit peu ou prou ouvertement réactionnaire. A vrai dire, le simple fait qu'il assuma, depuis 1881, le poste de Directeur du Conservatoire de Saint-Pétersbourg, fournirait à la fois l'explication plausible de ce dénouement et son excuse. On n'enseigne pas impunément pendant plus de trente ans les arguties du contrepoint, et le goût secret de l'auteur d'*Antar* pour les charmes de la scolastique l'entraîna par surcroît à rédiger un *Traité d'Harmonie* selon la formule, qui connut les honneurs d'une teutonne traduction. Consacré « Maître » en son pays, légitimement prisé au dehors, Rimsky-Korsakoff jouissait paisiblement, vers le soir de sa vie, de cette académique renommée qui l'eût conduit chez nous à l'Institut. Il put savourer, de la gloire, la tangible illusion refusée à un Borodine et à un Moussorgsky. Il paraît que c'était un vieillard charmant, encore qu'un peu froid. On vante sa droiture et sa franchise, la sûreté et l'agrément de son commerce. Cet excellent homme ne comprenait rien à *Pelléas* et ne s'en cachait pas. Après tout, ce n'était pas indispensable qu'il comprît, et on n'en est surpris qu'à moitié. On ne peut pas être et avoir été. Cependant, son aveu eût gagné à ne pas s'entacher d'une opposition discuteuse où se pressentirait déjà quelque sénile étroitesse intellectuelle. Nul n'aurait osé soupçonner l'ancienneté de cet obscurantisme dogmatique et le rêver si téméraire en ses méfaits.

En dépit des réserves que suggère son œuvre, on distinguerait volontiers le théoricien du créateur, pour reconnaître en celui-ci un musicien, sinon extraordinaire, du moins doué de ces facultés exceptionnelles qui font que le talent effleure une génialité intermittente. On saluerait avec reconnaissance le producteur d'un art souvent original et séduisant jusqu'en sa virtuosité superficielle, et, comptant son activité didactique pour une manière de dévoûment tout

surérogatoire, mais désintéressé, on rendrait un hommage ému à l'artiste sincère que la mort vient de frapper soudain, — si l'inconscience du pédagogue n'avait niaisement induit cet honnête homme à un véritable forfait artistique. Il n'y a certes pas d'expression assez dure pour qualifier comme il convient le tripatouillage indigne perpétré sur *Boris Godounoff* par M. Rimsky-Korsakoff. L'attentat, à la vérité, porte avec soi son châtiment, car, si la mémoire du vandale en est éclaboussée de quelque honte, les résultats de son opération sont cruellement significatifs à son égard. On y mesure avec stupéfaction l'infranchissable abîme qui sépare à jamais les petites habiletés du talent et la profondeur ingénue propre à l'intuition du génie. M. Rimsky-Korsakoff, à qui son adresse instinctive interdisait l'ingénuité, n'a pas plus compris quelque chose à *Boris* qu'à *Pelléas*. Dans la préface où il motiva son intervention, il avertit qu'il voulut remédier aux incorrections d'écriture dues au métier insuffisant de Moussorgsky, et, grâce à des remaniements appropriés, faciliter la représentation d'une œuvre conçue sans préoccupation des conventions régnantes au théâtre. A cet effet, il intervertit tout d'abord l'ordre des deux derniers tableaux, dénaturant ainsi, avec sa conclusion, l'essence expressément populaire et la psychologie du drame. Peut-être craignit-il que les spectateurs des fauteuils, les abonnés des balcons ou des loges fussent tentés de vider la salle après la mort de Boris en dédaignant le reste. En tout cas, il semble avoir également redouté de leur exténuer les méninges et déranger leurs habitudes, en leur offrant à l'Opéra une action cohérente, car il paraît s'être évertué de la rendre inintelligible par le choix des passages que son caprice y supprima. L'acte admirable de vie et de contrastes pathétiques, avec Boris et ses enfants, en est tout spécialement mutilé. Le personnage du tzaréwitch Féodor y devient une panne indifférente ; la tragique antithèse du père affectueux et doux et du tzar en détresse s'en annihile à bien peu près, tronquée de l'épisode où, sur une adorable musique, l'enfant interrompt le monologue angoissé du tyran par une histoire de perroquet échappé de sa cage, et M. Rimsky-Korsakoff n'a pas manqué non plus de biffer la sonnerie de l'horloge aux pantins automates, dont le déclenchement corse de shakespearien réalisme les hallucinations de Boris.

La maladresse et l'ineptie de ces transformations décèlent une mentalité surannée de librettiste ou impresario professionnel ; mais, une fois pratiquées ces coupes sombres et d'autres qui rognent sans embarras ni pitié les plus belles pages musicales, on pouvait espérer que l'émondeur s'empresserait de remiser ses ciseaux désormais superflus. On se tromperait grossièrement. Entre ces larges brèches s'en intercalent un peu partout de moindres, de minimes, de minuscules. M. Rimsky-Korsakoff coupe au petit bonheur une, deux, trois, qua-

re, cinq mesures aussi sereinement que quinze ou vingt. En revanche, il arrive aussi qu'il en ajoute de son cru, car ce déchiquetage mplique d'ingénieux raccords. Mais ce n'est pas tout. Parmi ces fragments congrument recollés, M. Rimsky-Korsakoff transpose à son gré d'un demi-ton, d'un ton, d'une tierce à l'aigu ou au grave, tripoant selon ses besoins la modulation originelle, et l'arbitraire qu'il y déploie déconcerte peut-être moins par son sans-gêne que pour une nutilité flagrante. Pourtant ce n'est pas tout encore. Dans la revision musicale annoncée du chef-d'œuvre « incorrect et informe », le vandalisme se double irrémédiablement d'un crétinisme outrecuidant de cuistre. M. Rimsky-Korsakoff corrigea la partition de *Boris* comme un pion le devoir d'un mauvais élève. Un sourire protecteur aux èvres, il tranche, barre et améliore à sa guise, défait et refait doctement le cortège des fugatos, et son zèle de conservatorial Trissotin ui fait même découvrir et corriger des fautes imaginaires, comme es pseudo-quintes au-dessus d'un dessin en pédale obstinée dans l'air de « l'Innocent », par exemple. Mais M. Rimsky-Korsakoff ne se contenta pas d'altérer sans façon rythme ou mélos afin d'éliminer des quintes savoureuses et manifestement intentionnelles, par-dessus le marché *il a aussi corigé l'harmonie*, conformément sans doute à son *Traité*. Celui-ci défendant vraisemblablement le triton, M. Rimsky-Korsakoff l'élague autant qu'il peut de la polyphonie. Durant tout le tableau dans la cellule de Pymenn, le dorien liturgique en est adultéré jusqu'au travestissement en *ré* mineur banal. L'intervalle de quinte augmentée est fréquemment l'objet d'un équilatéral ostracisme, et cela, où qu'il se rencontre, car l'implacable correcteur n'hésite pas plus à rectifier la mélodie que les accords. Enfin, même en abandonnant ces expurgations d'un pédantisme caduc et stupide, on s'aperçoit avec stupeur que l'harmonie traditionnelle, décidément admise ou depuis des siècles licite, n'est pas plus respectée que l'autre. Il advient presque à chaque instant que M. Rimsky-Korsakoff y change quelque chose pour l'unique raison que c'est son bon plaisir, tout bonnement pour remplacer par ce qui lui plaît mieux ce qu'avait écrit Moussorgsky, et, s'il est extrêmement rare que ses amendements paraissent justifiables à la rigueur, on demeure parfois littéralement ahuri en présence de ce dont il accouche. C'est ainsi que, sans doute inopinément chiffonné par une appogiature délicieuse, il métamorphosa en platitude l'une des plus gracieuses inspirations du rôle de Marina. Ailleurs, il dénature, avec la matière harmonique, les modes anciens employés autant que l'effet expressif ; il émousse l'âpre crescendo de frustes dissonances, châtre l'hymne de Dimitri de sa brutalité sauvageonne en escamotant dextrement la pesanteur têtue d'une double pédale. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, il rabote, lime, polit, aligne, retouche, enjolive, affadit ou corrompt. Harmonie, mé-

lodie, modulation, tonalité, tout lui est bon à corriger sans plus de précaution que d'appréciable cause. En comparant les deux partitions, on en croit à perdre ses yeux. Dans les 258 pages de celle de M. Rimsky-Karsakoff, il n'y en a peut-être pas vingt qui soient intégralement conformes au texte original. Au prix de celui-ci, le chambardement gunzbourgeois de *la Damnation* n'est que vénielle peccadille, car il n'atteignait pas la substance purement musicale de l'œuvre. On a cependant protesté et fort justement pour Berlioz. Certains même ont crié au sacrilège. Qu'auraient-ils dit si quelque praticien diplômé eût pris la liberté de réviser Berlioz afin de corriger ses fautes d'orthographe ou d'écriture? Ce praticien pourtant aurait été bigrement plus excusable que M. Rimsky-Korsakoff. Car il importe de proclamer à ce propos, puisque le chambardeur a parlé de « métier », que, rien qu'à cet égard étroit, le vrai *Boris* est mieux « écrit », non seulement que *la Damnation,* mais même que *le Vaisseau-Fantôme.* Il est faux que Moussorgsky ait été dépourvu de technique et que *Boris* ne soit exécutable que grâce aux modifications de M. Rimsky-Korsakoff. Sans doute, Moussorgsky n'écrivait pas comme on apprend dans les Conservatoires, et ce fut une chance pour lui et pour nous. Son art en garde ici une saveur de fruit cueilli à l'arbre, moelleux et ferme, au duvet de velours impollué, et qui éclate et jute sous la lèvre, acidulé, amer ou âcre. Seule une âme de pion pouvait imaginer d'ouvrir un recueil de recettes et de l'accommoder « correctement » pour nous le servir en compote. Non certes, Moussorgsky n'écrivait pas comme au Conservatoire, mais il n'écrivait pas non plus « incorrectement », si le mot signifie musicalement quelque chose. Un instinct plus sûr que les règles guidait sa sensibilité et son génie. Tout au plus constaterait-on qu'il ignorait les trucs du « métier », les ficelles du mécanisme machinal si favorables aux médiocres ou pires. Et néanmoins, les quelques gaucheries parsemées que peut-être on pourrait relever, — outre qu'il est fort admissible que l'artiste les ait voulues, — sont encore presque de la maîtrise auprès de l'opiniâtre impéritie et de l'amusicalité empêtrée d'un Berlioz. Enfin, s'il s'agit de l'orchestre, des gens bien informés, dont M. F. Blumenfeld, qui dirigea l'ouvrage à l'Opéra, déclarent que les changements apportés par le réviseur à l'instrumentation de *Boris* sont loin d'être toujours heureux. L'intervention de M. Rimsky-Korsakoff apparaîtrait déjà pour le moins ridicule, rien que s'il avait prétendu simplement se faire le Vaugelas d'un Moussorgsky; elle devient odieuse avec la sophistication essentielle qu'il se permit de la matière musicale, en abâtardisant une harmonie toujours originale et souvent novatrice. Que le chef-d'œuvre de Moussorgsky ait résisté à cette épreuve, cela ne prouve que la puissance d'une beauté infuse capable, même ainsi défigurée, de si

profondément émouvoir ; on n'en saurait tirer de valable argument au bénéfice du simulacre. La pensée d'un artiste mort est aussi inviolable que la tombe. En falsifiant l'œuvre de son ami, M. Rimsky-Korsakoff a commis une mauvaise action à laquelle on ne voit d'autre excuse qu'une inexorable bêtise. On y a l'impression très nette qu'il est à peu près impossible de pousser plus loin que cela l'incompréhension présomptueuse et l'inconsciente cuistrerie de pédant vétilleux et béat. L'inéluctable conclusion éclaire d'un jour assez fâcheux la mentalité musicale du chef hier incontesté de l'école russe. On s'en explique bien des choses, et on se sent peu disposé à atténuer sa sincérité vengeresse, en songeant que la notoriété de ce malfaiteur officiel, en servant à les imposer, risqua de rendre ses exploits peut-être irréparables. La partition originale de *Boris Godounoff*, en effet, même usagée, est presque introuvable aujourd'hui et épuisée chez l'éditeur qui, depuis des années, ne livre plus que la contrefaçon de l'œuvre la plus extraordinaire qu'ait produite la musique slave. Par bonheur, il en court çà et là quelques vieux exemplaires par le monde, qu'on se confie comme un trésor et que chacun, dès 1911, pourra librement imprimer, les productions de Moussorgsky tombant alors dans le domaine public. En attendant cette résurrection réparatrice, *Boris* offre à notre Opéra l'occasion d'une riposte élégante au succès des représentations russes. Sous le couvert d'une interprétation hors ligne, nos amis et alliés nous en ont étalé des lambeaux magnifiques, mais lessivés et reprisés comme on a vu. Répondons-leur en restituant fidèlement chez nous, et joué de notre mieux, le chef-d'œuvre authentique en son intégrité géniale. C'est sous ce seul aspect que *Boris Godounoff* peut dignement de notre part être accueilli, pour y rester, dans notre répertoire lyrique.

JEAN MARNOLD

CHRONIQUE DU MIDI

Notes sur Orange. — Valère Bernard : *Long la mar latino*, Marseille, édition du *Feu*.

Ernest Gaubert vous a déjà dit ce que fut le spectacle d'**Orange** cette année, et quel accueil fut fait aux diverses pièces représentées, je n'y reviendrai pas et ne vous parlerai que de la ville.

A Orange l'agglomération rustique contemporaine s'efface devant deux monuments antiques. Vue de loin et du côté du Rhône, la ville entière est groupée, avec ses maisons dorées du soleil, entre le théâtre dont la ligne blanche se détache au flanc d'une colline et l'Arc de Triomphe qui se dresse sur les plaines. A l'intérieur, elle offre de profondes promenades, des fontaines, quelques églises. Ses

rues sont pittoresques et solitaires, ses maisons disposées pour l'intimité et retirées ordinairement au fond d'une cour, à l'abri du soleil et du vent. C'est bien là une bourgade de cultivateurs et d'éleveurs, de gens tirant profit de la terre et gardiens héréditaires d'un foyer Mais ils ne sauraient, non plus que leurs demeures, retenir l'attention : le passé d'Orange domine tout son présent et touche seul le visiteur.

Colonie romaine florissante, Orange commandait au moyen Rhône. Les empereurs l'avaient ornée d'édifices et d'inscriptions qui retraçaient leur gloire. La population première du pays, les Cavares vaincus, s'occupaient des terres et du commerce. Les magistrats, les soldats, les colons fréquentaient le Forum, les Thermes, le Cirque ou le Théâtre. Le Forum, avec ses colonnades, se reflétait d'un côté dans les eaux bleues de l'Araïs. Les Thermes fermaient l'autre côté, avec l'hippodrome qui faisait suite, à angle droit, au Théâtre. De cette ville antique, des débris, des murs, des substructions, et, surtout, l'Arc de Triomphe et le Théâtre, seuls, témoignent.

L'Arc de Triomphe se dresse à l'extrémité d'une haute allée de peupliers, au nord de la ville. Le ciel entre sous ses trois arcades. Des fleurs, des fruits, des cornes d'abondance sont répandus sur ses faces, avec des sirènes et des vaisseaux, des instruments de marine, des trophées et de grandes scènes de bataille. Des captifs et des gladiateurs défilent parmi des attributs religieux sculptés. Une belle tête de Phébus s'irradie. Par ces signes et ses symboles toute une civilisation est devant nous, forte, amoureuse de la vie, glorieuse et redoutable. Le vent des siècles l'a rongée comme, sur cet Arc de Triomphe, le vent de la mer a rongé les ornements et les inscriptions qui regardent le Sud.

Le Théâtre est adossé à une colline qu'on a ouverte pour y disposer ses gradins. Sur la place d'Armes, il s'élève, tout à coup, cyclopéen. La première impression est celle d'une chose naturelle, d'un grand rocher allongé. On se refuse à voir sur ce mur inébranlable la main des hommes. A l'intérieur l'étonnement s'accroît. A peine la petite porte qui sépare de la place s'est-elle refermée dans l'épaisseur du mur qu'on est ébloui : un pan du ciel descend au flanc de la colline, on marche dans une paix vibrante de lumière. Le resplendissement du ciel est si grand qu'il entre dans les trous, sous les arcades des gradins comme sous les verdures de la scène, et qu'il donne la vie au Théâtre entier.

A combien d'ennemis ces monuments n'ont-ils pas résisté ? Les hommes furent pour eux plus redoutables que les pluies, les vents et les tempêtes. Ils ont dû vaincre les invasions, les guerres et les incendies des Goths, des Arabes, des Féodaux.

Au commencement du siècle dernier, l'intérieur du théâtre offrait

un aspect inattendu et pittoresque. Les habitants d'Orange s'étaient si souvent réfugiés derrière l'énorme muraille que, peu à peu, ils s'y étaient établis. Avec les pierres des galeries et des arcades écroulées, un nouveau quartier se construisit. Sans autre souci que celui du bien-être et d'une bonne exposition, les maisons s'attachaient aux murs, s'appropriaient un portique et perçaient leurs fenêtres parmi des ornements. Des ruelles parcoururent la scène, l'orchestre et l'hémicycle. Le flanc de la colline abrita toute une population. Malgré les déblaiements, les traces de ce faubourg improvisé sont encore visibles.

Aujourd'hui, grâce à notre culte du passé, le théâtre voit ses blessures de pierre se fermer, ses gradins se reconstituer et, en des soirs solennels, les pieds d'un peuple nombreux le pressent, des souffles vivants l'animent et des héros reviennent sur sa scène pour lutter et mourir.

§

Il y avait longtemps que la littérature provençale n'avait produit d'œuvre aussi remarquable que le nouveau recueil de vers de Valère Bernard : **Long la Mar Latino**, que vient de publier, dans ses éditions, la revue *le Feu*. Il est vrai que le romancier de *Bagatouni* et des *Nomades*, le poète des *Misèreux*, est un des rares qui aient donné, depuis Mistral et Aubanel, une note originale en provençal. Alors que ses grands aînés avaient été surtout des lyriques et des idéalistes, Valère Bernard s'est présenté à nous comme un observateur et un réaliste. Dans ses romans et ses nouvelles, il a fait vivre le menu peuple des villes, l'ouvrier, le rôdeur, le nervi, le bohémien. Dans ses vers, il a peint les déshérités, les loqueteux, et cela sans déclamation, sans fausse pitié. Son art, précis et coloré, excelle dans le raccourci, le trait pittoresque, le détail vrai.

Dans *Au Long de la mer Latine*, Valère Bernard a laissé dominer en lui ses facultés imaginatives, il s'est élevé jusqu'au grand lyrisme et ce recueil restera probablement unique dans la série de ses œuvres, comme furent uniques dans sa vie les circonstances qui le firent naître.

Après une maladie qui le tint longtemps entre la vie et la mort, le poète quitta Marseille et se rendit en Italie, à Naples, achever sa convalescence. C'est ce retour inespéré à la santé et la révélation de la beauté du ciel italien qui ont fait jaillir du cœur de Valère Bernard les strophes brûlantes de son nouveau livre :

> Combien de temps aurai-je dormi
> l'horrible sommeil, combien de temps
> des confins de la vie aux portes de la mort
> aurai-je erré comme une épave,

sur les vagues monstrueuses du délire,
combien de temps ?

Le poète s'éveille à Naples, dans la campagne splendide, devant la mer merveilleuse :

Oh! la volupté de vivre
sous le resplendissement du ciel
éblouissant, devant la mer
étendue comme un miroir
où l'azur profond se reflète !
O mon cœur, tu renais !
Un sang nouveau te gonfle
et la joie d'un dieu te pénètre,
ô mon cœur !

Dans une telle ivresse de résurrection le poète chemine au long de la mer latine et, sous une touffe de lauriers-roses, il voit un jeune pâtre au milieu de ses chèvres :

Je m'avance : le jeune pâtre
sur l'herbe, à l'abri, était étendu.
O beauté !
don plus précieux que la vie !
Le pâtre, comme un jeune dieu,
couronné de lauriers, repose.
Et tandis que je l'admire, immobile,
des souvenirs viennent en foule
comme le long rêve d'un âge d'or,
d'une autre existence voluptueuse
s'écoulant ainsi qu'une eau limpide
et lumineuse, au soleil, dans les fleurs.
.....Bel enfant, dis-je, et ma voix hésitait
à rompre l'enchantement,
bel enfant, quel est ce pays, quelle est ta langue ?
Lui alors se mit à sourire
sans me comprendre, ayant deviné
aux accents de la langue provençale
un frère des pays latins.
Avec un geste :
— C'est par là, me dit-il, qu'est le chemin de Naples.

Avec le poète nous entrons dans la ville, mais aux visions bienheureuses du bord de la mer, voici que succèdent les visions de misère et nous retrouvons ici le Valère Bernard de la *Pauriho*.

Lamentable une foule autour de moi grouillait,
et des mains innombrables se tendaient
indiciblement suppliantes, décharnées.
Et c'était comme une boue humaine,

une boue mouvante dans laquelle
je pénétrais : — *Signo! Signo! Pieta!*
Guarda! signo! pè vivere!... i bimbi
muoiono di fame! signo! signo!
Et des bouches suintantes, livides,
m'effleuraient le corps. Contre moi des ongles
s'accrochaient, me déchirant. Des yeux de fièvre,
des yeux hallucinés, des yeux de meurtre
m'entouraient d'horreurs et de menaces.
C'était dans une pénombre lépreuse,
des ruelles profondes comme des gouffres,
des murs poisseux comme des ulcères
et des hardes flottant dans un souffle empesté.

Nous voici dans l'immense cathédrale illuminée où s'écrase tout un peuple en prière :

Telles des larves grouillantes, sur le sol
se traîne une humanité déchue
qui n'est plus de l'homme et n'est pas encore de la bête,
une triste humanité lamentable
joignant ses mains jusqu'à en rompre les os,
se déchirant la poitrine avec des gestes fous,
brisant ses jambes sur les marches des autels
en léchant, à genoux, la poussière des dalles,
avec des larmes, des hoquets, des cris
pitoyables d'adoration et de désirs.
Et c'est un vomissement de désirs malsains.

Nous quittons la cité de splendeurs et de misères et la troisième partie du livre nous transporte à Capri, dans l'île enchantée, « qui porte sur ses cîmes l'Olympe des folies du vieux Tibère ». Après une superbe évocation de ces folies, l'île s'ouvre à nous, dans sa beauté vivante :

L'île parfumée à moi s'abandonne
comme l'amante à son amant,
elle m'accueille, couronnée de pampres,
avec le sourire de ses fleurs.
Et ses belles filles aux yeux de chèvres,
portant des corbeilles pleines de figues,
et sautant de leurs pieds nus adorables
les pierres brillantes de porphyre,
me saluent avec une grâce sauvage...

Il faudrait pouvoir tout citer, de ce poème de Capri, à la fois languissant et bondissant, joyeux et tendrement mélancolique. On peut dire que jamais la langue provençale n'avait exprimé de telles choses et que Valère Bernard vient de démontrer son étroite parenté avec la

langue italienne, aussi bien pour le choix de son sujet que pour la façon large, lyrique et surtout musicale dont il l'a traité. *Long la Mar latino* n'est pas, en effet, écrit selon la prosodie traditionnelle; c'est une suite de strophes aux rythmes libres, adaptés à l'émotion, et cette composition originale achève de faire de cette œuvre une tentative hardie et admirable.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Otto Julius Bierbaum : *Prinz Kuckuck*, 3 vol ; Munich, Georg Müller, M. 15.— Horace Kaplan : *Le Faust de Gœthe*, première et deuxième parties. Paris, Société générale d'édition, 2 fr. 50. — Memento.

Prinz Kuckuck. — M. Otto Julius Bierbaum nous apprend, dans une de ses préfaces, que les trois volumes de son nouveau roman ont été composés selon un plan établi d'avance, avec un soin considérable dans le développement des caractères et un souci minutieux de l'unité. Ces trois volumes, parus successivement, forment un ensemble de 1541 pages et, ne craignons pas de le dire dès le début, jamais on n'avait vu pareil monstre. Ce n'est pas, certes, que l'auteur n'ait fait un effort louable pour remplir son cadre. Chroniqueur avisé des choses contemporaines, conteur adroit et même spirituel parfois, il a su présenter, non sans agrément, certains épisodes de son interminable histoire. L'humour ne lui fait pas défaut, et il ne serait pas allemand s'il en était dépourvu. On sait qu'il est bon poète. Ses vers ont de l'élan et de la chaleur et il a su dire en prose ce qu'il avait parfois mieux exprimé en vers. Mais cet ensemble de qualités suffit-il pour produire un bon roman ? Certes non, et l'on s'en rendra compte aisément en examinant les détails du *Prinz Kuckuck*.

M. Bierbaum a voulu mettre dans une œuvre d'imagination toute l'histoire de l'Allemagne durant ces quarante dernières années. Il y a de tout là dedans, sans que l'on s'aperçoive de la raison et du but de cette accumulation chaotique : Bismarck, la guerre franco-allemande, la mort du roi de Bavière et de l'archiduc d'Autriche ; le naturalisme littéraire et l'essor économique ; la pédérastie, l'esthétisme et la plus grande Allemagne. L'auteur a voulu peindre, à la fresque, une grande composition. Il a achevé, dans ses détails les plus minutieux, chaque partie de son tableau, et quand, avec la gravité qui convient, il a apposé sa signature, il ne s'est pas aperçu que l'effet d'ensemble était déplorable et qu'il n'avait abouti qu'à une formidable caricature. Ces couleurs tour à tour criardes et éteintes, ces lignes contournées, ces gestes gauches, les faces grimaçantes des personnages, ces erreurs de perspective, avec des premiers plans à peine indiqués et des fonds poussés jusqu'aux moindres détails, qu'est-ce tout cela, sinon l'effort

avorté d'un amateur maladroit qui croit être un grand peintre ?

Il faudrait pouvoir raconter l'intrigue pour démontrer la justesse de ces observations. Mais comment suivre, à travers trois volumes, un personnage qui change perpétuellement de caractère, comment s'y reconnaître dans cette accumulation d'épisodes sans suite, à travers toutes ces dissertations d'esthétique et de philosophie, qui ferait paraître limpides les pages les plus abstruses de Jean-Paul Richter ?

Essayons cependant d'expliquer ce que c'est que ce prince Kuckuck. Il est né d'une mère créole demi-juive, au hasard d'un voyage en Allemagne. Son père est peut-être un musicien, peut-être aussi un gentilhomme russe, car tous deux ont obtenu les faveurs de la sémillante veuve, aussi imprévoyante qu'écervelée. Elevé d'abord par des paysans bavarois, l'enfant se voit adopté par un multimillionnaire hambourgeois, enrichi dans les fournitures pour l'armée mexicaine. Ce parvenu dont il prend le nom — il s'appellera dorénavant Henry-Felix Hauart — inculque au jeune bâtard des principes aristocratiques qui feront le malheur de sa vie. Elevé en vue de la domination, il sera perpétuellement dominé par les autres. Le père Hauart, dès après la guerre (cela est facile quand on écrit rétrospectivement) prévoit le développement formidable de l'Allemagne et veut faire de son fils adoptif, dans une nation industrielle et commerçante, une sorte de petit Néron jouisseur.

La fin accidentelle ou volontaire de l'éducateur met le futur millionnaire entre les mains des parents éloignés de son soi-disant père, de petites gens de Hambourg très protestants et qui géreront sa fortune jusqu'à sa majorité. Le gamin vivra pauvrement et apprendra à dissimuler. Mais il trouve dans ses cousins, Karl et Bertha Kracker, des compagnons qui, s'ils le jalousent et le détestent, l'associent à leurs jeux intellectuels et en font leur chose. Ici se dessine la lutte entre le jeune aristocrate et les deux plébéiens, le frère et la sœur, qui ont juré de l'accaparer et de le détruire. Ce conflit eût pu faire en 200 pages le sujet d'un bon roman. Mais M. Bierbaum voulait mettre dans son ouvrage toute l'évolution de l'Allemagne. Il nous faut donc chercher les épisodes du conflit Hauart-Kracker au milieu de mille incidents secondaires et de digressions qui n'en finissent pas. Karl possède une nature géniale et sera un jour un grand poète, Bertha est un chef-d'œuvre de beauté physique. Intellectuellement, elle est le reflet de son frère, à qui l'attache une tendresse qui survivra à la mort.

N'accompagnons pas le jeune Henry-Félix Hauard dans ses orgies sexuelles. D'un tempérament très ardent il aura quantité d'aventures que l'auteur nous conte par le menu. Etudiant à Iéna, il fait l'un des plus beaux ornements d'une corporation. Maintenant, il va toucher sa grosse fortune, et dépense sans compter. Mais les beuveries

et les duels ne sont pas son fort. Signalons en passant que le chapitre d'Iéna est un des meilleurs du livre. Hauart, qui se comporte misérablement à sa première « mensur » sérieuse, doit quitter la corporation et la ville. Fiancé à sa cousine Bertha, il retombe entièrement sous la coupe de Karl, avec qui il se met à parcourir l'Europe. A Paris il aime une grande courtisane qui s'appelle naturellement Liane (dans tous les romans allemands il y a maintenant une Liane) et qui le décrasse soigneusement au point que de sa vie il n'en oubliera l'élégance. Ici le rôle de Karl s'accentue et se gâte tout à la fois. Karl est un inverti qui n'a jamais touché à une femme. A Londres, il se compromet au point qu'il est obligé de fuir devant la police. Comment expliquer alors la suggestion qu'il exerce sur l'esprit du jeune cousin millionnaire? Nous ne voyons pas comment une nature géniale et dominatrice faite pour des destinées supérieures peut être affligée d'inversions sexuelles. Mais cela inquiète fort peu M. Bierbaum. Il est entendu que Félix n'est qu'un simple snob, reflet de son entourage, avec d'extraordinaires idées de grandeur, nées du mystère de son origine. Pourtant, en face du cousin qui souffre d'une pareille tare, logiquement c'est lui qui devrait s'imposer en maître. Et pourtant il succombe sous la volonté des plébéiens. Bertha et Karl ne sont pas d'accord sur le procédé à employer pour accaparer la fortune. Bertha voudrait épouser le millionnaire pour l'avoir mieux en son pouvoir. Karl entend le détruire de suite. A Capri, illustré par les débauches de feu Krupp, il se propose de le faire assassiner par l'un de ses mignons. Mais le pêcheur italien fait tout autre chose avec le jeune gentleman teuton. Dans une scène de jalousie qui suit cette orgie nocturne, Karl veut supprimer Henry Félix, mais une lutte s'engage et c'est l'esthète qui se casse les reins contre les rochers de la mer.

Nous ne sommes encore qu'à la moitié du roman. Hauart fait son service militaire, devient officier, se fait anoblir par le prince d'une petite cour allemande en subissant les caresses d'une ancienne maîtresse de celui-ci. Il protège les arts, possède une écurie de course célèbre dans le monde entier, et enfin épouse Bertha. Cependant, comme la femme d'un colonel se suicide pour lui et qu'il ne veut pas se battre avec le mari — n'a-t-il pas du sang juif dans les veines? — il est encore forcé de tout quitter et ce n'est qu'à Berlin, où il s'est refait une existence dans les couches nouvelles, qu'il succombera enfin aux intrigues de Bertha. La jeune femme est en Italie avec un médecin hispano-hollandais de qui elle a un enfant, quand il se décide enfin à se détruire... en automobile.

Dans ce monstrueux agglomérat, il y a beaucoup de romanesque. Henry-Félix Hauard s'imagine être le rejeton d'une grande famille impériale. Comme il y a du Mexique dans son passé, Maximilien de

Habsbourg hante ses rêves et il est persuadé qu'il est né des amours du malheureux empereur avec une belle créole. Son entourage finit par croire à la légende. La petite Américaine israélite qui est sa mère apparaît du reste à chaque tournant difficile de sa vie. Nous avons vu au début qu'elle avait une cervelle d'oiseau. Nous nous sommes trompés, Sara ne vit plus que pour son fils. Elle veille de loin sur sa destinée, elle est la dame mystérieuse qui apparaît de temps en temps pour discourir sur les grands problèmes de la vie. L'ignorance où il se trouve de son état civil lui fait professer un véritable culte pour ce bon génie et le pousse à croire davantage à l'énigme d'où il est né. C'est seulement quand la catastrophe est proche que Sara lui dit qu'elle est sa mère. Quelle désillusion !

Ce résumé nous a fait négliger toutes les invraisemblances que l'auteur a brodées sur son canevas. Il y avait là dedans de quoi tailler vingt ou vingt-cinq bonnes nouvelles. M. Bierbaum a préféré nous offrir un roman tarabiscoté et biscornu, où ses véritables qualités se noient dans l'emphase et la platitude.

Nous ne voulons pas négliger d'ajouter, pour conclure, que le *Prinz Kuckuck* a été en Allemagne l'un des grands succès de la librairie.

§

Nous ne savons pas ce qu'eût été le *Faust de Gœthe,* adapté à la scène française par M. Henry Bataille, que devait représenter le Théâtre Sarah-Bernhardt. L'auteur de *la Lépreuse* se proposait de réunir en une seule pièce les deux parties du drame allemand. Il eût certainement été intéressant de comparer sa tentative avec celle de M. Horace Kaplan qui nous donne aujourd'hui une « première adaptation française » en sept tableaux et un prologue. M. Kaplan a lié les deux parties du Faust « dans une action dramatique unique ». Il a voulu dépouiller le héros de l'attirail diabolique dont l'auteur l'avait affublé et en faire un personnage purement humain. Il fallait, pour accomplir ce travail, entreprendre une série d'éliminations et de transpositions, simplifier l'action et réduire le nombre des personnages.

Pour juger pleinement du succès de l'effort que tente le jeune docteur, il faudrait voir son œuvre à la scène. L'adaptation est habile, mais la valeur poétique du *Faust* ne diminue-t-elle pas quand on la dépouille de son mystère ?

Memento.—Le baron d'Egloffstein publie dans *Deutsche Rundschau* (août-septembre) une série de lettres inédites adressées en 1814 par le grand-duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar à sa femme. L'ami et le protecteur de Gœthe était entré à Paris avec les Alliés. Ses lettres sont en français et l'éditeur ne nous en donne que des extraits, mais les commentaires qu'il y ajoute sont, au point de vue historique, de la plus haute valeur.

Hyperion fait paraître son troisième cahier, qui s'ouvre par la traduction d'un poème de Georges Meredith. M. Carl Schüddekopf communique des fragments d'un journal de voyage de Heinse écrit pendant un voyage à Rome et à Florence en 1783. Trois lettres adressées à un jeune homme qui se destine à la littérature, par M. Franz Blei, sont d'une ironie charmante. Parmi les illustrations, signalons un dessin inédit d'Aubry Beardsley et de curieux croquis de H. Kley.

Dans *Nord und Süd* (août) il convient de mentionner un essai de M. Leo Berg, *le jeune Gœthe et le vieux Gœthe*, qu'accompagne une merveilleuse reproduction en héliogravure du portrait peint par Karl Stieler. M. Vicor Lederer étudie l'art polonais des dix dernières années (huit très belles reproductions); M. Richard Schaukal annonce la belle édition des œuvres complètes de Hoffmann, que publie l'éditeur G. Müller, de Munich.

Deutsche Kunst und Dekoration (août) est presque entièrement consacré à l'exposition de Darmstadt.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Traductions. — La littérature anglaise contemporaine. — Joseph Conrad : *A Set of Six*, 6 s., Methuen. — Robert Hugh Benson : *Le Maître de la Terre*, traduit par M. Teodor de Wyzewa, 3 fr. 50, Perrin. — Memento.

Les Français manifestent à l'heure présente, et depuis quelques années déjà, une vive curiosité à l'égard des littératures étrangères. La plupart des publications périodiques insèrent de nombreux et importants articles sur les ouvrages contemporains qui paraissent à l'étranger. Les revues, les magazines et les journaux quotidiens donnent volontiers à leurs lecteurs des traductions de romans anglais, italiens, espagnols, russes, allemands, voire hollandais, norvégiens, danois et suédois, et les éditeurs ont créé des collections spéciales de romans et d'ouvrages étrangers. Mais si l'on feuillette les catalogues de ces collections on constate bien vite que la littérature anglaise y est représentée dans des proportions qui l'emportent de très loin sur les autres. De là à conclure qu'un lecteur français peut se faire, grâce aux traductions, une idée suffisamment complète de la littérature anglaise contemporaine, il y a une marge sensible. A prendre les romans seulement, traduits en ces dernières années, le lecteur n'aurait qu'une idée singulièrement imparfaite de la production anglaise dans le genre « fiction ». On peut lire la plupart des romans policiers de Sir Arthur Conan Doyle, mais pas un des chefs-d'œuvre de George Meredith; les quelques volumes de Thomas Hardy qu'on a offerts au public français n'ont été accueillis que très froidement et nos petits-neveux se demanderont ce que nous pouvions bien trouver d'intéressant aux récits cuisinés par Mrs Humphry Ward, alors qu'il n'existe pas une édition complète des romans de R.-L. Stevenson. Il est vrai que nous dédaignons comme ils le méritent les Hall Caine, les Marie Corelli et autres prétentieux et soi-disant génies, et que nous avons

fait une fortune à Rudyard Kipling et à H.-G. Wells. Mais tout cela est insuffisant. Entre les écrivains populaires, fournisseurs d'une classe innombrable autant qu'inculte, et les romanciers de valeurs, devenus justement célèbres, on trouverait, en y regardant de près, un bon nombre d'auteurs dont certaines œuvres au moins présentent un intérêt véritable et compléteraient heureusement les connaissances du curieux de littérature anglaise. Pourquoi ne nous les fait-on pas connaître? demande le public. Ce à quoi l'on peut lui rétorquer : — Vous ne nous en permettez pas le luxe. Car le public est devenu prudent à l'excès, et il se refuse à acheter un livre dont le titre n'a pas été crié à tous les vents et duquel l'auteur n'a pas encore une renommée mondiale, comme on dit à présent. Et même alors, si vous vous risquez à donner l'une après l'autre les œuvres d'un auteur étranger, ce n'est que peu à peu que le public veut bien y mordre, après qu'en dépit de vos efforts mal récompensés vous êtes revenu à la charge dix fois, quinze fois, et que le nom de l'auteur est enfin familier aux yeux méfiants des lecteurs. On lira plus volontiers une œuvre médiocre d'un auteur très connu qu'une œuvre remarquable d'un écrivain encore ignoré. Cependant, il existe à l'heure actuelle, en Angleterre, un très grand nombre d'œuvres d'un très réel mérite, qui parviennent, auprès du public anglais, à une certaine notoriété, mais que des raisons purement commerciales empêchent les éditeurs français de faire traduire et de publier quand, par hasard ils apprennent leur existence. Les guetteurs qui surveillent l'activité intellectuelle des autres peuples sont bien obligés, si vigilants soient-ils, de laisser échapper bien des choses. Il leur faut trop souvent accorder une attention exagérée au succès du jour, alors qu'ils préféreraient parler d'œuvres moins tapageuses, mais ayant des chances de durer davantage et possédant au moins des qualités de style et de pensée dont sont dénués presque toujours les autres. Le public se figure être renseigné; souverain impérieux, il exige qu'on le renseigne, à condition qu'on ne le contrarie pas. Combien de fois ne nous a-t-on pas dit : Est-ce que, vraiment, en dehors de tel ou tel, il existe des auteurs et des œuvres de très grand mérite à l'heure actuelle? — Mais oui, certes, il en existe! à condition de ne pas confondre très grand mérite avec très grand succès. Oui, sans doute, dans un certain sens, vous êtes renseignés, vous savez de ce qui se lit cette saison, en Angleterre, mais vous savez peu de chose de ce qui s'y écrit! « Pour juger une littérature contemporaine, a dit quelque part Sainte-Beuve, il faut être là, observer les nuances, distinguer les rangs, dégager l'original de l'imitateur, séparer le délicat et le fin d'avec le déclamatoire, noter le rôle qui souvent se mêle vite à l'inspiration vraie ». Est-ce une tâche facile? Et combien peu, même de ceux qui l'entreprennent, se rendent compte des difficultés et de ce

qu'il faut de prudence, de connaissances et de labeur, non pas pour en venir à bout, mais pour seulement esquisser les moyens d'y parvenir. De quel ton dégagé les gens vous disent : « Je me tiens au courant. » Vraiment! Et ils le croient! Il en est même qui se sont érigés en autorités. Ils ignorent tout de l'Angleterre! Sa géographie, son histoire politique, économique, littéraire; ils n'ont rien lu de ses auteurs. Qu'importe! Ils se servent avec une élégante habileté d'un léger bagage de phrases et de mots, mais de la merveilleuse, passionnante et vivante histoire de la langue et de son développement, ils ne se soucient pas; ils s'imaginent vraisemblablement que les traducteurs de la Bible, que Chaucer, que Spenser, que Shakespeare, que Milton, que Dryden, que Swift, que Pope, que tous les admirables ouvriers du langage devenu celui de Dickens et de Swinburne parlaient la langue d'aujourd'hui, écrivaient le jargon des quotidiens à un sou. Plus ignorants ils sont, plus nos juges s'estiment infaillibles et plus catégoriques sont leurs sentences. Mais avec quel empressement ils font belle mine aux renommées déjà faites. Leurs louanges deviennent dithyrambiques s'ils parlent des *Livres de la Jungle* ou de *Kim*, de *la Guerre des Mondes* ou de *l'Utopie Moderne*, mais ils auront des moues dédaigneuses si vous leur présentez un auteur dont ils n'ont pas encore entendu parler ou une œuvre dont la couverture ne porte pas centième mille. Car ces gens « au courant » ont d'étranges lacunes dans leur omniscience, et vous avez tort de les prendre en défaut. Ils n'ont d'opinion que sur le «livre de la saison», même quand la réclame en lance un par semaine. Peut-être admettront-ils que Maurice Hewlett et Joseph Conrad, entre autres, sont de grands écrivains, — rassurés dans leur audace par le nombre d'éditions qu'atteignent les livres de ces auteurs, — mais, dans leur for intérieur, toute leur respectueuse considération est acquise à Mrs Humphry Ward ou à Elinor Glyn, par exemple, parce qu'au moins ces auteurs-là ont un style « comme tout le monde » et leurs personnages sont aussi « comme tout le monde ». Ces gens-là auraient préféré Paul de Kock à Balzac et Béranger à Victor Hugo, comme ils apprécient plus, à coup sûr, Hector Malot qu'Alphonse Daudet et George Ohnet qu'Anatole France.

§

Il est certains auteurs de qui l'on peut être sûr qu'ils ne vous donneront rien d'inférieur, et Mr Joseph Conrad est de ceux-là. C'est la raison pour laquelle il risque de ne devenir jamais populaire, encore que ses livres aient un succès des plus vifs auprès du public intelligent et cultivé. Si, comme le veut Sainte-Beuve, nous devons « dégager l'original de l'imitateur, séparer le délicat et le fin d'avec le déclamatoire », nous mettrons M. Joseph Conrad au rang des écrivains

originaux, au rang des grands écrivains. Son cas sera, certes, l'un des plus curieux de la littérature anglaise, un cas de naturalisation des plus singuliers. Car Mr Joseph Conrad n'est pas Anglais, mais il l'est étrangement devenu. Non seulement il possède la langue anglaise avec une incomparable maîtrise, mais encore ses romans, ses récits sont, par leurs caractéristiques, étonnamment anglais. Plus tard, cet auteur et ses œuvres offriront un merveilleux sujet d'études et de comparaisons, mais, à l'heure actuelle, où ces glorieux vétérans, George Meredith et Thomas Hardy, ont renoncé au roman, Mr Joseph Conrad est assurément, en compagnie de Mr Maurice Hewlett (avec les mille différences qui les distinguent), l'auteur dont les romans donnent le plus complet et le plus vif plaisir. Prenez, pour vous en convaincre, son dernier volume : **A Set of Six**. Ce sont six nouvelles donnant chacune une note différente : *romantic*, *ironic*, *indignant*, *desperate*, *military*, *pathetic*, selon les qualifications même des titres. Et chacune est un parfait modèle, non pas qu'elle réponde strictement aux canons établis par tel ou tel précédent maître du genre ; Mr Joseph Conrad ayant choisi ses sujets et ses personnages, il compose son récit d'une manière impeccable et qui lui est toute particulière. Ces six nouvelles diffèrent en tous points, sauf pour l'originalité et la perfection. Préférer l'une ou l'autre est affaire de goût personnel et chaque lecteur décidera pour lui-même, en les admirant toutes.

§

Il semble que la pensée humaine s'oriente délibérément vers l'avenir. La doctrine de l'évolution l'y entraîne irrésistiblement : le prodigieux développement et l'application d'innombrables découvertes surexcitent la curiosité de savoir ce que sera demain, de deviner quelles incroyables merveilles vont nous être révélées. Les esprits les plus conservateurs s'en mêlent : un catholique anglais, Mr Robert Hugh Benson, décrit, dans **le Maître de la Terre**, la crise suprême de la lutte séculaire entre l'esprit chrétien, ou plutôt l'esprit catholique romain, dogmatique et autoritaire, et sa négation ou l'esprit religieux libre, représenté ici par une sorte d'idolâtrie assez grossière. La crise se termine dans un anéantissement général, cataclysme géologique, fin du monde, tout ce qu'on voudra. C'est une vision poétique et tragique, mêlée de futilités, avec trop d'imprécision, trop de vague par où s'esquive la difficulté, l'auteur éprouvant comme un malaise à se trouver projeté dans le futur, avec un résultat parfois baroque et inconséquent. La lecture en est très empoignante, malgré certaines dissertations un peu longues, et pour la traduction M. Teodor de Wyzewa s'est surpassé.

MEMENTO. — La Collection Tauchnitz, qui donnait récemment *The Picture of Dorian Gray*, d'Oscar Wilde, a réuni, sous une seule couverture, *De*

Profundis et *The Ballad of Reading Gaol,* comme dans l'édition française. Parmi les derniers volumes de cette même collection, nous mentionnerons *Love and the Poor Suitor*, par Percy White, *Buried Alive*, par Arnold Bennett, *The Statue,* par Eden Phillpotts et Arnold Bennett, *Pauline,* par W. E. Norris, *An Amateur Adventuress*, par Frank Frankfort Moore.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Bucura Dumbrava : *Der Haiduck,* W. Wunderling, Regensburg ; *Haiducul,* C. Sfetea, Bucarest. — Nestor Urechia : *Gâze*, Socec, Bucarest. — C. Sandu-Aldea : *Pescar de Islanda,* Minerva, Bucarest. — Memento.

Trois œuvres, totalement dissemblables, mais qui témoignent chacune des progrès définitifs que réalisent les Lettres roumaines désormais, grâce au développement d'un sens artistique averti et à une direction nationaliste du goût de mieux en mieux comprise : un roman historique, le **Haïdouk**, de Mlle Bucura Dumbrava ; un ouvrage pour la jeunesse, les **Insectes**, de M. Nestor Urechia ; la traduction de **Pêcheur d'Islande**, par M. C. Sandu-Aldea.

A vrai dire le *Haïdouk* a paru d'abord en allemand et obtenu sous cette première forme un très vif succès, qu'attestent une seconde édition de ce copieux volume de 492 pages et le fait qu'on voulut un instant, sous le pseudonyme pastoral et mélodieux de l'auteur, reconnaître Carmen Sylva ; mais il n'y a pas trace ici de la fantaisie romanesque qui déborde sous la plume de la Reine-poète ; Bucura Dumbrava cache tout simplement une jeune fille de la meilleure société bucarestoise, plus connue jusqu'ici, — semble-t-il, — par sa participation aux œuvres de bienfaisance que par ses écrits et qui, pour son coup d'essai, a réussi un coup de maître. La traduction roumaine a tous les caractères d'une seconde version originale et il faut estimer son apparition un événement capital. Ce n'est pas que la nouvelle historique manque dans la littérature roumaine. M. C. Damianovici, dans la *Vieata noua*, a consacré à ce genre une étude détaillée. Le roman est déjà plus rare. Sans remonter aux premiers enthousiasmes de Asakhi et de Cogalniceanu pour l'histoire nationale qu'ils mettaient au jour et sans parler des légendes et ballades versifiées de Bolintineanu ou d'Alexandri, presque tous les écrivains, depuis Negruzzi jusqu'à M. Nicu Gane, depuis Odobesco jusqu'à MM. Duiliu Zamfirescu et M. Sadoveanu, ont trouvé, dans les fastes d'un passé lointain ou proche, le thème héroïque ou tendre de récits attachants, de reconstitutions pittoresques. Aucun d'eux n'y prodigua plus d'art, d'imagination et de véritable science qu'Alexandre Odobesco, le maître toujours incontesté de la prose roumaine ; mais chez lui l'action se ressent de la sensibilité romantique de 1850 et il a le

tort de présenter et de raconter ses personnages plus qu'il ne les met directement en scène ; il semble trop souvent transposer et paraphraser en descriptions, d'ailleurs prestigieuses, — et qui font aujourd'hui partie de tous les recueils scolaires de morceaux choisis, — des traités ou des catalogues historiques.

Le *Haïdouk*, c'est la vie du plus fameux capitaine, Iancu Jianu, de ces bandes de paysans, en révolte contre les exactions des derniers règnes fanariotes, que le désespoir et la vengeance firent s'ériger en justiciers et qui furent les premiers patriotes roumains, les précurseurs de la Révolution de Tudor Vladimirescu; leur souvenir subsiste comme celui de héros dans les chansons populaires, jaillies du sol à l'écho de leurs exploits, et dans les biographies à bon marché que les colporteurs déballent le long des rues. Je me souviens de les avoir dévorées avec passion, allant au lycée, et je m'étonne moins qu'une jeune femme du monde ait choisi un sujet aussi séduisant que de ce qu'elle en ait su rendre la noblesse, la sauvagerie, la mâle poésie avec un tel don de vie, sans romantisme, sans une sentimentalité. Et le tableau de l'existence en Roumanie au moment de la chute de Napoléon n'est pas sans jeter des jours sur l'état des esprits et des choses, aux provinces danubiennes, dans des temps plus rapprochés. Mais ce qu'il y a de plus réussi, ce n'est pas d'avoir accumulé une énorme documentation dans les ouvrages historiques et les mémoires contemporains des Ion Ghica, Poboran, Ionescu-Gion, Iorga, Tocilescu, Xenopol, etc., dans la biographie populaire du haïdouk par N.-D. Popescu, dans les notes généalogiques conservées par son arrière-neveu encore vivant, M. Ion St. Cezianu, dans les recueils de folklore du P. Marian et de M. Teodor Nica (le traducteur roumain présumé, car Mlle Dumbrava ne doit pas être étrangère à ce texte-ci non plus), autant que d'avoir mis en œuvre tout ce matériel avec cette suprême habileté qui déguise toute érudition sous les apparences les plus naturelles. Nulle part n'est oublié le détail exact, la couleur caractéristique, le trait particulier ; la langue, précieuse, riche de vocables anciens et provinciaux, sans exagérations, exprime les choses et les notions de l'époque en termes de l'époque et se mêle à propos de mots grecs et de jurements turcs ; tout est amené, en temps et lieu, le plus simplement du monde, avec une précision recherchée, avec des aperçus et parfois une plasticité qui rappellent l'art de M. Pierre Gauthiez. Tous les personnages vivent, parlent et agissent par eux-mêmes. La psychologie du héros, de ce caractère énergique et loyal que l'on croyait capable de tout, sauf de manquer à sa parole, et qui eût enchanté d'Aurevilly, est tracée avec une sobriété parfaitement adéquate. Et voici que défilent la vie et les intérieurs des boyars et des couvents, avec les costumes et les coutumes, avec la domesticité tsigane aux multiples fonctions : « et pour masser son corps fatigué

avant qu'il s'étendît sur les coussins douillets, la plus adroite était une tsigane jeune et belle » ; la perception arbitraire des dîmes et des tailles par la violence et les supplices, accompagnés de terribles et immanquables malédictions achetées à prix d'or du saint Patriarche de Constantinople ; la cour de Voda Caradja, avec un excellent portrait de ce prince, le plus ingénieux des Grecs à inventer des impôts toujours nouveaux et qui, volant lui-même, tolérait le vol pour tout le monde, répondant aux doléances : « Payez, et on ne vous tuera pas » ; la cour de sa fille Ralou, princesse instruite et généreuse, qui se permettait de faire jouer sur son théâtre les Brigands de Schiller ou Cinna et d'y figurer elle-même, et qui posséda le premier piano qui vint à Bucarest, « un Prohaska, précisément comme M. de Beethoven », tandis que sa mère se complaisait, pendant des heures au serinage d'un orgue de barbarie, et que le prince son frère, en guise de bibliothèque, en avait une peinte sur le mur le plus obscur de son cabinet, mais sortait dans un traîneau attelé de quatre cerfs aux ramures dorées ; le tableau de la peste, la « Sainte », dans un Bucarest fermé et silencieux, devenu la proie des enfouisseurs aux tabliers rouges... Et il y a encore les scènes en forêt, à la montagne, dans les bergeries, entre haïdouks ; les hardis coups de mains de la bande ou du capitaine seul ; les rencontres de Jianu et de Tudor Vladimirescu préparant l'avenir ; enfin les descriptions de nature si bien sentie et vue comme par des yeux de peintre, les pages émues qui évoquent les souvenirs du passé glorieux et celles qui chantent la dignité et la beauté des paysans, surtout d'Oltenie : « hommes grands et femmes admirables, dont la démarche est comme un chant, tant elle est cadencée lorsqu'elles glisent à pieds nus ».

Je n'abuse pas du mot chef-d'œuvre ; il me semble tout à fait de mise pour ce livre comme on en doit souhaiter beaucoup d'autres dans les Lettres roumaines et qui révèle d'emblée une romancière et une poétesse accomplies. Puisse-t-elle n'en pas rester là !

§

Ce qui avait été fait jusqu'à présent pour les enfants en roumain n'était le plus souvent que des contes et moralités plus ou moins heureux, traduits ou adaptés de l'allemand et du français. M. Nestor Urechia leur dédie enfin des œuvres originales, d'une conception absolument roumaine, apparentées aux légendes populaires nationales et cependant d'une note très personnelle ; mais surtout, et c'est ce que nous en retiendrons, des œuvres d'une exquise valeur littéraire. Il avait déjà donné les *Contes de la Valea Cerbului*. La librairie Socecu lance maintenant, sous sa direction, une « Bibliothèque de la Jeunesse », dont le premier volume, **Gâze** (*les Insectes*), sera suivi des *Sourires de la terre* (les Fleurs), de *Avec la plume*

au vent, *A quatre pattes*, *Au fort des cieux*, etc., pour former une première Série de la Nature, une manière d'histoire naturelle animée. Il ne m'appartient pas ici de discuter si les enfants retiendront des notions bien scientifiques à lire les pérégrinations de la sauterelle en quête de tous les insectes pour les convoquer à l'élection de leur empereur ; ou les émerveillements d'une fourmi fraîche-éclose qui est baptisée avant d'aller apprendre tous ses métiers de fourmi, y compris ceux de sentinelle et de maçon, pour savoir verrouiller les portes de la fourmilière et réparer les murs crépis « à la langue » ; ou à entendre vanter la dextérité des coccinelles à mettre de la rosée en tonneaux dans des coquilles de noisettes ; ni je ne déciderai s'il n'y aurait pas à puiser dans les légendes, souvent fondées sur des observations séculaires, des épisodes plus vraisemblables et à tirer un meilleur parti de certains attributs très réels de divers insectes, comme le parfum de la cicindèle, pour n'en citer qu'un au hasard. Mais je dirai que toutes ces menues choses sont racontées avec tant de charme, avec une telle profusion d'inventions gentilles et spirituelles et de diminutifs caressants, où la bouche parle de l'abondance du cœur, avec un amour si communicatif pour toutes ces intelligentes petites bêtes que, vrais ou non, ces récits feront les délices des imaginations enfantines et... la leçon à bien des écrivains plus graves. Il ne manque plus à cette collection, pour revêtir un caractère pleinement artistique, qu'une parure illustrative qui serait, dans un esprit aussi roumain que le texte, ce que Kreidolf, entre vingt autres, offre aux enfants Allemands, Walter Crane aux petits Anglais ou mieux encore Bilibine aux Russes.

§

Faute de place je dois remettre à une prochaine fois l'excellente traduction de **Pêcheur d'Islande** par M. Sandu-Aldea, dans la Collection des chefs-d'œuvre étrangers de la maison Minerva.

Memento. — *Convorbiri literare* (décembre 1907) : article de M. J. Bogdan qui rend compte de *l'histoire des Allemands dans les pays carpathins*, par R.-F. Kaindl (collection des *Allg. Staatengeschichten*, chez Gotha) : les Allemands émigrent vers la Pologne et la Hongrie dès le XII[e] siècle, encouragés au XIII[e] par les rois désireux de relever l'état économique déplorable de leurs états après l'invasion tatare ; ils fondent la plupart des grandes villes et apportent l'organisation municipale et la culture occidentales dans des déserts habités par des peuples à peine établis. La prospérité commerciale et industrielle disparaît à partir du XVI[e] siècle à mesure que l'élément maghyar en Hongrie et polonais en Galicie s'introduit dans les villes et reprend aux Allemands les privilèges accordés au moment de la colonisation.

Vieata noua (15 juin-1[er] août), *Influences étrangères sur la littérature roumaine*, par M. Stancescu, qui montre combien l'exemple des Hon-

grois a servi aux Roumains pour arriver au sentiment de leur nationalité et que les idées du xviiie siècle et de la Révolution ont pénétré en Roumanie par la Hongrie; les Ardélains traduisaient les ouvrages français des traductions hongroises, de même qu'en Roumanie on traduisait d'autres livres français de leurs traductions grecques; l'auteur rappelle l'enthousiasme d'Heliade Radulescu pour la Hongrie au moment de la création de l'Académie Maghyare et les bons sentiments de Szechenyi pour les Roumains. — Plaidoyers de G. Andronescu, V. V. Hanes, M. Cimpeanu *pour l'éducation artistique à l'école*. Vers de Ervin, Stamatiade, de Duma d'après Baudelaire, Rollinat, H. de Régnier. Traductions de Villiers de l'Isle-Adam par N. Davidescu, de Maupassant par Mme Caracostea. Réflexions et épilogues, que M. Densusianu laisse tomber *de son balcon*. Le mouvement intellectuel en Roumanie et à l'étranger.

Viata romaneasca, le plus important des périodiques roumains: (juillet) nouvelles de Bratescu-Voinesti, de N. D. Cocea; études de H. Sanielevici sur le *chant des oiseaux*, qui serait en étroite relation avec leur vitesse de locomotion et la chaleur du milieu ambiant; de A. Baltazar sur *quatre croix* de nacre sculptées que l'auteur appelle byzantines et suppose travaillées en Russie au xviiie siècle, et qui sont vraisemblablement des croix de Jérusalem. Récit très intéressant et détaillé par M. Jon Gramada des fêtes données à Cernautz à l'occasion de la prestation du serment de fidélité de la Bucovine à l'Autriche, 10-14 oct. 1777. Vers: *les Grues d'Ibicus*, d'après Schiller, par C. Theodorescu; chroniques; bibliographie; revue des revues.

Luceafarul, nos 14-16: *Clara Schumann*, extrait et traduit de *Mein Penaten winkel* de Carmen Sylva; étude avec 2 portraits, par le prof. Dr J. Ratiu sur Sim Barnutiu (1808-64), professeur, jurisconsulte et homme politique qui prit une part prépondérante au mouvement des Roumains Transylvains en 1848. Compte-rendu de *la Veillée*, saynète populaire de Sandu-Aldea et J. Borcea, avec musique sur des motifs roumains par Dr T. Brediceanu. Hommage au Dr J. Ur. Jarnik, prof. de langues romanes et grand philoroumain à l'Univ. de Prague, pour son 60e anniversaire. Nouvelles de Sadoveanu, Agirbiceanu. Vers, comptes-rendus et chronique.

Junimea literara (Bucovine), nos 7-8: discours de J. Nistor pour l'inauguration d'un buste de M. D. Onciu au cercle de la Soc. *Junim*. Critiques du Dr S. Mureseanu sur les travaux de restauration auxquels M. Leconte du Nouy soumet depuis environ 30 ans les églises d'Etienne le Grand et de Vasile Lupu à Jassy: « Maintenant, après la démolition des cellules monacales qui l'entouraient et par le transfert du clocher de l'est au nord-ouest, l'église des Trois-Hiérarques est exposée aux regards, non plus avec la modestie de son recueillement, mais avec les prétentions d'une construction coquette avide d'applaudissements. » Article de T. Balan sur *l'Administration et la justice en Bucovine*, sous les généraux Spleny et Enzenberg, dans les dix premières années de l'occupation autrichienne.

Jon Creanga, nouvelle revue de littérature et d'art populaires, lancée par MM. Panfile et Lupescu à Berlad, pour réunir et conserver les trésors de la tradition populaire « avant que la civilisation ait détruit le faisceau de nos vieilles coutumes », pour montrer, « par notre production même, qui nous sommes ».

Die Karpathen, nos 21 : *les Yeux*, nouvelle de Otto Alscher (Orsova), qui se passe chez les montagnards roumains du Banat.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES NÉERLANDAISES

Frederik van Eeden : *Studies, vyfde reeks*. Amsterdam, W. Versluys, 1908. — *Brieven van Frederik van Eeden*. Amsterdam-Leipzig, Maas en van Suchtelen, 1907. — Memento.

Studies, *vyfde reeks* (Etudes, cinquième série), par Frederik van Eeden. — Nul n'est prophète en son pays.

M. van Eeden a, coup sur coup, et bien cruellement, éprouvé la vérité du vieux proverbe. Ces stupides Hollandais ! M. van Eeden leur apportait la liberté, la fraternité, l'égalité sociale, le bonheur en un mot ; ils n'avaient qu'à tendre la main : ils ne l'ont pas fait. Pendant dix ans, M. van Eeden n'a cessé de leur répéter, de leur crier que la solution de la question sociale est la chose la plus simple du monde ; qu'au fond il n'y a même pas de question sociale ; que Karl Marx était un grand imbécile qui a étrangement compliqué et embrouillé les choses en essayant de « prouver scientifiquement ce qui est pure affaire de sentiment » ; que les anarchistes et surtout les social-démocrates sont des idiots avec leur plaisante invention de « la lutte des classes » ; qu'un peu de bon sens suffit pour reconnaître que l'ennemi à combattre, c'est le parasitisme, et que rien n'est plus facile que de vaincre et de supprimer le parasitisme, puisqu'il n'y a qu'à le remplacer par le travail de tous pour tous. Enfin, non content de prêcher par écrit et de vive voix cette idée si neuve et d'une simplicité telle qu'on demeure stupéfait que tout le monde n'y ait pas été converti du premier coup, M. van Eeden a fondé, il y a sept ou huit ans, la colonie communiste « Walden » pour montrer à ses compatriotes l'antiparasitisme en action et leur prouver — puisqu'il leur fallait une preuve — que le communisme, loin d'être un rêve, est parfaitement réalisable : il n'a réussi qu'à perdre toute sa fortune personnelle et à faire quelques parasites de plus, qui sont allés grossir la foule de ses ennemis. Non, décidément, nul n'est prophète en son pays.

Vous allez dire que d'un pareil manque de succès il faut conclure peut-être que M. van Eeden n'est qu'un idéaliste, un rêveur, un utopiste, et que le problème social est moins simple qu'il ne croit. Pauvres naïfs que vous êtes ! Notre sociologue avait, d'ailleurs, prévu votre objection et d'avance il l'a réfutée : qu'on lui prouve qu'il se trompe, qu'on essaie seulement de le convaincre de son erreur ; mais on ne pourra pas ! Non, sa théorie est d'une invulnérable logique, d'une clarté évidente, et si on ne veut pas s'y rendre — pas encore

— c'est que savants, philosophes, industriels, hommes d'Etat, etc., voilà les gens les plus irraisonnables, les plus irrationnels qui soient, du moins en Hollande. Car, dit-il dans une note d'un des articles qui nous occupent : « Après mes expériences en Allemagne et en Amérique, je dois faire observer que ce que je viens d'écrire est vrai surtout de la Néerlande. Partout ailleurs j'ai trouvé le phénomène moins prononcé. Il y a comme une bêtise spécifiquement néerlandaise et un mauvais vouloir néerlandais à écouter ma parole. » Aussi a-t-il pris le sage parti d'aller prêcher sa théorie aux Américains, peuple infiniment plus intelligent. Dans le Carnegie Hall il a prononcé, le 8 mars 1908, devant les millionnaires et milliardaires de New-York, le remarquable discours intitulé « Practical Communism, Work and Bread » et publié dans ces *Etudes* sous le titre : *le Communisme est-il une chimère ?* L'orateur conclut à la possibilité et même à la réalisation future, très prochaine peut-être, du communisme (qu'il vous permet aussi d'appeler « collectivisme, socialisme, coopérative, antiparasitisme » ou de tel autre nom qu'il vous plaira), à condition toutefois — sa longue expérience lui a clairement démontré cette nécessité — « qu'un esprit puissant, génie commercial et organisateur, prenne l'affaire en mains, y vouant son âme et sa vie ». Et les braves ploutocrates de New-York ont énormément applaudi et plusieurs jours de suite ils ont fêté au mieux notre communiste. Il est vrai que celui-ci avait échangé sa vareuse de « Walden » contre un habit noir new-fashioned, sa chemise de toile grossière contre du linge très fin, largement étalé, et la broussaille inculte, qui hérissait sa face, contre une barbe irréprochable, de façon que le farouche « anarcho » se trouvait métamorphosé en un parfait gentleman. Il est vrai aussi qu'il avait un peu flatté nos Yankees, leur faisant même entendre que, parmi eux, il comptait trouver le génie libérateur, le despote éclairé qui d'une main ferme mènera l'humanité, bon gré mal gré, au bonheur. Après ça je ne suis pas sûr tout de même si c'est bien l'antiparasite que les parasites de là-bas (car il devait y avoir pas mal de parasites parmi ces gros ventres) ont fêté, ou si c'est plutôt le poète renommé ; à moins que — autre possibilité — ils n'aient vu en lui qu'une bête extrêmement curieuse qu'ils ont trouvé amusant de caresser. Quoi qu'il en soit, M. van Eeden est plus convaincu que jamais qu'on verra bientôt « la réalisation grandiose de (son) rêve ». Nous serons tous de la partie, j'espère !

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter, faute de place, à la très intéressante étude *Poésie, Philosophie et Mathématiques*, ni à *Vœ Victis!* — vigoureux et sarcastique plaidoyer en faveur des malheureuses et innocentes victimes de la grande grève de 1903, — ni à l'article *l'Art dramatique en Hollande*, dans quoi l'auteur expli-

que à ses amis les Allemands que notre littérature actuelle compte des poètes dramatiques plus profonds, plus vrais que Heyermans, tels Albert Verwey, Adriaan van Oordt et — ceci se lit entre les lignes — Frederik van Eeden. Mais je ne puis passer sous silence la préface. A plusieurs reprises déjà, parlant aux Allemands ou aux Américains, M. van Eeden avait quelque peu tourné en dérision le peuple hollandais. Cette fois il s'adresse directement à ses compatriotes et leur jette en pleine face toute sa colère, toute son amertume, tout son mépris. Mais notez en passant, je vous prie, ce détail important : s'étant rappelé à propos que c'est à Guernesey que Victor Hugo, il y a plus d'un demi-siècle, écrivit ses *Châtiments*, M. van Eeden s'est hâté de prendre, en mai dernier, un billet d'aller et retour pour l'île normande, et c'est ainsi que sa mémorable philippique est, elle aussi, datée de Guernesey, ce qui, bien sûr, en augmente grandement le prix. Quant à ses griefs, ils sont nombreux et il les exhale en termes tellement âpres et violents que je me refuse à les transcrire. Tous reviennent à dire ce que moi-même je constatais ici, il y a trois ans (1), savoir : que « personne, dans toute la littérature néerlandaise, n'a été outragé et calomnié comme van Eeden » et qu' « on l'a littéralement traîné dans la boue ». J'ajoutais : « Heureusement le public n'en a pas trop tenu compte et parmi les critiques aussi plusieurs, et non des moindres, lui ont rendu justice. » Or, ce dernier point demeure aussi vrai aujourd'hui qu'alors : je pourrais citer à l'appui des preuves éclatantes. Mais voilà justement ce que M. van Eeden nie passionnément. A l'en croire, tous les critiques néerlandais, depuis les plus obscurs jusqu'aux plus en renom, ont prouvé au même degré leur incompétence absolue à juger son œuvre. D'où cette flagrante injustice ? C'est que nos critiques, les plus autorisés en tête, ont osé dire que les deux dernières parties du *Kleine Johannes* étaient inférieures à la première, parue vingt ans avant, alors que des « centaines » (lisez : dizaines) d'articles publiés à l'étranger sur cet ouvrage pas un n'a constaté cette infériorité. Donc erreur, esprit de dénigrement, mauvaise foi, stupidité d'une part et vérité, sincérité, intelligence de l'autre. Conclusion logique : M. van Eeden ira dorénavant vivre à l'étranger, sûr d'y être mieux compris et d'y trouver pleinement l'estime et l'admiration que lui a refusées sa patrie. Si, cependant, il continuera à s'exprimer en langue néerlandaise, croyez que c'est bien à regret et uniquement parce qu'un malencontreux hasard l'a fait naître Hollandais. Aucun lien, du reste, ne le rattache plus à son pays et même il nous prie de rayer son nom à jamais de nos histoires de la littérature. Désormais il ne veut plus entendre parler

(1) *Mercure de France*, 15 nov. 1905, pp. 200-201.

de ses compatriotes, il ne lira plus ce qu'ils écriront sur lui et il se réjouira de voir que les journaux étrangers prêtent si peu d'attention à ce qui se passe en Hollande. Le seul service qu'il nous réclame — et à cela vous reconnaîtrez le toujours ardent communiste — c'est d'acheter ses ouvrages le plus possible et de lui faire ainsi un joli revenu.

Tout cela est vraiment triste. Passons.

Brieven van Frederik van Eeden. — Sous ce titre Mme ou Mlle E... a publié, avec l'autorisation de l'auteur, les lettres que celui-ci lui écrivit pendant dix ans ou, plus exactement, « des fragments d'une correspondance des années 1889-1899 ». Elle s'excuse de les publier du vivant de van Eeden en disant que ces lettres, « expressions spontanées et non étudiées », lui semblaient « importantes pour caractériser un écrivain qui a été tant jugé et de façon si différente ».

Dans cette correspondance (dont la publication est parfaitement justifiée par le puissant intérêt qu'inspirent la figure et l'œuvre de van Eeden), on trouvera un homme qui a beaucoup aimé, beaucoup souffert, beaucoup lutté, surtout contre lui-même ; un idéaliste que de nombreuses déceptions n'ont pu décourager et qui, du reste, se montre pleinement conscient de ses talents aussi bien que de ses défauts et faiblesses; un infatigable chercheur du vrai et du beau ; un poète qui par-dessus tout professe le culte de l'art. Somme toute, une lecture qui aidera à mieux comprendre cet écrivain qui, s'il n'est pas le plus grand à tous égards, demeure sans contredit le plus universel et peut-être le plus humain de la génération de 1880 (1).

Dans cet article sur les derniers ouvrages de Frederik van Eeden, j'aurais bien voulu vous dire un mot de son intéressante tentative de réformer le drame musical et l'opéra. Déjà il avait abordé la question dans deux études (l'une de 1905, l'autre de 1906), réimprimées dans le volume dont il a été parlé plus haut. Il y revient dans la préface de son poème dramatique *Minnestral* (1907). Mais puisque me voilà au bout de mes quatre pages, j'y reviendrai la prochaine fois, car cela vaut assurément notre attention.

Memento. — Par la plume de M. J.-N. van Hall, *De Gids* (juillet) consacre un petit nombre de pages à *François Coppée*. Le Dr H. T. Colenbrander y signe une étude sur *Napoléon en Néerlande de 1799 à 1896*. Le fascicule d'août publie entre autres une très intéressante étude intitulée *Prédarwinistes néerlandais*, par le Dr J.-H.-F. Kohlbrugge.

(1) Il est curieux de rapprocher du jugement que M. van Eeden émet sur ses compatriotes dans les *Etudes* ce qu'il écrit dans une lettre à E., le 5 août 1892 : « Les Hollandais me semblent bien les hommes les plus sincères, les plus honnêtes et les plus sensibles. » Il est vrai que, dans une autre lettre, de mai 1893, il avait dit : « Nous sommes de bonnes gens, mais un vilain petit peuple. »

Groot-Nederland (juillet) s'ouvre sur un nouveau roman de Cyriel Buysse : *Het volle Leven*, dont le fascicule d'août apporte la suite. Le rédacteur W. G. van Nouhuys juge avec un savoir parfait et une grande compétence en la matière deux *nouvelles traductions de Dante* (l'une par J.-K. Rensburg, l'autre du Dr H.-J. Boeken).

A signaler dans *De XXe Eeuw* (numéros de juillet et d'août) une étude sur *la séparation de l'Eglise et de l'Etat en France*, signée G.-W. van Vierssen Trip, et un bel article sur le peintre *Isaac Israëls*, par Cornelis Veth.

Dans *De Beweging* (fascicules de juillet et d'août), le Dr J. Prinsen publie une étude sur *Multatuli et le Romantisme ;* l'architecte H.-P. Berlage donne de remarquables *Considérations sur l'Architecture classique ;* Elise Gosschalk traduit en partie *Il Pilota cieco*, de Giovanni Papini, et M. Albert Verwey écrit une *Préface* à cette traduction.

H. MESSET.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Littérature

Bebelius : *Les Facéties érotiques*, trad. du latin pour la première fois par Edmondo Fazio ; Sansot. 4 »

P.-M. Gahisto : *Philéas Lebesgue ;* Roubaix, Ed. du « Beffroi ». 2 »

Alphonse Séché : *Les Muses françaises. Anthologie des femmes poètes ; 1200-1891*, I ; Louis Michaud. 3 50

Poésie

Gaston Beauvais : *Les Iles fortunées ;* Soc. génér. d'éd. 2 »

Emile Hinzelin : *Première Moisson du XXe siècle ;* Plon. » »

Questions militaires

Charles Humbert ; *Les Vœux de l'Armée ;* Libr. universelle. 3 50

Roman

J. Berr de Turique : *Le Mot de l'Enigme ;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50

Joseph Chot : *Le Génie d'Athènes ;* Liège, Soc. belge d'édit. » »

Willy : *Pimprenette ;* Bibliothèque des Auteurs Modernes. 3 50

Sociologie

Lieutenant Jean Montagne : *Les Avantages du Militarisme ;* Berger-Levrault. 2 50

Théâtre

Maurice Pottecher : *Le Château de Hans*, pièce en 4 actes et 5 tableaux : « Pages Libres ». 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Nietzsche et M. Louis Dumur. — Calvin et Servet. — M. Pierre Mille et le document exact. — A propos d'Alexandre Weill. — Les chapeaux au théâtre au XVIIIe siècle. — La fondation Nietzsche. — La Chartreuse de Neuville. — Le Sottisier universel.

Nietzsche et M. Louis Dumur.

Cher Monsieur,

La lettre de M. Dumur publiée dans les *Echos* du dernier *Mercure* ramène à une question de faits la controverse sur les idées de Nietzsche où m'a fait entrer avec lui son intéressant article du 1er février 1908 sur *Nietzsche et la Culture*.

Si Nietzsche, dit-il en substance, avait eu du réel la conception que j'en ai moi-même exposée dans le Bovarysme, comme d'un fait d'opposition, comme d'un compromis entre un pouvoir d'impulsion et un pouvoir d'arrêt, on l'aurait vu, selon les circonstances, prendre parti, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre de ces pouvoirs. Il ne lui serait pas arrivé chaque fois qu'il a été amené à exposer son point de vue dans un fait d'histoire, d'art ou de sociologie, de prendre *toujours* parti pour le pouvoir d'arrêt et *jamais* pour le pouvoir d'impulsion.

En est-il donc ainsi ?

La Renaissance n'est-elle pas un fait historique ? N'est-elle pas, au double point de vue des Mœurs et de l'Art, l'expression d'un pouvoir d'impulsion ? N'est-elle pas une révolte contre un frein, un effort pour secouer un joug, n'est-elle pas ingérence de « lion » ? Nietzsche, en tout cas, la juge ainsi et cela suffit pour nous indiquer ses dispositions à l'égard de la tendance qu'il met ici en jeu : « La Renaissance italienne, dit-il, cachait en elle toutes les forces positives que nous devons à la civilisation moderne : par exemple, affranchissement de la pensée, mépris des autorités, triomphe de la culture sur l'orgueil de la lignée, enthousiasme pour la science et le passé scientifique des hommes, libération de l'individu, chaleur de pensée véridique et aversion pour l'apparence et le simple semblant. » (*Humain, trop humain*, p. 263.) Ces traits sont-ils assez caractéristiques, et est-il besoin de rappeler l'admiration de Nietzsche pour la Renaissance ?

Le Protestantisme est-il un fait historique ? Est-il niable qu'il soit l'expression d'un pouvoir d'arrêt ? Qu'il marque un retour vers le Christianisme, vers le christianisme comme pouvoir de frein à l'égard des instincts naturels, comme « manifestation contre nature », dira Nietzsche ?

Contre la Renaissance, énonce-t-il, « s'élève alors la Réforme allemande, comme une protestation énergique d'esprits restés en arrière, qui n'étaient pas encore rassasiés de la conception de l'univers du Moyen-Age et à qui les signes de sa décomposition, l'aplatissement et l'aliénation extraordinaires de la vie religieuse, au lieu de les faire palpiter de joie, comme il convient, donnaient un sentiment de profond chagrin ». Une telle description ne peut laisser de doute sur la tendance que représente le Protestantisme au regard de Nietzsche. Or, son hostilité fondamentale à l'égard du Protestantisme est connue au même titre que son admiration pour la Renaissance et si ces deux sentiments se trouvent ici groupés dans un même aphorisme, on sait qu'ils se manifestent dans l'œuvre entier du philosophe.

L'Eglise est-elle un fait historique ? Ses tendances sont-elles sujettes à contestation ? Les voici définies par Nietzsche. Ecoutons. « De tous temps, elle (l'Eglise) a mis le poids de la discipline sur l'extermination de la sensualité, de la fierté, du désir de dominer, de posséder et de se venger », et l'appréciation suit aussitôt : « Attaquer la passion à sa racine, c'est attaquer la vie à sa racine : la pratique de l'Eglise est nuisible à la vie. » (*Le Crépuscule des Idoles*, p. 137.)

Si je n'invoque pas l'exemple du Christianisme lui-même, c'est que M. Dumur ne conteste pas sur ce point, le plus important de tous, et qui emporte tous les autres, la position prise par Nietzsche.

Enfin, faut-il rappeler que, dans l'étude des *Considérations inactuelles*

sur l'utilité et les inconvénients des études historiques, étude qui fut l'occasion de ce débat, Nietzsche, s'adressant à ses contemporains, exhorte expressément la jeunesse allemande à secouer le joug des disciplines universitaires ?

Faut-il rappeler que toutes les pages de cette étude sont une excitation à la révolte contre le conservatisme du sens historique, un appel aux énergies spontanées de la vie afin qu'elle s'invente, avec des individus nouveaux, des formes nouvelles ? Ce que je noterai, en tout cas, c'est que cette considération inactuelle témoigne d'une autre façon encore en faveur de la thèse que je défends.

Si Nietzsche fait ici appel à l'insurrection, c'est à l'encontre d'une fausse culture où il voit une cause de faiblesse pour l'Allemagne, c'est aussi dans l'espoir qu'une fermentation nouvelle des énergies réussira peut-être à doter l'Allemagne d'une culture véritable où il voit une condition de force. Et ceci témoigne avec évidence du caractère opportuniste de ses attitudes, ceci atteste sa volonté consciente de faire appel, tantôt au pouvoir d'impulsion, tantôt au pouvoir d'arrêt afin de composer par un compromis entre ces deux forces adverses des réalités fortes. L'idée de puissance concilie expressément les deux attitudes de Nietzsche où je vois les conditions de formation de toute réalité. Quand Nietzsche prône l'insurrection, c'est à l'encontre d'une institution qui menace d'affaiblir la vie, quand il prône le pouvoir d'arrêt, le respect, la discipline, c'est à la façon dont nous arrêtons le cours d'un fleuve et rassemblons ses eaux dans une écluse afin d'augmenter la force de son courant en vue de circonstances que nous prévoyons. La conception de la culture se concilie chez Nietzsche avec celle du surhumain, en ceci qu'il voit en la culture une condition de puissance, une plate-forme et un tremplin pour des bonds nouveaux.

M. Dumur ne manquera pas de trouver dans l'œuvre de Nietzsche des partis pris en faveur du pouvoir d'arrêt. Ils ne feront qu'attester, mis en regard des partis pris contraires que je viens d'énumérer, que Nietzsche, consciemment ou inconsciemment, — très consciemment selon moi, — apprécie bien la réalité comme un compromis entre deux tendances contraires et que, pour assurer la puissance des réalités qui lui sont chères, il tente de fortifier, selon les circonstances, tantôt l'une et tantôt l'autre de ces tendances.

Non, la pensée de Nietzsche ne comporte pas de contradiction. Tout penseur a le droit d'opposer à ses appréciations des appréciations contraires, mais non pas, en logique, de voir une contradiction de Nietzsche dans le fait d'une contradiction de sa pensée personnelle avec celle de Nietzsche. Il existe chez les bons et solides esprits des conceptions schématiques qui demeurent intangibles quelles que soient les opinions qui viennent prendre place dans leurs cadres logiques. C'est le cas de Nietzsche. C'est aussi, je suis heureux de le reconnaître, le cas de M. Dumur. C'est ainsi qu'indépendamment de l'application, à laquelle je ne saurais souscrire, qu'il en fait aussi aux idées de Nietzsche, sa distinction entre les formes actives et passives de la culture demeure extrêmement intéressante et féconde.

Croyez, cher Monsieur, à ma sympathie toute cordiale.

JULES DE GAULTIER.

§

Calvin et Servet.

3 septembre.

Mon cher Vallette,

Mme Chabrier-Rieder désire ne pas avoir tort. Selon elle, je n'avais pas à relever des inexactitudes qu'elle n'aurait pas commises. Je dois donc croire qu'elle n'a pas tout à fait compris le sens de mes observations, que je précise.

Si j'ai spécifié que les débats du procès Servet avaient eu lieu en français, c'est que Mme Chabrier-Rieder, pour mieux montrer les juges entre les mains de Calvin, avait dit qu'ils n'entendaient rien à la théologie et que pas un d'eux ne savait le latin (ce qui d'ailleurs n'est pas exact).

Si j'ai indiqué que Calvin n'avait assisté qu'à trois séances (il y en eut seize, et Calvin ne vint pas de sa propre autorité à celles auxquelles il assista, mais fut convoqué par le Conseil), c'est que Mme Chabrier-Rieder avait dit qu'il assistait « aux séances » et qu'il « conduisait l'interrogatoire ».

Si j'ai écrit que les Perrinistes *n'osèrent pas* sauver Servet, ce n'est pas, comme Mme Chabrier-Rieder veut me le faire dire, parce qu'ils avaient peur de Calvin, mais bien parce que l'affaire leur paraissait si grave que, quel que fût leur désir de jouer un tour à Calvin, ils ne pouvaient pas ne pas condamner.

Encore une fois, et quoi que Mme Chabrier-Rieder puisse en penser, en 1553 Calvin n'était pas le maître du Conseil, où il ne lui eût pas été possible d'obtenir une sentence qui ne se fût pas imposée par la nature même de la cause.

Ni l'acte d'accusation, ni le jugement ne faisaient état, dans l'énumération des griefs, des attaques de Servet contre Calvin et contre les ministres de Genève.

« Que ce fût lui-même [Calvin] qui l'eût ainsi voulu, dit Rilliet, l'historien du procès, — ou qu'on eût passé sa personne sous silence sans lui demander conseil, toujours est-il que ses griefs personnels n'étaient plus, comme quelques années auparavant, placés au rang des chefs d'accusation dans les procès criminels. Dans la poursuite publique et dans le jugement de Servet, il ne fut tenu nul compte de ses altercations avec le réformateur : la position de celui-ci avait trop changé pour que l'offense envers lui fût un crime. Si Servet n'avait eu, aux yeux de la justice genevoise, d'autre tort que celui dont de la Fontaine le déclarait coupable à l'égard de Calvin, son acquittement était assuré. Le réformateur ne se confondait plus avec la Réforme, et s'il eût été seul en cause dans l'affaire Servet, tous ses efforts fussent demeurés impuissants pour assurer la condamnation de son adversaire.

« Que Calvin lui-même en ait eu le sentiment, et qu'en conséquence il se soit, pour mieux réussir, effacé dans le débat, ou bien qu'on ait mis de côté ce qui le concernait parce qu'on n'y voyait plus un valable motif de poursuite, il n'en résulte pas moins que Servet fut jugé et condamné par la majorité de ses juges, nullement comme adversaire de Calvin, à peine comme hérétique, mais essentiellement comme séditieux. La politique joua, dans la terminaison de son procès, un beaucoup plus grand rôle que la théo-

logie. Elle y intervint avec le procureur général. Les articles dressés par celui-ci étaient rédigés avec l'idée préconçue que Servet avait toujours été un esprit brouillon et dangereux, dont les constants efforts tendaient à mettre la chrétienté en pleine dissolution. » (*Mémoires et documents de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1844.)

Tous les efforts du réformateur français et ceux de son avocat Colladon tendirent donc à établir que Servet avait bien réellement soutenu les thèses subversives dont on l'accusait. Sans doute, à notre époque, il peut sembler étrange que le fait de croire que la Trinité n'est pas éternellement consubstantielle, ou que le baptême des enfants est une invention diabolique, ait jamais pu être considéré comme un crime passible de mort. Mais n'est-il pas aussi étrange de voir un homme que l'on donne comme intelligent s'entêter à préférer le bûcher à la renonciation pure et simple à des doctrines qui n'avaient, en somme, rien de plus raisonnable que celles qu'on voulait lui faire partager ?

N'oublions pas le cas de Gentilis, qui était, lui, non pas trinitaire, mais quaternitaire, et qui, pour ce simple fait, fut décapité à Berne en 1566, *deux ans après la mort de Calvin.*

D'ailleurs, la véritable cause de la condamnation de Servet, comme l'indique en partie Rilliet, fut moins sa croyance anti-trinitaire que ses opinions anabaptistes. L'anabaptisme avait fait mettre au ban de la chrétienté et noyer dans le sang la ville épiscopale de Munster. Aussi le procureur général Rigot, quoique perriniste, crut-il devoir requérir énergiquement la condamnation de Servet. Servet s'était posé en rival de Calvin : « Lui ou moi », disait-il. Or, Genève servétiste, ce pouvait être le sort de Munster réservé à Genève.

Quant à la réforme des mœurs, dont s'indigne Mme Chabrier-Rieder, elle avait commencé avant la première arrivée de Calvin à Genève. L'ordonnance, souvent citée, proscrivant le blasphème, le jeu, la danse et imposant le sermon, avait été rendue pendant son exil. Calvin n'eut donc point à introduire à Genève la discipline ecclésiastique et la surveillance des mœurs, qui existaient partout. A Zurich, il était ordonné « que chacun, de quelque condition qu'il fût, homme ou femme, maître ou serviteur, se rendît au moins tous les dimanches au service à l'heure prescrite ». Il était interdit, sous peine d'amende, de jurer, de jouer aux dés ou aux cartes. L'adultère était puni de la prison ou de l'exil. A Bâle, la fréquentation de l'église était obligatoire. Une ordonnance du Conseil de Berne, rendue en 1528, disait : « Les dix livres qu'on payait autrefois pour avoir mangé de la viande ou des œufs en jour maigre, nous voulons qu'on les paye à l'avenir lorsqu'on se sera saoulé ou qu'on sera demeuré à boire après neuf heures. » Et aujourd'hui, en plein xxe siècle, des règlements sévères contre la danse, legs de cette lointaine époque, sont encore en vigueur dans le très catholique canton de Fribourg.

Que Mme Chabrier-Rieder se calme : des prescriptions sur les mœurs, elle en trouvera dans toutes les religions, chez tous les peuples et à toutes les époques, souvent bien plus rigoureuses que celles qui régentèrent Genève au plus beau temps de la « tyrannie » de Calvin.

Qu'elle cesse de croire aussi que j'aie voulu exprimer une opinion quelconque sur le calvinisme ou même sur le procès Servet. Je me suis borné à

relever quelques erreurs. (Il y a quelques jours encore, un rédacteur du *Rappel* (n° du 29 août), brochant sur Rochefort et sur Péladan, faisait assister au supplice du médecin espagnol et « se délectant à ses râles d'agonisant » non seulement Calvin, mais encore Théodore de Bèze et Zwingli!)

Maintenant, si Mme Chabrier-Rieder désire savoir ce que je pense de Calvin, je veux bien la satisfaire. Je lui dirai donc que je ne me sens pas le cœur de condamner Calvin, quand je pense que, sans lui, sans l'éducation rigoureuse et pour ainsi dire « nietzschéenne » qu'il a donnée à Genève, cette petite république — et c'est ce qui me paraît ressortir avec évidence de l'étude de cette époque — aurait certainement perdu son indépendance et serait tombée en possession de la Savoie, sous un régime dont l'abjection dépassait de beaucoup toutes les sévérités de la théocratie calvinienne. Sans Calvin, Genève ne serait aujourd'hui qu'une bourgade comme Annecy ou Thonon, au lieu d'être devenue cette cité brillante et riche, ce foyer de culture et de science, la patrie des Casaubon, des Charles Bonnet, des de Saussure, des de Candolle, celle de Mme de Staël, celle de Jean-Jacques, et, par une revanche des proscriptions de François Ier et de Louis XIV, le berceau de la Révolution française. Voilà ce que Genève doit à Calvin, et voilà aussi ce que la France lui doit. Ni l'une, ni l'autre ne doivent l'oublier.

Quant à Servet... Les admirateurs de Napoléon lui pardonnent le duc d'Enghien; les Russes pardonnent à Pierre le Grand le meurtre de son fils; les protestants et les libres-penseurs doivent pardonner à Calvin la part qu'il prit dans le procès Servet. Ce sont là de simples excès de caractère.

Cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

M. Pierre Mille et le document exact.

Marseille, le 25 août 1908.

Cher Monsieur,

Le *Mercure de France* signale dans son numéro du 16 août une erreur de documentation que M. Pierre Mille commet dans son conte *Un divorce*, paru dans *le Journal* du 26 juillet. J'avais remarqué moi-même cette faute et je croyais bien qu'elle passerait inaperçue pour la majorité des lecteurs; la religion juive a, en effet, des subtilités qu'il est parfois difficile de saisir exactement. Aussi ai-je éprouvé une réelle satisfaction en constatant que votre Revue avait presque happé le défaut du conte, et je dis presque, car l'erreur n'a pas été signalée tout entière dans le *Mercure*.

Le personnage de M. Pierre Mille, le vieux Fauli, semble être un homme très affairé, mais ses occupations multiples ne l'empêchent pas d'observer rigoureusement les rites de sa religion et vous vous étonnez qu'il puisse parler affaires et voir en même temps avec plaisir sa fille ne pas toucher au bouton du commutateur. Les Fauli sont nombreux dans le monde; croyant fervents ils n'ont point cru manquer aux exigences rituelles en se pliant aux mœurs et coutumes des pays qu'ils habitent.

En France, les juifs fêtent le Dimanche, en Turquie, c'est le Vendredi, ailleurs ce sont d'autres jours. Et ainsi peu à peu tout en ayant la conviction d'observer leur religion, les Israélites en sont arrivés à écrire et donner des notes même le Samedi. Cela n'est point pécher pour eux

c'est leur commerce qui le commande, mais ce qu'un juif ne fera jamais, quelles que soient les exigences du moment, ce sera d'allumer une lampe le jour du Sabbat, et voilà justement où se trouve la faute de M. Pierre Mille, qui pour vous aussi a passée inaperçue.

La religion juive, ou du moins les juifs, fait une très grande différence entre parler affaires, ou écrire, et prendre un contact quelconque avec une lumière. Voyez-les autour de nous, le samedi ; leurs affaires ne ralentissent pas ; la Bourse les reçoit tout comme les autres jours ; ils parlent argent, voyagent, travaillent en un mot, mais vous ne les prendrez jamais à frotter une allumette ni à appuyer sur un commutateur ; une goya est là pour çà. Les juifs ne fument pas le Samedi.

Mais la scène que M. Pierre Mille nous met sous les yeux se passe un samedi soir ; or, le Sabbat commence le vendredi soir à la tombée de la nuit pour se terminer le lendemain au même moment. La religion recommande donc d'observer les prescriptions du Samedi du début à la fin du Sabbat. Le samedi soir, tout est fini, et Berthe, la fille du vieux Fauli, ne manquait pas du tout à l' « antique interdiction rituelle » en appuyant sur le bouton d'un commutateur.

Voilà l'erreur que je voulais vous montrer. Sans doute, M. Pierre Mille a-t-il voulu faire parler ses personnages un vendredi soir au lieu d'un samedi soir. La confusion était assez importante.

Veuillez agréez, etc. LÉON SAS.

§

A propos d'Alexandre Weill.

Cher Monsieur Vallette,

Je lis, aujourd'hui seulement, dans le dernier *Mercure*, la note rectificative de M. Robert Dreyfus, à propos des prophéties d'Alexandre Weill. Je ne me suis pas occupé, dans mon article, de savoir si Alexandre Weill était français ou allemand de cœur : cela m'est tout à fait indifférent. J'ai seulement voulu jeter un peu d'ironie sur son esprit prophétique, vraiment étranger à notre mentalité française. C'est d'ailleurs dans le livre même de M. Dreyfus que j'ai cueilli cette histoire. J'avoue encore que je n'ai pas étudié aussi profondément que M. Dreyfus l'œuvre du *prophète du faubourg Saint-Honoré*, je suis heureux cependant, — et je ne doute pas que tous les vrais patriotes ne partagent ce bonheur — de lire ce pamphlet « tout tremblant d'émotion sacrée et de haine contre le vainqueur prussien... ».

Croyez, etc.

JEAN DE GOURMONT.

§

Les chapeaux au théâtre au XVIIIe siècle.

C'est le premier septembre dernier qu'est entrée en vigueur l'ordonnance de M. Lépine sur les spectacles, où il est dit (art. 220) : « Toute personne dont le chapeau serait un obstacle à la vue des spectateurs placés derrière elle sera tenue d'obtempérer à toute réquisition en vue de faire cesser le trouble qu'elle aura occasionné. »

Voici, à ce propos, ce qu'écrivait le lieutenant de police Lenoir aux Comédiens italiens :

A Paris, le 6 janvier 1784.

Malgré l'avertissement porté dans le *Journal de Paris*, au moment de l'ouverture du Théâtre Italien, messieurs, et même des défenses qui ont été faites depuis, on voit journellement à l'orchestre des femmes dont les coëffures et chapeaux, chargés de plumes, de rubans et de fleurs, et d'une étendue considérable, interceptent la vue des spectateurs au parterre et donnent lieu à des plaintes qu'il importe de faire cesser promptement. Vous voudrez donc bien dorénavant faire refuser l'entrée de l'orchestre à toutes celles qui contreviendront aux défenses qu'elles ne peuvent méconnaître et dont plusieurs ont reçu nouvel avertissement il y a plus de quinze jours. Pour éviter tout éclat, vous aurez soin de les faire prévenir encore : mais dès à présent, bien informé que la consigne a été donnée à la garde française et que j'ai, de mon côté, donné des ordres à l'officier de police, vous voudrez bien y faire tenir la main et ordonner aux personnes chargées d'ouvrir les portes de n'y laisser entrer dans l'orchestre que les femmes dont les coëffures ne gêneront aucunement la vue des spectateurs, autrement qu'elles seront renvoyées à se placer de manière qu'elles ne puissent nuire au coup d'œil du spectacle. Vous devez savoir qu'à l'Opera, on ne souffre dans l'amphithéâtre aucuns chapeaux ni grands bonnets et qu'à la Comédie-Française il n'entre aucune femme dans l'orchestre. Il faudra recourir à un pareil moyen si on ne parvient pas autrement à faire cesser un abus dont le public se plaint avec raison.

Je suis aussi instruit que, par suite des billets qui se distribuent aux acteurs et actrices, danseurs et danseuses, il s'ensuit un trafic par les mains de domestiques savoyards et par l'entremise des garçons de café, à qui on les donne en paiement et qui les revendent. Ces manœuvres sont honteuses et sûrement désapprouvées. Peut-être, pour y mettre ordre, serait-il nécessaire de faire cesser l'usage de donner chaque jour des billets aux acteurs, actrices, etc. Mais, auparavant d'employer les moyens que je croirai nécessaires, je désire que vous me proposiez très incessamment ceux que vous croirez plus capables de réprimer un pareil désordre.

Je suis, messieurs, entièrement à vous.

LENOIR.

A MM. les Comédiens du Théâtre Italien.

Il faut croire que les mesures prises par les Comédiens ne furent point efficaces, car, deux ans plus tard, le successeur de M. Lenoir leur écrivait de nouveau :

Paris, ce 20 mai 1786.

Il m'a été porté depuis quelque temps, messieurs, des plaintes réitérées sur l'inconvénient qui résulte pour un grand nombre de spectateurs, au parquet et à l'amphithéâtre de la Comédie italienne, de l'étendue et du volume énorme des chapeaux et autres coëffures avec lesquelles plusieurs femmes s'y présentent, et qui privent de la vue du spectacle et des acteurs toutes les personnes qui se trouvent placées autour ou derriere elles. Je ne puis m'empêcher de renouveler les ordres qui ont été précédemment donnés à ce sujet par M. Lenoir, mon prédécesseur, et je vous prie de recommander très sérieusement à vos préposés de ne permettre l'entrée du parquet et de l'amphithéâtre qu'à des femmes dont la coëffure ne pourra incommoder les spectateurs. Si, pour rétablir cet ordre auquel on n'aurait point dû porter atteinte, le secours de la garde était nécessaire, j'ai pris des mesures pour qu'il soit prêté main-forte à ces préposés dans le cas où ils pourraient en avoir besoin.

Je suis, messieurs, entièrement à vous.

DE CROSNE.

A MM. les Comédiens du Théâtre Italien.

§

La fondation Nietzsche.

Le *Nietzsche-Archiv* de Weimar, que dirigeait jusqu'à présent Mme Fœrster-Nietzsche, la sœur du philosophe, vient de se transformer en une fondation perpétuelle, sous la surveillance d'un groupe de professeurs, de savants et de fonctionnaires allemands.

Cette transaction a été facilitée par un legs de 300.000 marks dont a bénéficié récemment Mme Fœrster, après la mort d'un admirateur de Nietzsche, décédé à Stockholm. Les intérêts de la somme, ainsi que les autres revenus de la fondation, seront consacrés à des prix divers, sous forme de bourses de voyages. L'attribution s'en fera annuellement, le 15 octobre, anniversaire de la naissance de Nietzsche.

Les candidats devront être du sexe masculin et ne pas avoir dépassé l'âge de quarante-six ans. Les prix, qui varieront entre 2.000 et 2.500 francs, seront attribués à des juristes, des professeurs, des officiers, des écrivains et des savants. Le ministre d'Etat du grand-duché de Saxe-Weimar aura le droit de proposition pour les candidats juristes. Les candidats officiers devront appartenir autant que possible au 5e régiment d'infanterie de Turinge n° 94. La *Schiller-Stiftung* de Weimar proposera les écrivains à récompenser. Les artistes seront choisis alternativement par les professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts de Weimar, et ceux de l'Ecole d'Art industriel. Le Sénat de l'Université d'Iéna accordera pour trois ans des secours à de jeunes professeurs.

La fondation Nietzsche aura également la libre disposition des papiers du philosophe, ainsi que de la villa où il est mort à Weimar.

Nous ne savons pas si l'on imposera aux bénéficiaires de la fondation Nietzsche l'étude approfondie des œuvres du maître. Ils y puiseraient en tous les cas le mépris profond du byzantinisme germanique qui a réglé les conditions de cette entreprise et en a établi les bases. — H. A.

§

La Chartreuse de Neuville (Pas-de-Calais), désaffectée en conséquence de la loi sur les Congrégations, a été, pendant cette période des vacances, le théâtre d'une belle et concluante expérience.

Une Société du Pas-de-Calais, dite « Association de l'Hôpital cantonal de Campagne-lès-Hesdin », à la tête de laquelle est le docteur Victor Morel, député, ayant acquis le vaste édifice délaissé, en a fait un lieu de villégiature pour les enfants, les ouvriers, les artistes et les écrivains, dans des conditions exceptionnellement favorables : logement gracieusement offert, nourriture pour deux francs par personne et par jour.

C'est M. Jules Rais qui a pris l'initiative de réserver une place importante aux écrivains et aux artistes dans ce havre de repos et de liberté. Leur « quartier » a été nommé *la Clairière*, en souvenir de la pièce que MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves ont écrite pour essayer de réaliser au moins en rêve une communauté, aussi, d'activités harmonieusement indépendantes. La Clairière idéale, celle du théâtre, finit mal, comme on sait. Rien ne menace la Clairière réelle, celle de Neuville.

Les pensionnaires de la Chartreuse — environ deux cents personnes, sans compter des colonies scolaires de cent trente à cent cinquante enfants, — ont vécu ensemble, des semaines durant, sans que la paix de leurs relations fût jamais troublée. Et ce sont les « ouvriers de l'esprit » qui ont fait le principal charme du séjour. Musique, récitations poétiques, conférences, représentations théâtrales : chaque soirée était illustrée d'une fête improvisée, dans l'immense bibliothèque du couvent ; et les peintres ont organisé un Salon, très Indépendant.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

. | **Étranger : 80 fr.**

, d'un numéro spécimen et du catalogue complet
France.

ure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.